

Mémoire Présenté par BIONIGAN, Seïdou

UNIVERSITE NATIONAL DU BENIN FACULTI DES. LETTRES, ARTS ET SCIENCES HUMAINES.

Contribution à la connaissance de l'histoire des fulbé du monde baatonu dans la période précoloniale

**ANNEE ACADEMIQUE** 

1992-1993



RÉPUBLIQUE DU BÉNIN

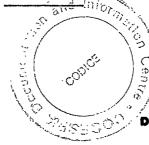
14.07.00

B10

UNIVERSITE NATIONALE DU BENIN

6267

FACULTÉ DES LETTRES, ARTS
ET SCIENCES HUMAINES
(IF L. A. S. EL.)



DEPARTEMENT
O'HISTOIRE ET D'ARCHEOLOGIE

MEMOIRE DE MAITRISE D'HISTOIRE

## THEME;

CONTRIBUTION A LA CONNAISSANCE DE L'HISTOIRE
DES FULBÉ DU MONDE BAATONU
DANS LA PÉRIODE PRÉCOLONIALE

PRÉSENTÉ PAR:

SOUS LA DIRECTION DE

Séidou BIO MIGAN

félix a. Iroko

Année Académique 1992 - 1993

# TABLE DES MATIERES

	Page
AVANT-PROPOS	E
INTRODUCTION	E.
PREMIERE PARTIE : LA MISE EN PLACE DES PASTEURS FULBE DU MONDE BAATONU	8
Chapitre I : LE PROBLEME DE L'ORIGINE IMMEDIATE DES FULBE DU MONDE BAATONU	9:
I/ APERÇU HISTORIQUE SUR LE PEUPLE PULLO	9:
1- L'origine des Fulbé	12 <sup>-</sup> 17
II/ LES TECHNIQUES PASTORALES	18
<ul><li>1- Les travaux pastoraux</li></ul>	22
Chapitre II : LES MIGRATIONS FULBE DANS LE BARUWU PRECOLONIAL	27
I/ LES FACTEURS DES MIGRATIONS FULBE AU NORD-BENIN	27
<ul><li>1- Les migrations liées aux crises politiques</li><li>2- Les contraintes démographiques et naturelles</li></ul>	28 30
II/ LES DIFFERENTS CLANS FULBE	32
1- Les Dicko	32 34 36 38 39
Chapitre III : L'INSTALLATION DES FULBE DANS LE MONDE BAATONU	42
I/ LE MODE D'INSTALLATION DES FULBE	42
1- Le pacte originel2- Caractéristiques générales des anciens sites	42
fulbé	43
II/ ETUDE DE QUELQUES ANCIENNES LOCALITES FULBE	45
1- Le relais de Bagu	45 46 47 49

DEUXIEME PARTIE : L'ORGANISATION SOCIO-ECONOMIQUE ET LE ROLE POLITIQUE DES FULBE DANS LE MONDE BAATONU	5
Chapitre I : LA COMMUNAUTE PULLO DU MONDE BAATONU	5
I/ ORGANISATION ADMINISTRATIVE ET STATUT DES FULBE	5
<ul><li>1- Organisation@ territoriale des Fulbé</li></ul>	5 5.
3- Rapports semi-nomades sédentaires	5
II/ LES "MATCHUDO" OU ESCLAVES FULBE	б
<ul><li>1- Appartenance ethnique des esclaves fulbé</li><li>2- Statut juridique des esclaves</li></ul>	6 6.
3- Le processus de libération des esclaves fulbé	6
Chapitre II : LE SYSTEME D'ORGANISATION ECONOMIQUE ET LA CIRCULATION TRADITIONNELLE DES BIENS	6
I/ RICHESSE ET PRESTIGE SOCIAL	6
1- La notion de richesse chez les Fulbé	6.
3- Les liens de parenté et l'accès aux richesses	6. 7.
II/ PRODUCTION ET ECHANGES	7.
1- Caractères de l'économie pullo	7:
	7 n
III/ LA CIRCULATION DES BIENS	7:
1- La dot et sa composition	7 M 8 M
Chapitre III : ROLE DES FULBE DANS LA VIE POLITIQUE DES CHEFFERIES BAATOMBU DU NORD-BENIN	8 H
I/ UNE INSTITUTION POLITIQUE A L'IMAGE DE CELLE DES	
WASANGARI	8#
<ul><li>1- Les chefferies fulbé du monde baatonu</li><li>2- L'organisation administrative des chefferies</li></ul>	8 E
II/ LA FONCTION POLITIQUE DU FULDUNGA	81
1- Les origines de la dignité	8 N 9 N
III/ LE ROLE POLITIQUE DU DJOW-WURO	9:
1- Du choix du Djow-wuro	9: 9:
•	

TROISIEME PARTIE : LA CULTURE PULLO DU MONDE BAATONU	. 9'
Chapitre I : LES FULBE, ELEMENTS DYNAMIQUES DANS L'EXPANSION DE L'ISLAM DANS LE MONDE BAATONU	98
I/ L'ESPRIT RELIGIEUX TRADITIONNEL CHEZ LES FULBE	<b>я</b> е
1- La religion traditionnelle des Fulbé 2- La nature de l'Islam pratiqué par les Fulbé	9a 101
II/ LES FULBE, AGENTS D'EXPANSION ET DE CONSOLIDATION DE L'ISLAM	10.
<ul><li>1- Pénération de l'Islam dans le monde baatonu</li><li>2- L'oeuvre d'expansion de l'Islam des prédicateurs fulbé</li></ul>	10: 10 <i>t</i>
Chapitre II : LES GRANDS TRAITS DE LA CULTURE PULLO	11:
I/ LE MARIAGE DANS LA SOCIETE PULLO	11:
1- Les formes de mariage	111
	118 115
II/ LA CEREMONIE D'IMPOSITION DU NOM	120
1- Signification des noms fulbé	12( 12)
III/ LA "GOGA" OU FLAGELLATION	124
<ul><li>1- Origine et manifestation</li><li>2- Impacts socio-économiques de la flagellation</li></ul>	124 125
Chapitre III : QUELQUES AUTRES TRAITS CULTURELS FULBE	128
I/ <u>L'ART PULLO</u>	128
1- L'habitat pullo	134
II/ RITE FUNERAIRE CHEZ LES FULBE	13€
1- La mort chez les Fulbé	136 137
CONCLUSION	139
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE	147

.

#### TABLE DES CARTES

			Pages
CARTE	N°I :	Localisation de la zone d'étude	4a
CARTE	n°II :	Le monde baatonu dans la période précoloniale	8a
CARTE	n°III :	Mouvements migratoires fulbé en pays baatonu	27a
CARTE	N° IV :	Quelques localités fulbé du monde baatonu	42a
		SOFE SPAIR.	

#### AVANT-PROPOS

Quand en 1985, après notre mission d'enseignement nous intégrons l'Université Nationale du Bénin (UNB), nous n'avons nullement pensé que nous serons, un jour amené à consacrer notre mémoire de maîtrise à la connaissance des Fulbé du monde baatonu parce que ce pays baatonu natal est vaste et beaucoup des aspects de son histoire non encore étudiés. L'étude sur 1'architecture baatonu jе proposais de réaliser que me nécessite des moyens considérables que l'état de mes finances ne me permettait guère de conduire à terme. C'est finalement sur les conseils d'un de mes professeurs que je me décidai de me consacrer entièrement à l'étude des Fulbé du monde baatonu.

Le développement d'un pareil sujet me parut tout de suite un véritable talon d'Achilles car comment un baatonu comme moi, ayant jusque-là vécu de préjugés à l'égard de tout ce qui était autre que ma propre ethnie pouvait-il aborder un travail qui demande rigueur et objectivité. Ce serait une faiblesse que de ne pas l'avouer : tout ce qui fait notre défaut, c'est notre propre déterminisme et notre chance est d'avoir à nos côtés le professeur Abiola Félix IROKO qui nous a initié à la recherche et dont la rigueur et l'intransigeance intellectuelles ont donné jour à ce travail.

Au cours de ces recherches, des difficultés liées d'abord à la nature du thème, à la superficie de la zone d'étude, à la méfiance de nos informateurs surtout Fulbé, problème l'éternel de manque de moyens (matériels et financiers) ont été rencontrées mais notre détermination et le financier du CODESRIA ont contribué à rendre ces difficultés surmontables.

Nous sommes convaincus que ce travail comme toute entreprise humaine comporte ces insuffisances, ce qui ne nous enlève pas notre légitime satisfaction d'avoir apporté notre contribution si modeste soit-elle à la connaissance de l'histoire de cette fraction des Fulbé de toute l'Afrique.

Notre souhait est que ce travail serve de piste à d'autres chercheurs qui s'intéresseront à la question pullo de cette partie du Bénin.

C'est le moment d'adresser notre profonde reconnaissance et nos sincères remerciements à tous ceux qui, de près ou de loin, ont oeuvré pour la réalisation de ce travail. Que les noms qui ne se verraient pas ici cités veuillent nous en excuser et sachent que leurs remerciements sont sous-entendus.

Qu'Abiola Félix IROKO se sente ici le premier concerné et qu'à ce titre il soit remercié. Plus qu'un professeur Abiola Félix IROKO fut un ami dans l'exécution de ce travail. Son soutien moral, matériel et financier ne nous a pas fait défaut depuis le choix de ce thème jusqu'à sa rédaction. En plus sa bibliothèque qu'il a mis à notre disposition, aucun moment hésité à nous photocopier des articles ayant trait à notre thème à l'intérieur du territoire et lors de ses voyages à l'étranger. Mieux, plus d'une fois c'est ensemble que nous nous sommes rendus sur le terrain pour les enquêtes l'un des points forts dans l'aboutissement Qu'il soit remercié pour m'avoir quidé vigilance habituelle.

J'associe à ces remerciements les professeurs ANIGNIKIN Sylvain et CODO Benlarmin, le premier pour nous avoir encouragé dans notre désir de conduire ce travail à son terme, le second pour avoir renforcé notre goût pour la discipline historique depuis le cours secondaire.

Qu'il nous soit ensuite permis de remercier tous les professeurs du département d'Histoire et d'Archéologie du Bénin qui ont non seulement participé à notre formation mais aussi à la réalisation de ce travail.

Nous rendons également hommage au feu BIO NIGAN, notre père que la mort a fauché alors que nous étions à la phase des enquêtes sur le terrain, et à YON YARI qui ont été les soubassements pour le succès de nos études universitaires. Que l'éternel les bénisse.

Nos remerciements vont également à nos frères BIO NIGAN MARC qui dès la disparition de notre père a su prendre la place de chef de famille, BIO NIGAN Idrissou, BIO NIGAN Chabi Moussa et BIO NIGAN MAMOUDOU pour leur soutien moral et matériel et enfin à BIO NIGAN Issiaka pour son soutien inconditionnel et l'esprit de tolérance dont il a fait preuve à mon égard depuis le début de sa carrière.

Nos remerciements s'adressent aussi à Djaouga Abdoulaye, Instituteur en retraite à Niki, à Saka Noël, Chef traditionnel de Kaani, à Bello Amadou Djow-wuro de Kpané, à Bouraïma Dotia Gah-sunon à Gomkparu ainsi que tous nos informateurs sans qui ce travail n'aurait jamais vu le jour.

Nous nous devons également d'adresser nos remerciements à Yarou Monra Tanga, à Orou Gado Gaston à Kombiéni Boigra, à l'association des étudiants de la sous-préfecture de Banikparu résidant à cotonou ainsi qu'à tous les étudiants de notre promotion.

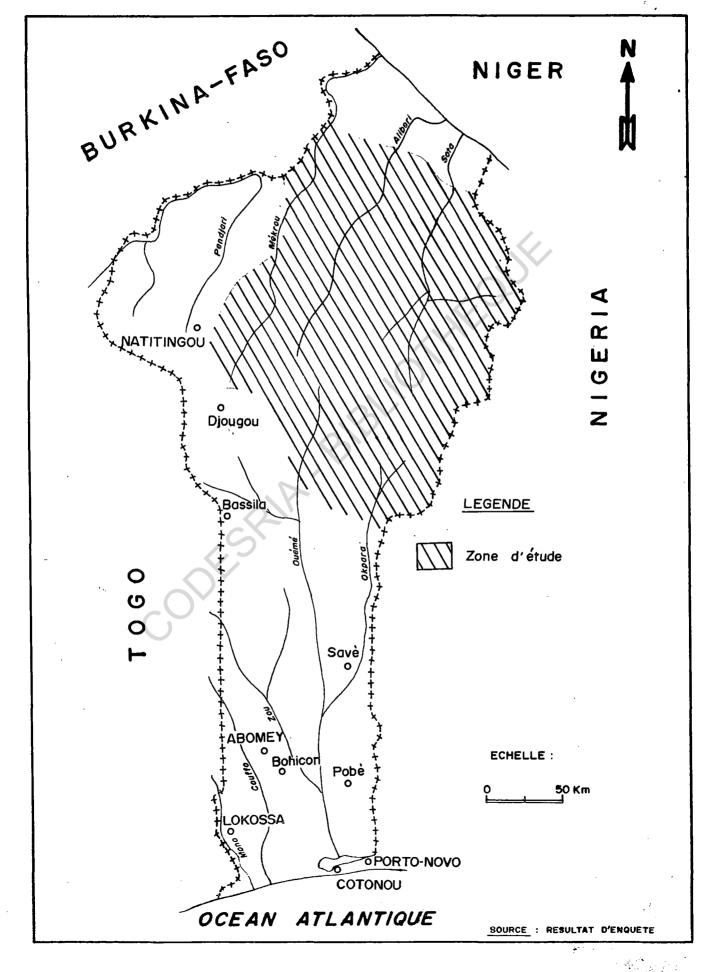
Nous voudrions aussi dire notre fidèle gratitude à notre chère épouse El-Hadj-BOUKO Aïcha pour tout son soutien moral tout au long de nos enquêtes et de la rédaction de ce travail.

Enfin c'est avec une profonde reconnaissance que nous adressons nos remerciements au conseil pour le développement de la recherche Economique et sociale en Afrique (CODESRIA) pour son soutien financier pour ce travail. Notre souhait est que cet organisme multiplie ces subventions aux jeunes chercheurs africains afin de promouvoir les recherches dans ce continent.

Enfin qu'il nous soit permis de donner avant de terminer des précisions linguistiques et terminologiques en vue de faciliter la compréhension du texte.

Pour les toponymes, nous avons adopté les transcriptions traditionnelles pour conserver aux noms des localités leur véritable signification. Ainsi au lieu de Kandi, Parakou, Kouandé couramment utilisés nous aurons Kaani, Kparaku, Kpané plus significatifs.

La lettre "U" devra être lue dans les noms comme "ou" dans "coupable", la lettre "S" devra se prononcer comme s'il était devant une consonne : BUSA au lieu de BOUSSA. Nous signalons que ces précisions linguistiques et terminologiques concernent que les noms des localités de notre zone d'étude, les noms des autres localités et les noms propres de personne ODES RIA. BIBLIOTHER. ne sont pas concernés ici.



#### INTRODUCTION

Les Fulbé constituent un groupement socio-culturel très en Afrique Occidentale. Néanmoins, malgré nombreuses études faites sur eux, dans certaines régions de la Sénégal, du Mali etc, leur đu histoire civilisation sont encore très mal connues dans maints pays du continent. C'est le cas en particulier du Bénin, où du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, les Fulbé sont présents, disséminés un peu partout, vivant en marge des unités résidentielles des groupements humains sédentaires. Ils sont soit nomades, soit semi-nomades. Quelques-uns se fixent à demeure les régions où ils vivent ; ce phénomène est cependant rare.

Ils habitent dans les milieux ruraux, retranchés dans leurs campements d'où ils ne sortent que pour aller sur les marchés échanger leurs produits laitiers (lait, fromage, beurre) contre la production agricole des sédentaires comme le mil, le fonio etc qu'ils ne cultivent pas et qui pourtant entrent pour une large part dans leur alimentation. Leur sobriété est proverbiale.

Ils se distinguent toujours des autres groupes ethniques à la fois par leurs traits somatiques, par leur culture et par leurs activités commerciales. Les alliances matrimoniales sont régions OII rarissimes selon les entre eux sédentaires essentiellement agriculteurs. Leur activité prédilection est l'élevage, même si, parfois, de façon tout à fait secondaire et marginale, quelques uns d'entre eux activités quelques agricoles s'adonnent à de type jardinatoire.

En choisissant d'étudier ce thème, nous n'insisterons pas sur le grand débat entre les éminents chercheurs africains et non-africains, sur l'origine lointaine des Fulbé.

Le choix d'un tel sujet : "contribution à la connaissance de l'histoire des Fulbé du monde baatonu dans la période précoloniale" vise d'autres objectifs : - Il s'agit pour nous, à travers un cas d'étude, de montrer des aspects de la civilisation pullo et de sa place en Afrique Occidentale.

Notre second objectif est de contribuer à la connaissance de certains aspects de la civilisation baatonu à travers la coexistence de ces deux groupes ethniques.

Dans l'examen historique de ce peuple, des difficultés réelles se posent au chercheur en l'occurrence la question des sources et de la chronologie. Les sources écrites ayant trait à l'histoire des Fulbé du Nord Bénin en général sont quasiment absentes, lacunes que les traditions orales comblent difficilement encore moins l'archéologie qui reste inexistante dans ce domaine.

Il n'existe aucune étude spécifique sur l'histoire des Fulbé du Bénin. Cependant celle-ci est évoquée de façon très sommaire, allusive et expéditive dans certains ouvrages et publications sur l'histoire du Bénin.

Ainsi, Robert CONEVIN dans son ouvrage: La République Populaire du Bénin, Des origines Dahoméennes à nos jours (1) a consacré quelques paragraphes aux Fulbé du Nord-Bénin en les présentant comme des pasteurs, une des composantes des populations du Nord-Bénin.

Martine-Guichard dans un de ses articles : "L'ethnicisation de la société peule du Borgou" (Bénin) (2) a donné l'état actuel de la société pullo du Borgu.

Paul Marty dans son ouvrage <u>Etudes sur l'Islam au Dahomey</u> (3) fournit des renseignements sur quelques aspects socioculturels des Fulbé du Nord-Bénin.

Les travaux les plus intéressants sur les Fulbé du Nord-

<sup>(1) -</sup> CORNEVIN (R) : La République Populaire du Bénin, Des origines Dahoméennes à nos jours, éd. G.P. Maisonneuve et Larose, Paris, 584, P.

<sup>(2) -</sup> GUICHARD (M) : "L'«ethnicisation de la société peule du Borgou" In <u>cahiers d'études</u> <u>africaines</u>, 117, XXX-1, 1990, PP. 17-44.

<sup>(3) -</sup> MARTY (P): Etudes sur l'Islam au Dahomey, Paris ed-Leroux, 1926, 295 P

Bénin dans leurs activités et leurs rapports avec les populations sédentaires demeurent incontestablement ceux de Jacques Lombard qui en dehors de quelques articles consacrés aux Fulbé du monde baatonu a effleuré l'histoire des Fulbé dans son ouvrage : Structure de type «féodal» en Afrique Noire (1) ouvragé consacré aux Baatombu du Nord-Bénin.

L'allusion Fulbé de tous aux ces auteurs des directives constitue....plus de recherche que des recherches systématiques. Si ces études permettent de faire des fulbé un groupe ethnique à part, d'avoir une idée de leurs activités quotidiennes, elles ne contiennent pas grand chose sur les migrations et la mise en place des populations fulbé du monde baatonu, leur organisation socio-politique, leur rôle économique.

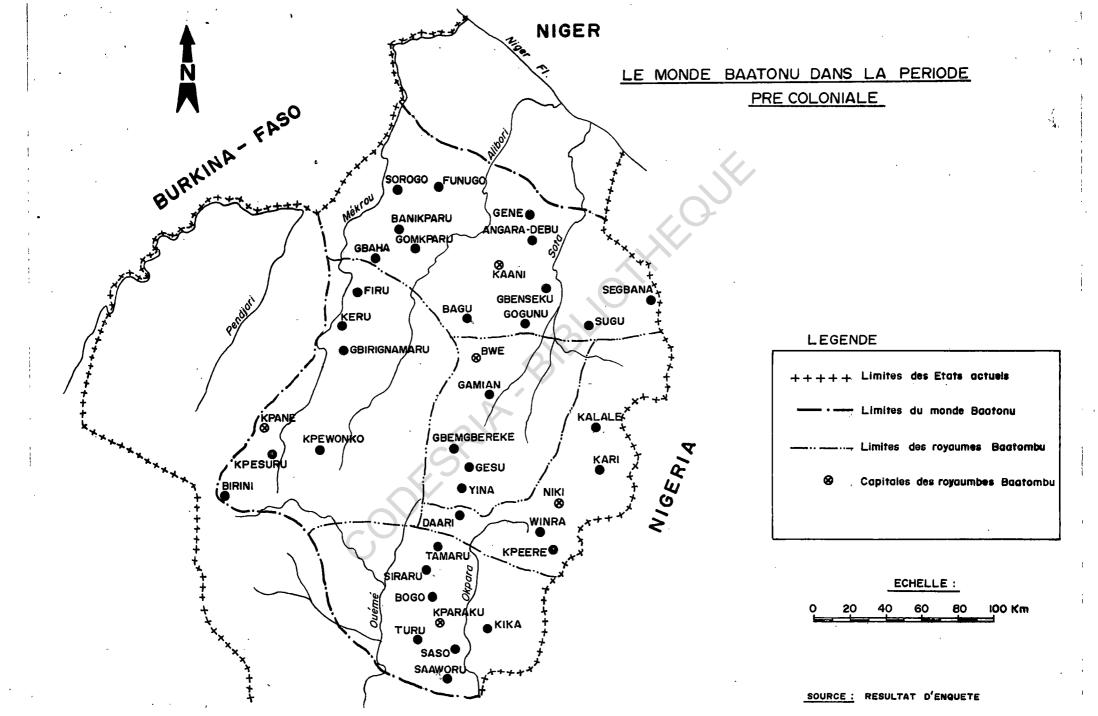
Toutefois, trois sources documentaires nous aideront à cerner le thème :

- Les sources orales, recueillies aussi bien chez les Fulbé que chez les autres groupements ethniques leurs voisins et en même temps leurs partenaires commerciaux;
- Les sources archivistiques de la période coloniale;
- Les travaux de synthèse (articles, livres) d'auteurs contemporains.

Trois grands aspects domineront dans cette étude :

- La mise en place des populations fulbé du monde baatonu ;
- L'organisation socio-économique et le rôle politique des Fulbé dans le monde baatonu ;
- La culture pullo du monde baatonu.

<sup>(1) -</sup> LOMBARD (J): Structure de type "féodal" en Afrique Noire: Etudes des dynamiques internes et des relations sociales chez les Baribas du Dahomey, Paris, La Haye, Mouton et Cie, 1965, 544 P.



PREMIERE PARTIE : LA MISE EN PLACE DES PASTEURS FULBE DANS LE MONDE BAATONU.

<u>Chapitre I</u>: LE PROBLEME DE L'ORIGINE IMMEDIATE DES FULBE DU MONDE BAATONU.

## I/ APERÇU HISTORIQUE SUR LE PEUPLE PULLO

## 1- L'Origine des Fulbé

La singularité des migrations des Fulbé du monde baatonu, c'est qu'elles ont suivi plusieurs axes à partir d'origines diverses. Cela donne dès le début une explication sur la composition de la communauté pullo de la région durant la période précoloniale. Certes les périples ont été nombreux à l'intérieur de la région et les brassages intenses mais la tradition orale recueillie permet aujourd'hui de passer à un reclassement et de déterminer le lieu de provenance de chaque clan. Beaucoup d'auteurs s'accordent d'ailleurs à reconnaître la diversité des Fulbé de cette région.

Pour Paul Marty par exemple : "ceux de l'Ouest semblent se rattacher aux groupements peul des pays mandés et de la boucle du Niger ; ceux de l'Est semblent au contraire venir du Nord-Est. Il semble en tout cas que l'arrivée dans le pays du plus grand nombre d'entre eux remonte au début du XIXè siècle (1).

Labouret cité par Jacques Lombard reconnaît également cette diversité de l'origine des Fulbé de la région lorsqu'il écrit : "c'est à partir surtout du XVIIè siècle que les peul se multiplièrent en pays Mossi et Gurma, puis dans le Katsina et le Gobir. Or la plupart de ceux installés au Dahomey semblent être venus du Gurma, quelques-uns du Niger et se donnent une origine plus lointaine : Le Fouta-Toro" (2)

dans ce même ordre d'idées que Jacques Lombard plus grand nombre appartient au clan Dicko : "Le clan du Gurma), quelques autres au Diallo (migration

<sup>(1) -</sup> MARTY (P): Etudes sur l'Islam au Dahomey. ed. Leroux, collection de la Revue du monde musulman, Paris, 1926, P.168.

<sup>(2) -</sup> LABOURET (H.): Cité par Lombard (J): Structure de type "féodal" en Afrique Noire. Etude des dynamiques internes et des relations sociales chez les Bariba du Dahomey, Paris, La Haye, Mouton et Cie, 1965, P.95.

(migration du Nord Gold Coast, principalement) (1).

Pour Robert Cornevin écrit sa part : autres migrations peul furent pacifiques. Elles lieu ont essentiellement à partir de la Haute-Volta du pays Gurma sans doute depuis le début du XVIIIè siècle. Ils viennent surtout du Gurma (clan Dicko), mais aussi du Nord du "Ghana", (clan Diallo)" (2).

Comme on peut le constater, si l'unanimité se fait entre les différents auteurs pour reconnaître aux pasteurs fulbé du monde baatonu des lieux de provenance divers, on note par contre une divergence quant à l'époque de leur arrivée dans la région. Selon les auteurs ces migrations se situeraient entre Evidemment, le problème XVIIÈ et le XIXè siècle. l'époque de leur arrivée dans le monde baatonu est difficile à résoudre pour plusieurs raisons. D'une part aucun haut fait (querre en l'occurrence) auquel on peut se référer n'a marqué l'arrivée des pasteurs dans le nord Bénin et vouloir confondre l'arrivée des troupeaux de bovins dans la région avec premières infiltrations des pasteurs serait une erreur dans l'appréciation des faits car plusieurs formes ont l'arrivée des pasteurs dans la région ; si beaucoup arrivés à la suite de leurs troupeaux de bovins, d'autres par contre sont arrivés sans le moindre bovin se mettre au service des sédentaires baatombu qui disposaient de bétail ; ces Fulbé auraient sans doute perdu leurs troupeaux en circonstances (épidémies, pillage lors des guerres). En outre le caractère sommaire de l'habitat pullo et le mode de vie des pasteurs ne leur permettant pas d'avoir un habitat fixe ne possibilité de recherche archéologique aucune d'aider dans la détermination susceptible de l'époque d'arrivée des pasteurs dans la région.

Mieux ces migrations commencées quelques siècles plus tôt se poursuivent encore de nos jours. La plupart des hypothèses

<sup>(1) -</sup> LOMBARD (J) : "Quelques notes sur les peuls du Dahomey" in Notes Africaines IFAN, N $^{\circ}$ 73, Janvier 1957.

<sup>(2) -</sup> CORNEVIN (R): La République Populaire du Bénin Des origines Dahoméeennes à nos jours,

<sup>(2) -</sup> Paris ed. G.P. Maisonneuve et Larose, 1981, P.65.

avancées par ces auteurs quant aux premières infiltrations des Fulbé dans le monde baatonu semblent plutôt concerner l'époque de la réglementation de la vie des pasteurs dans le milieu par les nobles wasangari et la tradition orale nous permet de faire cette distinction entre l'époque de l'arrivée des Fulbé et leur véritable insertion dans la société baatonu. C'est quand les pasteurs devenus nombreux éprouvent vraiment le désir de s'installer et que leur cohabitation commence à poser des problèmes que les sédentaires baatombu envisagent de réglementer leur existence dans leur terroir et entre les deux étapes, il se passe toujours un temps relativement long.

Devant cette ambiguïté de la période des migrations fulbé au Nord-Bénin seul le recours aux données de la tradition orale, à certains événements historiques peut nous donner un aperçu sur la date probable de l'arrivée des Fulbé dans le monde baatonu. La tradition orale recueillie aussi bien chez les sédentaires que chez les Fulbé confirme la prééminence du clan Dicko sur les autres quant à la migration des éleveurs la région. Nos informateurs Fulbé s'accordent tous à l'instabilité politique, l'insécurité prévalait à la suite d'une persécution des Fulbé par empereur songhaï du nom de Sonni Ali, d'où leur départ du Macina pour des régions plus paisibles. Ces événements, Tarikh El-Fettach les confirme et les situe au XVè siècle (1). Fuyant les persécutions de l'empereur Sonni Ali Ber, les Dicko auraient quitté les régions du Macina dans le courant du XVè siècle pour des régions plus propices à leur existence. C'est après des périples en pays Gurma que ce clan vint s'installer dans la localité baatonu de Bagu au Sud de Kaani d'où il a par la suite essaimé, pour aller en grand nombre s'implanter plus au sud à Winra à proximité de Niki où il fournit environ huit (8) "Djow-wuro" avant l'arrivée des colons européens. (2)

Il est donc probable que les premiers pasteurs fulbé ayant foulé le sol du pays baatonu soient arrivés au plus tard dans

<sup>(1) -</sup> KATI (M): Tarikh-El-Fettach, Paris, Maisonneuve, 1964, PP 82-83.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Djaouga Abdoulaye, instituteur pullo en retraite à Niki, le 19 octobre 1991, 52 ans.

le courant du XVIè siècle, date probable également attestée par IDRISSOU Boukari qui, parlant de l'introduction du cheval en pays baatonu écrit : "introduit au XVIè siècle sous simè bah-kpéou qui le (cheval) tient de ses amis peul de la rive gauche du Niger" (1)

Si Robin Law l'une des sources de Idrissou Boukari émet des doutes quant à la date d'introduction de cette monture en pays baatonu en écrivant : "Effective Cavalry had been introduced into West Africa apparently during the fourteenth century, and the beginning of the six-teenth century, these may well have been in use among the nupe and bariba. For the bariba, there is little in the way of evidence to support this hypothesis, but it is known that the nupe were importing horses from Hausa land by the fiftenth century" (2), l'autre source de l'auteur, la tradition orale la confirme.

Si les explications tenant à l'introduction du cheval par les Fulbé en pays baatonu peuvent être admises, il n'y a pas de raisons qu'on n'admette pas l'infiltration des Fulbé déjà à partir de cette période du XVIè siècle car ce fait suppose des relations entre ces deux peuples.

Il est donc certain au vu des hypothèses avancées que les lentes infiltrations des pasteurs fulbé dans le monde baatonu ont commencé déjà au XVIè siècle.

Pacifiquement, les Fulbé sont venus s'insérer dans le monde baatonu avec un mode de vie et un comportement qui les singularisent.

## 2- <u>Les Fulbé du monde baatonu</u>

Les Fulbé <sup>(3)</sup> sont l'une des principales ethnies de l'Ouest africain. Ils sont remarquables par le fait qu'ils se trouvent dispersés d'Ouest en Est de l'Atlantique au delà du Tchad. <sup>(4)</sup>

<sup>(1) -</sup> Idrissou (B) : <u>Introduction à l'étude de la stratification sociale et du pouvoir politique en milieu baatonu (bariba) : cas de Nikki</u>. Mémoire de maîtrise de Sociologie, UNB, FLASH 1982-1983 P.

<sup>(2) -</sup> Law-(C.C.R): The nothern factor in yoruba history meld at the university of IFE, Nigeria, 26th 31st, july 1976, P.34

<sup>(3) -</sup> Fulbé est le pluriel de pullo nom des pasteurs.

<sup>(4) -</sup> Person (Y): "Qui sont les peuls"? In Jeune Afrique du 14 octobre 1977, P.60

Le groupement pullo, désigné sous l'appellation de "Maré" par les Baatombu, Fulan par les Dendi et "Vouannan" par les Boo leurs voisins sédentaires du Nord-Bénin constitue le seul élément pastoral de la région. Le pullo mène une vie sobre et modeste et est réputé timide et fourbe presque indifférent à la vie politique (1). Seminomades, éleveurs de bovins et de petits bétail (chèvres, moutons) voire de volaille, ils entretiennent ces animaux avec une vigilance particulière, caractéristique la plus accusée de leur race. Le pullo au Nord-Bénin est avant tout un vacher et, le troupeau le centre à peu près unique de ses préoccupations. La vache l'a promené partout dans l'espace africain et dans l'histoire et c'est cette vache qui l'a conduit dans le monde baatonu. L'élevage du boeuf "inutile" demeure son domaine par excellence ; à l'intérieur de la tribu, la vente n'existe pas, on échange, on donne, on prête ce inséparable qu'est le boeuf. La consommation de la viande est peu courante car c'est appauvrir le cheptel ; la bouillie de mil ou "boori" au lait demeure le principal repas "La vache est comme le poil douloureux d'une narine" affirme un proverbe pullo et un proverbe baatonu dit : Maré kura Gah Gbébakosu" : ce n'est pas par simple plaisir que le pullo vit en brousse à l'écart des villages, l'amour de ses bêtes l'y oblige ou encore "sans troupeau le pullo ne vivrait pas dans un campement". Ce qui signifie en clair que le pullo vit pour ses bêtes et sans elle, il n'est plus rien. "Ce n'est pas seulement une question de subsistance, une question de culture, de métaphysique ; le pullo, c'est le boeuf, le boeuf c'est le pullo....Pour les Fulbé, il y a la vache et encore la vache. C'est tout et c'est assez" (2).

Les Fulbé dans le monde baatonu vivent dans des campements d'une grande simplicité et se font également les gardiens des troupeaux des sédentaires. Ils se marient exclusivement entre eux et évoluent dans un monde qui leur est propre, fermé aux influences des sédentaires qu'ils considéraient comme culturellement et radicalement inférieurs.

<sup>(1) -</sup> Capitaine Vermeerch Cité par Lombard (J) : structures de type "féodal" en Afriue Noire. Etude des dynamiques internes et des relations sociales chez les Bariba du Dahomey ; Paris, La Haye, Mouton et Cie, 1965, P.395.

<sup>(2) -</sup> Labro (M) : "Jusqu'à quand les Bororos marcherons-t-ils devant leurs boeufs ?" In <u>Les dernières tribus</u>, Paris, Flammarion, 1988, P.47

La femme pour le pullo est un bien qui a autant de valeur que son boeuf et il est prêt à tout sacrifier pour se donner l'estime d'une jeune fille ou même d'une veuve possédant des boeufs. Beaucoup de faits dans la période précoloniale confirment ce caractère des Fulbé vis-à-vis des femmes. C'est ainsi qu'il n'était pas rare qu'un jeune pullo coupe son index qu'il expédie à son rival pour lui signifier que son refus de renoncer à la fille le conduirait dans un bain de sang.

Bien que les éleveurs aient adopté certaines des sociales des Baatombu, ni leur langue, ni leurs traditions et leurs superstitions ne furent altérées. Sans doute et comme dans toute collectivité humaine fût-elle aussi homogène qu'on la souhaiter, la répartition des caractères n'est-elle pas uniforme ? Le Pullo est presque toujours aisément identifiable surtout par ses caractéristiques morphologiques. Physiquement les Fulbé du pays baatonu comme les autres Fulbé présentent un type original. Petits, graciles, les membres minces, la chevelure lisse et non crépue, la couleur de la peau varie du clair au brun foncé du type soudanien. Ces différences de couleur de la peau varient d'une famille à une autre, parfois à l'intérieur de la même famille. Ainsi au sein du les Djaouga de la région de Niki clan Dicko, font d'admiration en raison de leur teint plus clair et de leurs traits plus fins.

Sur le plan ethnique comme l'a si bien exprimé Thierno Diallo pour les Fulbé en général, il est difficile de définir le pullo en pays baatonu. Tout au plus, s'accordera-t-on avec Richard Mollard pour reconnaître que : "Quelle que soit la couleur de sa peau, est «pullo» (peul) celui qui a une passion tyrannique pour le boeuf inutile" (1). Derniers à s'insérer pacifiquement au sein des différents groupes ethniques où

seuls les wasangari <sup>(2)</sup> font la loi en raison de leur supériorité militaire, les Fulbé ont dû accepter et subir bon gré mal gré le régime de contrainte de ces guerriers qui n'ont d'autres occupations que les razzias et les pillages. C'est donc par cession des Baatombu et des nobles wasangari que les Fulbé en pays baatonu obtinrent les

<sup>(1) -</sup> MOLLARD (R) : Afrique Occidentale Française, Paris, Berger Levrault, P.P. 95-96.

<sup>(2) -</sup> Couche dominante, aristocratie du monde baatonu.

parcours de nomadisation ainsi que l'emplacement de leurs campements tout en leur garantissant la protection en échange du gardiennage de leurs bêtes et de quelques dons en des occasions précises. Cette protection est si nécessaire pour le pasteur et son troupeau en cette période d'insécurité que tous les campements fulbé étaient rattachés aux villages wasangari au point où l'on peut dire sans grand risque de se tromper qu'au Baruwu (1) chaque village baatonu possédait son campement pullo et par extension chaque famille wasangari avait son gah-pullo (2).

Vivant sous un régime de contrainte, le pullo au baruwu a été toujours considéré comme une "propriété" du Baatonu ; une propriété certes mais pas un esclave car inaliénable en raison bétail, principale richesse de la son région. "Nin-maré", mon pullo, "maré-bi", petit expressions telles que pullo, même pour un pasteur d'un âge avancé sont d'usage courant monde baatonu et viennent confirmer ce supériorité qu'affichent les sédentaires baatombu vis-à-vis des Fulbé. En réalité, les Fulbé en pays baatonu ont accepté leur dépendance contre leur gré et n'hésitent pas à profiter de la moindre occasion pour améliorer leur condition de vie. C'est ainsi dépendance, cette situation de subtilement, entretiennent la divagation des bêtes source de sanglants conflits pour protester contre la petitesse des parcours de nomadisation qu'on leur a attribués. Mieux, ils se font souvent les colporteurs de nouvelles qui créent des troubles parmi les autochtones. Les Fulbé, dans le monde baatonu en dehors du cas isolé de la révolte rapidement matée de Kari (3) n'ont jamais pris les armes contre les sédentaires mais ont joué un rôle non négligeable dans les luttes intestines qui ont opposé certaines fractions rivales wasangari. "A Baru Guéré, à Gonrou Kpiran Kpasi" ou l'information prime tout dit un proverbe baatonu. Ce proverbe qui s'applique aux Fulbé met en relief leur rôle de traître dans les intriques entre wasangari. Toujours prêt à trahir, même sans contrepartie, c'est par la complicité d'un pullo que l'un des plus grands chefs de razzia

<sup>(1) -</sup> Gah est l'appelation du parc à bestiaux en langue dendi.

<sup>(2) -</sup> Baruwu est une autre appellation du pays baatonu.

<sup>(3) -</sup> Lombard (J): "Quelques notes sur les peuls du Dahomey in <u>Notes Africaines</u> IFAN, N°73, janvier 1957.

du monde baatonu, Kassa-kpéréqui de Kpeere fut assassiné par son neveu Imorou (1). La tradition orale recueillie à Birini-Maro confirme éqalement que c'est par les informations reçues d'un pullo le fondateur du royaume Orou Gada en campagne loin de la capitale Niki apprit ce qui se tramait contre lui entrerait en famille <sup>(2)</sup>. Ce caractère suspect des Fulbé, Paul Marty bien noté lorsqu'il écrit : ".....Ils se colporteurs des rumeurs bonnes ou mauvaises.....c'est ainsi que courent les légendes et les bruits inconsistants à la suite des troupeaux fulbé : on se trouve souvent dans la brousse en présence de situations quelque peu troublées, peu claires, difficiles à remettre au point, et on le doit, en dernière analyse, à ces esprits curieux, méfiants, bavards et potiniers que sont les peuls par tous pavs" (3).

Bien que pratiquement soumis aux nobles wasangari, les Fulbé n'ont jamais accepté volontiers cette situation de dépendance dans laquelle ils sont tenus et se sont souvent comportés en égaux vis-àleurs oppresseurs. Des exemples abondent dans vie mettre en relief ce comportement quotidienne pour libéral des éleveurs. Ainsi quelque soit l'âge de son interlocuteur baatonu, le pullo l'interpelle et le salue par son propre nom souvent sans respect alors qu'il sait s'effacer dans la plus grande discrétion lorsqu'il a affaire à un pullo comme lui et qui est d'un groupe d'âge supérieur à la sienne. Les signes de déférence si nombreux et tant respectés dans cette société hiérarchisée qu'est celle des baatombu n'ont jamais constitué les préoccupations de nos pasteurs. Aussi est-il un fait quotidien de voir les Fulbé intégrer les palais royaux sans se soucier de protocole et sans ôter les sandales. les sédentaires baatombu qui ont conscience de ce comportement négatif Fulbé ont fini par les accepter malgré ces défauts contentent de les classer dans la catégorie des "sociétés de moeurs légères" et de "sujets indisciplinés" différents à tous points de vue des sédentaires qu'ils sont. Ce comportement pullo n'est pas le fruit du hasard ; il est dicté par un moral ou "pulaaku"

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Yarou Diguidiru, griot baatonu, 58 ans à Diguidiru, 17 oct. 1991.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de SABI BAKOU Aboubakar 77 ans environ, cultivateur à Birini-Maro le 2 juillet 1992.

<sup>(3) -</sup> Marty-(Paul) : Op. Cit. P.170

### 3- Le "Pulaaku" ou savoir vivre pullo

Les Fulbé du monde baatonu ont une conscience aiquë de leur personnalité ethnique, conscience dont l'expression se retrouve dans des attitudes et comportements individuels ou collectifs élevés au rang d'une institution. Ces attitudes et comportements ou "Pulaaku" plus qu'un art de vivre est une qualité, une manière d'être pullo. Riesman note, "Pulaaku" dérive de pullo, fulbé (un peul, des peul), fulfuldé (la langue peul), pulaade (agir comme un peul) et enfin pulaaku (les qualités appropriées aux peul)" (1). Ces multiples et diverses exigent au pullo le respect de certains interdits et par voie de fait tracent une ligne de conduite à suivre sous peine de perdre sa "barka" (dignité). L'idéal du pulaaku selon Martine Guichard, "comporte deux tendances contradictoires : implique la soumission à l'impératif social et autorise cependant une déviance de cet idéal considérée comme une manifestation de liberté individuelle. La liberté étant l'idéal suprême, il ne peut être question de soumission totale au pulaaku, mais plutôt d'une mise en scène judicieuse des qualités la constituant de manière à assurer une continuité de comportement" (2).

L'ensemble de ces qualités dites typiquement fulbé comprend le "munâl" qui se traduit selon les auteurs par résignation, le self-contrôle ou patience, le "hakkilo", intelligence, le "cuusal", courage et le "sentenne" honte virtuelle. Mais quelle est cette "manière d'être pullo"? Le respect des «interdits» comme le fait de ne pas prononcer le nom de son conjoint ou de ses parents, de ne pas manger à l'air libre ou dans sa belle-famille, de ne pas vider le plat de repas servi quelle que soit la quantité et tant d'autres ! certes le respect des plus âgés comme des moins âgés, saluer comme il se le doit les gens que l'on rencontre sans les ennuyer avec les mauvaises nouvelles. Et à propos de cette salutation, il est utile de préciser qu'elle est une "philosophie" sans laquelles, le pullo aurait cessé d'exister en tant qu'individu.

Le manquement au respect de ces interdits conduit à des peines

<sup>(1) - &</sup>lt;u>KIESMAN</u>, cité par Michel Labro dans "Jusqu'à quand les bororos marcheront-ils devant leur boeufs" in <u>Les dernières tribus</u> op. cit P.63

<sup>(2) -</sup> Guichard (M.) : "L'ethnicisation de la société peule du Borgou (Bénin)" in <u>Cahiers</u> d'Etudes africaines, 117, XXX-I, 1990, P.30



Photo N'1: Deux jeunes Fulbé en plein paturage (BAGU)

#### 3- Le "Pulaaku" ou savoir vivre pullo

Les Fulbé du monde baatonu ont une conscience aiguë de leur personnalité ethnique, conscience dont l'expression se retrouve dans des attitudes et comportements individuels ou collectifs élevés au rang d'une institution. Ces attitudes et comportements ou "Pulaaku" plus qu'un art de vivre est une qualité, une manière d'être pullo. Riesman note, "Pulaaku" dérive de pullo, fulbé (un peul, des peul), fulfuldé (la langue peul), pulaade (agir comme un peul) et enfin pulaaku (les qualités appropriées aux peul)" (1). Ces qualités multiples et diverses exigent au pullo le respect de certains interdits et par voie de fait tracent une ligne de conduite à suivre sous peine de perdre sa "barka" (dignité). L'idéal du pulaaku selon Martine Guichard, "comporte deux tendances contradictoires : il implique la soumission à l'impératif social et autorise cependant une déviance de cet idéal considérée comme une manifestation de liberté individuelle. La liberté étant l'idéal suprême, il ne peut être question de soumission totale au pulaaku, mais plutôt d'une mise en scène judicieuse des qualités la constituant de manière à assurer une continuité de comportement" (2).

L'ensemble de ces qualités dites typiquement fulbé comprend le "munâl" qui se traduit selon les auteurs par résignation, le self-contrôle ou patience, le "hakkilo", intelligence, le "cuusal", courage et le "sentenne" honte virtuelle. Mais quelle est cette "manière d'être pullo" ? Le respect des «interdits» comme le fait de ne pas prononcer le nom de son conjoint ou de ses parents, de ne pas manger à l'air libre ou dans sa belle-famille, de ne pas vider le plat de repas servi quelle que soit la quantité et tant d'autres ! certes le respect des plus âgés comme des moins âgés, saluer comme il se le doit les gens que l'on rencontre sans les ennuyer avec les mauvaises nouvelles. Et à propos de cette salutation, il est utile de préciser qu'elle est une "philosophie" sans laquelles, le pullo aurait cessé d'exister en tant qu'individu.

Le manquement au respect de ces interdits conduit à des peines

<sup>(1) - &</sup>lt;u>KIESMAN</u>, cité par Michel Labro dans "Jusqu'à quand les bororos marcheront-ils devant leur boeufs" in <u>Les dernières tribus</u> op. cit P.63

<sup>(2) -</sup> Guichard (M.) : "L'ethnicisation de la société peule du Borgou (Bénin)" in <u>Cahiers</u> d'Etudes africaines, 117, XXX-I, 1990, P.30

allant des amendes à l'exclusion temporaire de son groupe d'âge (1). En effet, tout des institutions politiques et sociales concourre à la survie et au respect de cette tradition qui fait du pullo un être ethniquement différent des autres collectivités du monde baatonu. Si le pulaaku, par ses «interdits» contribue à maintenir les valeurs de l'ethnie pullo et surtout à renforcer la cohésion de ce groupe, ce pulaaku à certains égards présente bien des insuffisances aux yeux des observateurs non-fulbé, insuffisances auxquelles les pasteurs trouvent des explications. Le pulaaku qui exige du pullo "senteene" (la honte) ne dit mot sur le fait que celui-ci prenne son bain à l'air libre. Pour les Fulbé en effet, qui sont fiers de la beauté de leurs traits physiques, ce bain à l'air libre correspond à l'exposition de cette beauté corporelle et il n'est pas rare que des passants évidemment fulbé en fassent un sujet de commentaires. Mieux les rapts de femmes qui, dans les sociétés sédentaires portent atteintes à la cohésion du groupe et sont souvent objets de meurtres demeurent chez ces pasteurs des faits quotidiens qui sont autant d'actes de courage (2).

#### II/ LES TECHNIQUES PASTORALES

#### 1- Les travaux pastoraux

L'entretien de la seule richesse qu'est le troupeau chez les la Bargubé est l'affaire de toute la famille ; il exige de multiples travaux dont la répartition est réglée par des habitudes acquises depuis de longue date. L'ensemble des travaux durs revient à l'homme sans que pour autant la femme soit dispensée de l'entretien du bétail, y consacrant une grande partie de son temps.

L'effort musculaire que demande la poursuite d'un taureau têtu en fuite, le ligotage d'une vache en vue de lui administrer quelques soins dépassent les capacités physiques de la femme pullo qu'on dispense de cette tâche.

La conduite du troupeau au pâturage revient de droit au berger ; il faut en effet lutter contre l'épaisseur de la brousse, contre

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Débo Déki le 21 Décembre 1991 à Gbérubwe 60 ans environ.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Osséni Adam Djobo les 9 Février 1992 à Kaani 50 ans environ.



Photo N'2 : La traite du lait, l'une des principales activités des Fulbé dans le Baruwu Tura (Banikparu)

les fauves qui à tout moment peuvent attaquer le troupeau, il faut également avoir la force et la vigilance d'aligner les bêtes aux cornes dangereuses aux puits, souvent vider ces puits que bouche régulièrement la boue, toutes activités que les capacités physiques de la femme ne lui permettent d'accomplir. Qu'un veau vienne à il faut l'allaiter artificiellement et lui naître trop faible, apprendre à marcher pendant plusieurs jours en lui tenant la queue en l'air pour le maintenir debout ; qu'un autre vienne à naître au pâturage, il faut le transporter sur les épaules ou au dos jusqu'au campement, exercice qui demande de l'endurance et du savoir-faire (1). La traite est une activité essentiellement masculine et elle s'effectue deux fois par jour, le matin avant le départ pour le pâturage et le soir au retour des bêtes à l'enclos. Les veaux souvent abandonnés à eux-mêmes bien après le départ des vaches le matin sont les premiers à rentrer au campement pressés qu'ils sont de téter ce lait qui leur a marqué toute la journée. S'il y a un apport des femmes concernant directement le troupeau, c'est au niveau de la traite qu'elles interviennent. A défaut de jeunes garçons en âge de s'occuper de ces veaux, c'est aux femmes qu'il revient de les attacher à leurs piquets en attendant le retour de l'autre moitié du troupeau (2). Le jeune veau est amené à sa mère qu'il tête quelques minutes pour amorcer la descente du lait puis tenu à l'écart à l'aide d'une corde attachée au cou ou à l'une de ses pattes de devant par un jeune garçon. Accroupis face à un côté latéral du pis, le berger, une petite calebasse entre les cuisses trait la vache avec les deux mains en tirant alternativement sur deux trayons le plus souvent diagonal. C'est quand constate que le débit du lait devient faible que de nouveau le veau est relâché pour venir amorcer la descente du lait, ce qui permet au berger de traire pour une dernière fois la vache avant d'abandonner les trayons au veau.

Le contenu de la petite calebasse est versé dans une autre plus grande placée à la devanture de la paillote d'une épouse et selon que l'on est en train de traire les vaches de telle épouse ou de

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Belko Gangou pasteur pullo le 25 mars 1991 à Alibori (Banipkaru) 46 ans environ.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de maman Sambo Koumo, ménagère pullo le 23 mars 1991 à Gompkaru (Banikparu) 63 ans.



Photo N'3: Les soins du troupeau constituent une activité passionnante pour les pasteurs. Ici, nous assistons à l'administra tion d'un produit à une génisse pour accélérer le vélage.

les fauves qui à tout moment peuvent attaquer le troupeau, il faut également avoir la force et la vigilance d'aligner les bêtes aux cornes dangereuses aux puits, souvent vider ces puits que bouche régulièrement la boue, toutes activités que les capacités physiques de la femme ne lui permettent d'accomplir. Qu'un veau vienne à naître trop faible, il faut l'allaiter artificiellement et lui apprendre à marcher pendant plusieurs jours en lui tenant la queue en l'air pour le maintenir debout ; qu'un autre vienne à naître au pâturage, il faut le transporter sur les épaules ou au dos jusqu'au campement, exercice qui demande de l'endurance et du savoir-faire (1). La traite est une activité essentiellement masculine et elle s'effectue deux fois par jour, le matin avant le départ pour le pâturage et le soir au retour des bêtes à l'enclos. Les veaux souvent abandonnés à eux-mêmes bien après le départ des vaches le matin sont les premiers à rentrer au campement pressés qu'ils sont de téter ce lait qui leur a marqué toute la journée. S'il y a un apport des femmes concernant directement le troupeau, c'est au niveau de la traite qu'elles interviennent. A défaut de jeunes garçons en âge de s'occuper de ces veaux, c'est aux femmes qu'il revient de les attacher à leurs piquets en attendant le retour de l'autre moitié du troupeau (2). Le jeune veau est amené à sa mère qu'il tête quelques minutes pour amorcer la descente du lait puis tenu à l'écart à l'aide d'une corde attachée au cou ou à l'une de ses pattes de devant par un jeune garçon. Accroupis face à un côté latéral du pis, le berger, une petite calebasse entre les cuisses trait la vache avec les deux mains en tirant alternativement sur deux trayons le plus souvent diagonal. C'est quand le berger constate que le débit du lait devient faible que de nouveau le veau est relâché pour venir amorcer la descente du lait, ce qui permet au berger de traire pour une dernière fois la vache avant d'abandonner les trayons au veau.

Le contenu de la petite calebasse est versé dans une autre plus grande placée à la devanture de la paillote d'une épouse et selon que l'on est en train de traire les vaches de telle épouse ou de

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Belko Gangou pasteur pullo le 25 mars 1991 à Alibori (Banipkaru) 46 ans environ.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de maman Sambo Koumo, ménagère pullo le 23 mars 1991 à Gompkaru (Banikparu) 63 ans.

telle autre, c'est dans sa calebasse qu'on vient vider le contenu du lait de sa vache, les vaches du troupeau étant réparties entre les différentes épouses du foyer (1).

Alors que le pasteur se trouve obligé d'entraver les pattes arrières d'une vache turbulente pour éviter les mouvements brutaux qui perturbent son travail, le pis de certaines vaches est frictionné avec un onguent pour faciliter la descente du lait.

Les pâtres du monde baatonu adoptent une technique fort simple pour le sevrage de leurs veaux. L'unique manière de sevrer les veaux est de les dégoûter de téter en enduisant le pis de leurs mères d'un mélange d'urine et de bouses de vaches. Les veaux ainsi tenus en respect pendant un moment commencent à se désintéresser à leurs mères et se résignent en broutant des herbes, signe pour pasteurs de la maturité de leurs bêtes qu'ils peuvent désormais conduire au pâturage avec l'essentiel du troupeau sans risque de voir les veaux téter en plein pâturage (2). Les soins du troupeau sont également une préoccupation absorbante et constante pour le berger qui emploie des remèdes aussi bien pragmatiques que magiques. Pour les maladies courantes telles que les affections des voies respiratoires, les maladies de peau, la gale (Gnangnanré), la fièvre aphteuse, les Barqubé maîtrisent des remèdes d'une efficacité étonnante. Leur intervention en cas d'accident sune épine à enlever de l'oeil d'un bovin, une fracture à guérir, une blessure à panser témoigne de l'art de ces éleveurs à soigner leurs bêtes. Mais seulement à entretenir et protéger le bétail ne suffisent pas l'accroître rapidement et les Barqubé ont des remèdes pour la prospérité du troupeau. Ces remèdes variés sont pour la plupart l'héritage reçu des ancêtres et qu'il faut aussi transmettre à la génération suivante. Ces différents remèdes ne doivent pas faire l'objet d'un commerce mais transmis sans contrepartie à l'intérieur même famille. Cette méthode d'acquisition des n'empêche pas les éleveurs toujours avides de nouveaux remèdes de recourir aux services de certains marabouts ou guérisseurs fulbé autres pour la prospérité de leur bétail en échange d'un mouton ou d'un taureau (3).

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Sidi Garidi pasteur pullo le 25 mars 1991 à Alibori (Banikparu)

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Badibou Bio, pasteur pullo à Gberubwe le 23 décembre 1991, 60 ans environ.

<sup>(3) -</sup> Information obtenue de Djaouga Abdoulaye, Instituteur pullo en retraite à Niki, le 19 octobre 1991, 52 ans.

L'homme n'est pas seul à s'occuper du troupeau, le travail féminin contribue aussi à la survie et à la prospérité du bétail. Propriétaire des produits laitiers dont elle retire des profits immédiats, la femme s'occupe aussi de l'abreuvement des veaux qui paissent aux alentours du campement. Le fromage n'étant préparé qu'en petite quantité par les Fulbé du monde baatonu pour recevoir de marque afin de lui témoigner considération, le lait frais ou caillé et le beurre constituent les principaux produits que la femme pullo commercialisait durant la période précoloniale. En effet, la vache dont on se sert du lait pour fabriquer le fromage, à commercialiser a ses trayons durcis, ce qui réduit par la suite ses chances de fécondité. Les Fulbé du monde baatonu n'acceptent même pas vendre leur lait à qui veut s'en servir pour la fabrication du fromage afin d'éviter ces suites fâcheuses. La fabrication du fromage à base de lait de vache demeure donc l'apanage des femmes sédentaires baatombu (1). Mais aujourd'hui, les choses ont beaucoup changé et par endroits il n'est pas rare de voir les femmes fulbé violer cet interdit de leur race.

La fabrication du beurre, spécialité des femmes fulbé, se fait généralement de bonne heure le matin. La surface du lait caillé surmontée d'une matière grasse est rasée chaque matin et mise dans un vase à col un peu allongé. La quantité escomptée étant trouvée, un matin, l'ouverture du vase est fermée par la paume d'une main ; celui-ci est remué d'avant en arrière pendant un moment. Cette opération assure un mélange total du contenu du vase qui est ensuite renversé dans une calebasse. A l'aide d'un fouet à brassage du mélange se poursuit jusqu'à la séparation des particules de lait du beurre. Ce beurre est retiré et rincé dans de l'eau propre, opération qui n'élimine pas complètement le petit lait du beurre déjà un peu durci. C'est donc ce beurre avec ce qui lui reste comme impureté qui est porté au marché pour la commercialisation (2)

A ce travail féminin concernant directement les produits laitiers, il convient d'ajouter l'entretien du petit cheptel :

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Sambo BIGOUNOU Yobi, Ménagère pullo à Donwari (Kaani) 38 ans environ, le 13 février 1992.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de BIO Ganigui, Ménagère pullo à Gomkparu (Banikparu) le 4 avril 1991 40 ans.

moutons, cabris et volaille souvent propriété des femmes font partie du troupeau des Fulbé du monde baatonu et leur entretien revient essentiellement aux femmes et aux petits enfants (1). Mais préoccupation la plus harassante des femmes est incontestablement la corvée d'eau, activité qui leur prend généralement plus d'une demijournée. Il faut en effet puiser pour le ménage, pour abreuver les veaux qui paissent non loin des campements et surtout le petit cheptel qui quitte rarement d'ailleurs l'enclos. C'est pour réduire leurs tracas et économiser cette eau que les bergers partis au pâturage en profitent pour prendre leur bain au même moment que les animaux s'abreuvent, la même intention amène également les femmes fulbé à prendre leurs bains loin des campements aux abords des puits. L'entretien du troupeau n'est pas de tout repos, il nécessite et exige des travaux multiples demandant aussi bien le concours de l'homme que de la femme. Par la vigilance qu'exige la conduite du troupeau au pâturage, l'effort musculaire que demande la poursuite d'un taureau en fuite, les divers soins d'entretien du troupeau et surtout la patience et l'endurance qu'on doit avoir pour cette tâche la corvée d'eau, demandent un apprentissage qu'est pouvant couvrir toute la jeunesse d'un pâtre car comme le reconnaît AFFO Amadou. "On ne finit jamais d'apprendre en matière d'entretien des êtres vivants que sont les vaches" (2).

## 2- L'apprentissage au métier de pâtre

Dès son bas âge le jeune pullo est préparé au métier de l'élevage. Dès l'âge de quatre ans, il commence à "cohabiter" avec elles, il apprend tous les matins à se faufiler entre les bêtes muni d'une vieille calebasse pour ramasser leurs bouses et allumer les soirs le traditionnel feu du troupeau qui protège les bêtes contre les piqûres des moustiques, ce feu de la prospérité du troupeau également (3).

Vers l'âge de sept ans, cette activité de l'apprenti berger se double d'une autre, cette fois-ci liée à l'entretien des bêtes. Il

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Sambo BIGOUNOU Yobi, Ménagère pullo à Donwari (Kaani), 38 ans environ le 13 février 1992.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de AFFO Amadou, griot pullo à Sompkiriku (Banikparu) le 20 janvier 1991, 75 ans environ.

<sup>(3) -</sup> Information obtenue de Goroman Amadou le 28 mars 1991 à Gompkaru (Banikparu) 39 ans.

apprend à attacher les veaux à leurs piquets, à les poursuivre lorsqu'ils sont en fuite et à les tenir en respect pour permettre aux aînés de traire leurs mères et surtout à s'occuper d'eux au départ du gros du troupeau au pâturage.

Petit à petit, le jeune pâtre perd une grande partie de la liberté dont il a joui jusque là et vers dix ans il doit être apte à conduire le troupeau au pâturage aidé de ses aînés. C'est l'âge d'apprendre à supporter la faim et la soif en se contentant de deux repas journaliers. Il doit apprendre également à être endurant car le parcours journalier peut avoisiner en moyenne une dizaine de kilomètres selon l'abondance du pâturage.

frères aînés, qui ses Son père et ses sont éducateurs deviennent sévères à son égard, il cesse d'être l'enfant aimé de son entourage. Qu'il revienne au campement avant la tombée de la nuit, c'est à sa mère de le renvoyer et surtout de lui défendre de manger. La moindre désobéissance du jeune berger est sévèrement punie à coups de bâtons par un aîné ou le père, ce bâton dont il se servira pour conduire les bêtes aux puits afin de les abreuver sans qu'il court le risque de s'éborgner dangereuses cornes des bêtes ; ce même bâton lui sert à rappeler à l'ordre des bêtes têtues. Le soir au retour du pâturage et le matin avant de s'y rendre à l'instar de ses aînés, il doit désormais traire d'abord les vaches sages et ensuite celles qu'il est obligé d'entraver avant de les traire. L'entretien des veaux et la propreté de l'enclos sont désormais la tâche de ses frères cadets.

Entre douze et quinze ans, le jeune pullo doit s'entraîner aux jeux brutaux et il n'est pas rare que certains s'en sortent avec un membre fracturé. Ses frères aînés l'initient à la lutte au bâton qu'il manie comme une épée, attaquant et évitant. Cette épreuve est indispensable au jeune berger car c'est seulement avec ce bâton qu'il aura à affronter les fauves au pâturage et la nuit pour garder le troupeau à l'intérieur du campement. A cet âge, le jeune garçon s'exercer à l'épreuve flagellation, doit de la culturelle qui l'attend quand il deviendra adulte et sera disposé à participer au jeu qui demande de l'endurance et surtout l'effort musculaire.

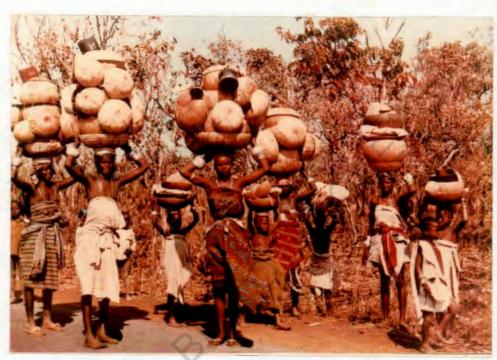


Photo N'4: Après le troupeau, les femmes et les enfants ferment la marche de la transhumance. (GOMKPARU)

apprend à attacher les veaux à leurs piquets, à les poursuivre lorsqu'ils sont en fuite et à les tenir en respect pour permettre aux aînés de traire leurs mères et surtout à s'occuper d'eux au départ du gros du troupeau au pâturage.

Petit à petit, le jeune pâtre perd une grande partie de la liberté dont il a joui jusque là et vers dix ans il doit être apte à conduire le troupeau au pâturage aidé de ses aînés. C'est l'âge d'apprendre à supporter la faim et la soif en se contentant de deux repas journaliers. Il doit apprendre également à être endurant car le parcours journalier peut avoisiner en moyenne une dizaine de kilomètres selon l'abondance du pâturage.

père et ses frères aînés, qui sont ses principaux éducateurs deviennent sévères à son égard, il cesse d'être l'enfant aimé de son entourage. Qu'il revienne au campement avant la tombée de la nuit, c'est à sa mère de le renvoyer et surtout de lui défendre de manger. La moindre désobéissance du jeune berger est sévèrement punie à coups de bâtons par un aîné ou le père, ce bâton dont il se servira pour conduire les bêtes aux puits afin de les qu'il court le risque de s'éborgner par abreuver sans dangereuses cornes des bêtes ; ce même bâton lui sert à rappeler à l'ordre des bêtes têtues. Le soir au retour du pâturage et le matin avant de s'y rendre à l'instar de ses aînés, il doit désormais traire d'abord les vaches sages et ensuite celles qu'il est obligé d'entraver avant de les traire. L'entretien des veaux et la propreté de l'enclos sont désormais la tâche de ses frères cadets.

Entre douze et quinze ans, le jeune pullo doit s'entraîner aux jeux brutaux et il n'est pas rare que certains s'en sortent avec un membre fracturé. Ses frères aînés l'initient à la lutte au bâton qu'il manie comme une épée, attaquant et évitant. Cette épreuve est indispensable au jeune berger car c'est seulement avec ce bâton qu'il aura à affronter les fauves au pâturage et la nuit pour garder le troupeau à l'intérieur du campement. A cet âge, le jeune garçon doit s'exercer à l'épreuve de la flagellation, manifestation culturelle qui l'attend quand il deviendra adulte et sera disposé à participer au jeu qui demande de l'endurance et surtout l'effort musculaire.

Au début, berger du troupeau paternel, le jeune pullo voit petit à petit s'accroître son propre bétail, ce qui n'est pas sans augmenter son amour pour le troupeau tout entier en attendant son mariage pour se voir confier une première partie de son troupeau et fonder selon ses désirs son propre campement.

Les traitements à donner au bétail ici sont appris d'une manière plus pratique que théorique. En dehors des incantations à prononcer avant de cueillir telle feuille ou telle autre ou pour déterrer les racines qui entrent dans la composition des produits à administrer aux bêtes, le jeune garçon suit les pas de ses aînés dans les traitements du troupeau. Il doit observer et copier les attitudes et comportements de ses devanciers pour soigner une maladie (1). C'est l'ensemble de toutes ces expériences qui font du petit pullo, un pâtre à part entière sur qui tout l'entourage peut compter en le désignant comme berger d'avant-garde. Mais c'est quand il aura fait ses preuves lors des transhumances seulement qu'il sera en mesure de décider des prochaines zones de transhumance et de diriger le déplacement de toute la fraction.

#### 3- La transhumance de la saison sèche ou barutiru

La saison sèche marque le début de la transhumance où le départ vers d'autres régions pour la recherche de la verdure et les points d'eau devenus rares dans les alentours des villages baatombu ou campent les Fulbé. Comme si toute la nature se liquait contre les tout concourt cette période, à leur en compliquer l'existence. Période de soudure pour les hommes où les maigres provisions de vivres finissent dans les greniers, les pasteurs se trouvent obligés de vendre moutons, cabris voire taureaux pour s'approvisionner en denrées alimentaires. Le lait, élément de base pour l'alimentation des éleveurs devenus insuffisant pour toute la famille est laissé aux seuls enfants. A leur bouillie de mil les pasteurs se contentent d'ajouter une grande quantité d'eau fraîche pour en augmenter la quantité (2). Et même cette eau, souvent boueuse, il a fallu plusieurs heures d'attente des femmes aux puits pour en obtenir la petite quantité nécessaire pour la

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Belco Amadou, Pasteur pullo à Gompkaru (BANIKPARU), le 22 mars 1991, 48 ans.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Gado-sokou, Djow-wuro de Bwe le 21 décembre 1991, 60 ans environ.

journée. Pour abreuver le bétail, des membres de la famille doivent dormir aux alentours de ces puits souvent communs aux sédentaires et aux éleveurs pour s'assurer de l'obtention de la quantité nécessaire lendemain. C'est quand les rares puits complètement que les Fulbé ne trouvent plus d'autres alternatives que de quitter pour d'autres régions. La décision de partir prise par chaque chef de fraction de clan, les familles quittent l'une après l'autre, ne laissant derrière elles que les personnes âgées et quelques rares jeunes bergers chargés de faire paître les quelques vaches laitières qui restent pour leur fournir le peu de lait dont elles sont encore capables. Souvent aussi, les matériaux construction des paillotes sont défaites et empilés sur la tête ; toute la famille et l'ensemble du troupeau se dirigent vers les vallées des fleuves du monde baatonu, l'Okpara pour les Fulbé du Sud, la Sota, l'Alibori, la Mékrou et la vallée du fleuve Niger pour ceux des autres régions (1).

C'est lorsque les premiers ont atteint la vallée, but de la celles-ci se stabilisent. transhumance que Les déplacements deviennent moins nombreux et les pâturages sont assez riches pour que l'on puisse se rapprocher et laisser le bétail brouter et s'abreuver à loisir. Au milieu de cette abondante végétation, la vie cérémonie n'ayant Aucune marqué le départ transhumance, les Barqubé en rangs dispersés vont revenir à leurs sites des alentours des villages baatombu dès que les conditions redeviendront favorables pour les bêtes. La nouvelle saison des pluies seule donne le signal pour ce retour vers les sédentaires qui n'est pas sans poser des problèmes pratiques. Il faut en effet éviter que les troupeaux ne dévastent au retour les champs des agriculteurs constitués en majorité de jeunes pousses. Il suffit d'un léger décalage de quelques semaines pour que les transhumants piétinent au passage les jeunes pousses ou qu'ils dévastent les récoltes de certains paysans, source d'interminables litiges entre et agriculteurs (2). En dépit des habitudes acquises, le cycle des transhumances n'est pas figé. Les zones qui ont reçu l'année précédente une fraction bien déterminée peuvent en recevoir

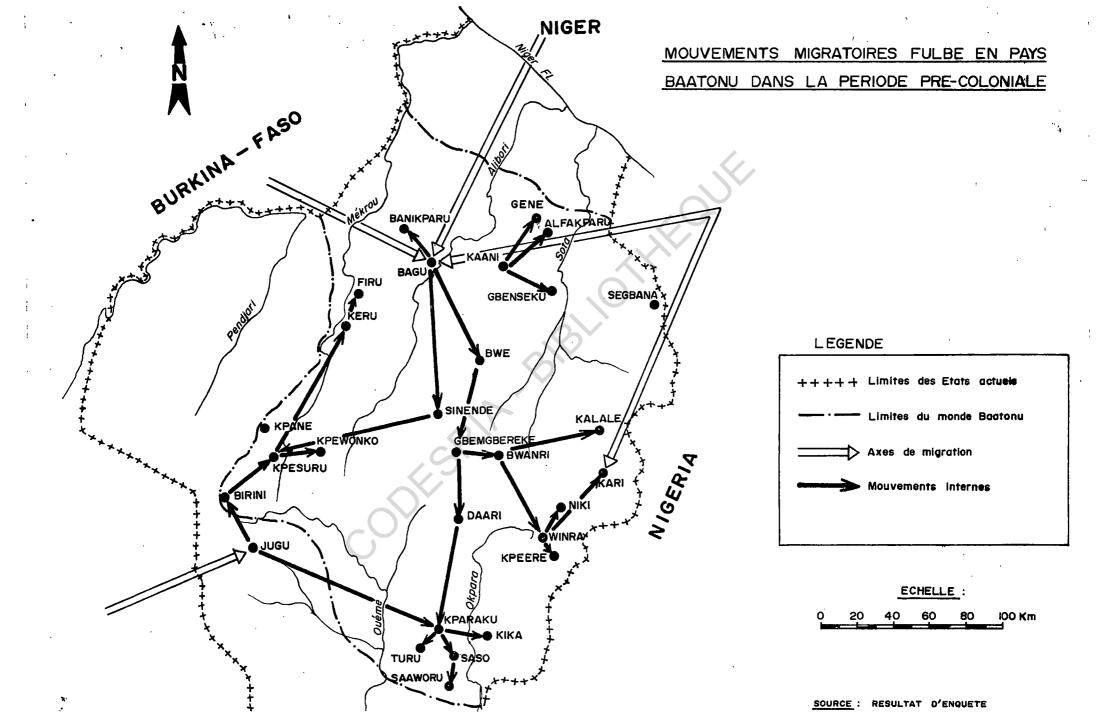
<sup>(1) -</sup> Information obtenue de TITI Amadou, pasteur pullo à Tura (BANIKPARU) le 26 mars 1991 50 ans environ.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Garba Soumanou, Pasteur pullo le 26 octobre 1991 à Kéru, 45 ans environ.

davantage l'année suivante ou être totalement abandonnées par les pasteurs ; tout est fonction des circonstances géographiques des zones concernées. Les zones les plus privilégiées de ces régions de transhumance deviennent pour certains des points de fixation en adoptant des circuits de transhumance plus courts abandonnant ainsi totalement leurs anciens sites. C'est semble-t-il de cette manière que se seraient effectués les mouvements migratoires des seminomades que sont les Bargubé. Les Fulbé du monde baatonu connaissent une autre forme de transhumance en dehors du "barutiru" ci-dessus décrite. Le "bigaal", autre forme de transhumance, existe et est connu de tous les semi-nomades de la région. Il est l'expression la plus vivace de l'amour d'un jeune pasteur envers son troupeau. L'amour de son troupeau et l'estime qu'il a pour certaines vaches peuvent amener un jeune berger à prendre l'initiative de conduire seul le troupeau en transhumance loin des villages et loin de sa famille dans la brousse pendant une période variant entre six mois et un an. Sans la présence d'une femme pour lui préparer la traditionnelle bouillie de mil, le jeune pâtre se nourrira durant toute cette période de lait frais ou caillé. Dans ces conditions, ne vivant que pour et par le troupeau, il n'hésite pas à conduire le bétail au pâturage même la nuit, dormant là où seulement il se sent fatiqué. Cette vie rude et solitaire est une épreuve symbolique de virilité du petit pâtre préoccupé d'acquérir les connaissances pastorales et de faire prospérer son troupeau. C'est évidemment après cette démonstration de sa capacité qu'il peut prétendre être le guide et le conducteur des transhumances d'ensemble (1).

C'est ce peuple à conception de vie très complexe dont les activités sont centrées sur le troupeau et incomparables sur plusieurs points aux sédentaires baatombu que des raisons aussi bien sociales que politiques conduiront dans le monde baatonu.

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Dotia Paté, pasteur pullo à Keru, le 26 octobre 1991, 73 ans



Chapitre II : LES MIGRATIONS FULBE DANS LE BARUWU PRECOLONIAL

## I/ LES FACTEURS DES MIGRATIONS FULBE AU NORD-BENIN

Presque tous les auteurs s'accordent aujourd'hui à admettre double un mouvement circulaire à propos des migrations fulbé en Afrique.

Dans un premier temps, les Fulbé auraient effectué le parcours qui part de l'Est de l'Afrique pour aboutir à l'Ouest vers l'Atlantique, c'est à dire de la vallée du Nil à la vallée du Sénégal. Ce trajet Est-Ouest est peu connu, très ancien, et on le place à des dates si lointaines qu'on l'a qualifié pour cette raison de mouvement "préhistorique" (1).

La seconde phase des migrations a obéi à un mouvement inverse ouest-Est; celui-ci plus récent est mieux connu et qualifié de mouvement historique. Selon Thierno Diallo, c'est ce mouvement historique qui aurait conduit les Fulbé entre le XVè et le XIXè siècle au Macina, au Niger, au Nigéria et même au Cameroun (2). La plupart des Fulbé installés dans le monde baatonu provenant de ces différentes régions précitées, il n'existe aucun doute que les Bargubé soient issus de la migration dite historique. Quelles furent les raisons qui déclenchèrent ce mouvement migratoire qui conduisit les Fulbé dans le monde baatonu ?

La réponse à cette question ne peut se percevoir sans une connaissance de la situation d'ensemble de toute la boucle du Niger, point de départ de la grande majorité des Fulbé installés au Nord-Bénin. L'échec de l'Askya ISHAQ II devant les envahisseurs marocains conduits par Djouder à Tondibi en 1591 (3) sera la cause de la défiguration de la boucle du

<sup>(1) -</sup> DIALLO (T): "Origine et migration des Peuls avant le XIXè siècle", <u>In Annales de la</u> Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université de Dakar, N°2, Paris, PUF, 1992, P.163.

<sup>(2) -</sup> DIALLO (T) : "Origine et migration des Peuls avant le XIXè siècle". op-cit. p.167.

<sup>(3) -</sup> NASSIROU (A.B): <u>La Question du peuplement Dendi dans la partie septentrionale de la République Populaire du Bénin : Le cas du Borgou</u>. Mémoire de maîtrise d'Histoire, UNB, 1988-1989, P.38

Niger. Les conséquences de cet échec seront multiples et diverses.

Politiquement, c'est à une instabilité que toute la boucle sera soumise alors que socialement on assistera à une perturbation sans pareille.

### 1- Les migrations liées aux crises politiques

Du XVIè au XIXè siècle, la boucle du Niger était un véritable champ de batailles où s'affrontaient des hégémonies diverses cause du départ massif des pasteurs fulbé. Mais il est important de noter que les migrations fulbé ont commencé depuis le XVè siècle avec la persécution de ces derniers par Sonni Ali-Ber.

A ce sujet, ce passage du Tarikh el-Fettach est à lui seul révélateur de la panique que semait le nom de Sonni Ali-Ber au sein de la population pullo : "Il n'avait d'ennemis qu'il haïssait aussi vivement que les peul et ne pouvait voir un seul peul sans le tuer quel qu'il fût, savant ou ignorant, homme ou femme. Il n'acceptait aucun savant peul ni dans l'administration politique, ni dans la magistrature..." (1). Commencées dès le XVè siècle, ces migrations ont connu leur apogée entre le XVIè et le XVIIè siècle avec les crises politiques des empires de la boucle du Niger.

Le facteur le plus important ayant entraîné un mouvement massif de migrations fulbé en direction du monde baatonu et autres demeurent l'instabilité politique de toute la boucle du Niger, conséquence de l'éclatement successif de l'empire Songhaï avec l'invasion marocaine de 1591, de la destruction de l'empire peul du Macina par El-Hadj OMAR en 1862 et de la chute du Pachalik de Tombouctou.

En somme la période du XVIè au XVIIIè siècle reste une époque d'instabilité politique et d'insécurité totale dans la boucle du Niger.

<sup>(1) -</sup> KATI (M): Tarikh-el-Fettach, Paris, Maisonneuve, 1964, PP. 82-83.

L'instabilité politique s'est traduite au Songhaï par la perte de l'unité politique de l'empire malgré les multiples victoires marocaines. De 1591 à 1612, les affrontements ont eu pour conséquence l'interruption de la civilisation nigérienne. Ils ont détruit l'ordre assuré par l'état songhaï et l'ont remplacé par l'anarchie et le pillage qui ne sont pas de nature à maintenir les populations sur place. C'est à Diallo l'on doit la description que de l'instabilité politique et de l'insécurité qui a prévalu dans cette région. Les chiffres fournis par l'auteur concernant le rythme est succession des pachas seul révélateur la. désorganisation politique de ce pays. De 1591 à 1750 soit en siècle et demi, cent cinquante et un (151) pachas ont dirigé à tour de rôle la région, ce qui donne une moyenne de règne ne dépassant guère un an pour chaque pacha (1). Ceci est une preuve du morcellement politique de l'empire : "Les ethnies jadis intégrées recouvrent leur autonomie, et l'on voit naître les royaumes comme celui des Bambara de ségou, du Dendi, les principautés peul du Macina s'agitent" (2).

L'instabilité politique qui a secoué l'empire Songhaï évoquant de grands mouvements de population à partir de la dernière décennie du XVIè siècle n'a pas épargné la région de Tombouctou surtout aux XVIIè et XVIIIè siècles. En effet le marquant de cette période dans la l'insécurité quasi générale découlant principalement de querre. Celle-ci était devenue une préoccupation permanente hommes cessant d'être le monopole d'une classe contrairement à l'époque de Sonni Ali-Ber (XVè siècle) mais de population elle est devenue ; une économique. Tout semblait trouver sa solution dans la guerre en cette période et comme le souligne si bien Jean Gallais : "le but principal de la guerre, c'est le butin, on recherche moins à ruiner l'adversaire qu'à l'obliger à se soumettre, à payer tribut et à se procurer d'esclaves à son détriment. On brûle ainsi son territoire, on "casse" ses villages, on pille

<sup>(1) -</sup> DIALLO (H) : Les Foulbé de la Haute-Volta et les influences extérieures, Paris, 1976, thèse de 3è cycle, P.62

<sup>(2) -</sup> DIALLO (H) : Les Foulbé de la Haute-Volta et les influences extérieures, op-cit P.62

richesses on retourne chez et soi avec 1e L'adversaire quand il se sent moins fort, émigre avec tout son mais revient dans son pays dès que l'ennemi évacue..." (1).

L'instabilité politique de la région avec pour corollaire l'insécurité, conséquences des guerres n'a eu pour impact que des départs massifs de population dont les Fulbé en direction de l'Est à la recherche de régions plus stables. A côté des crises politiques des empires de la boucle du Niger qui ont l'insécurité, causes des départs successifs fulbé de la région, d'autres raisons subsistent, cette fois-ci moins marquantes mais aussi déterminantes pour les Fulbé qui ne vivent que par et pour leurs bêtes : ce sont les contraintes démographiques et naturelles.

#### 2- Les contraintes démographiques et naturelles

Indépendamment de tous ces facteurs politiques, démographiques et naturelles contraintes ont favorisé les départs des Fulbé en direction du pays baatonu. au surpeuplement des migrations dues et à calamités naturelles semblent bien antérieures aux migrations liées aux politiques ; elles auraient intéressé un de pasteurs fulbé. Pour comprendre ici important la terminologie que revêt le mot surpeuplement il est nécessaire de connaître le mode de vie des pasteurs fulbé et de placer le mot dans sa compréhension pullo. Le pullo a toujours besoin d'un parcours de nomadisation assez étendu pour faire paître dès-que ce parcours se rétrécit soit par son troupeau et l'arrivée de nouvelles vagues de migrants soit par l'étendue des champs de culture des sédentaires, il y a surpeuplement et l'idée de partir toujours plus loin à la recherche du burqu (Echinochloagina stagina) naît. La raison fondamentale de la dispersion du clan des Dicko, premier clan à s'installer à Sud de Kaani est ce "surpeuplement" causé l'arrivée de nouvelles vagues de migrants (2). En de petits

<sup>(1) -</sup> GAILLAIS (J) : Le Delta intérieur du Niger, mémoire de l'IFAN, N°79, Dakar, 1967, P.4

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Rouga Souaïbou, Chef pullo de Kaani, le 9 février 1992, 73 ans.

groupes sous la direction de leur "ardo", quide pastoral, les Fulbé auraient quitté la boucle du Niger à la recherche de pâturages plus abondants, pâturages devenus maigres à cause de l'importance des troupeaux dans la région. Cette raison est d'autant plus valable que c'est en plein XIXè siècle au moment où prospérait l'empire pullo d'Ousmane Dan FODIO, à une époque où les Fulbé de cette région étaient les maîtres de cette partie du Nigéria donc sans problèmes politiques majeurs que par petits groupes et pacifiquement ces pasteurs immigrèrent en pays baatonu. Aux migrations des Diallo du Nord de la Goldcoast, on ne trouve également pas d'autres raisons que cette recherche effrénée de nouveaux pâturages. Aux contraintes démographiques politiques et aux s'ajouter des raisons naturelles comme pour précipiter départ des populations de la boucle du Niger.

leur suite de famines secouèrent sécheresses avec sérieusement la boucle du Niger provoquant ainsi des départs massifs : "Les XVIIè et XVIIIè siècles sont jalonnés d'années de famine....La fréquence des grandes famines est de 7 à 10 ans environs au XVIIè siècle et de 5 au XVIIIè siècle. Deux famines, l'une au XVIIè siècle, de 1639 à 1643, l'autre au XVIIIè siècle, de 1738 à 1756, marquèrent profondément déclin de la boucle du Niger. La plus grave était celle de 1738 à 1756 ; ainsi à Tombouctou, la moitié de la population trouve la mort (1). Foyer d'une agitation sociale constante, d'une instabilité politique permanente entre le XVè et traduites par des guerres intestines, siècle des de bétail et de captures d'esclaves, de sécheresses avec son corollaire de famine et d'absence de pâturage, le delta intérieur du Niger remplissait toutes l'éparpillement à cette époque pour conditions son potentiel humain surtout fulbé en direction de l'Est à recherche de régions paisibles comme. le pays baatonu où par petits groupes, ils arrivèrent pour solliciter la protection des chefs wasangari.

<sup>(1) -</sup> CISSOKO (SM.) : "Traits fondamentaux des sociétés du Soudan Occidental, du XVIIè au début du XIXè siècle" In IFAN & T.XXXI", série B, 3, 1968, P.813

#### II/ LES DIFFERENTS CLANS FULBE

## 1- <u>Les Dicko</u>

De tous les clans fulbé installés dans le monde baatonu, celui des Dicko est le plus ancien. Les Dicko ayant pour patronyme Sidibé ou Sow seraient arrivés probablement dans le pays dans le courant du XVIè siècle. Fuyant l'insécurité qui prévalait à l'époque dans la région du Mali, les Dicko sous la direction de leur "ardo" (1) auraient quitté la région de Guimbala (Mali) précisément la localité de Dar-Fitouga située au Nord du Macina à quelque 140 km environ de Mopti d'où d'ailleurs le nom de Darin-Kobé attribué à cette fraction des Dicko dans le Baruwu. C'est au Père Quillet Paul que l'on doit suivi par description de l'itinéraire description confirmée par la tradition orale : "Ne pouvant pas la persécution d'un empereur Songhaï, le clan Dicko sous la direction de son ardo l'insécurité. décida d'émigrer. Le devin consulté indiqua que la direction de l'Est était favorable. Longeant le N'dodjiga, ils firent une halte de quelques lunes à Koromba dans le pays Bambara au nord de la Côte d'Ivoire avant de poursuivre leur toujours en direction de l'Est, migration qui les conduisit dans la localité de Boré dans la région de Douanza à l'Est du Après plusieurs lunes, nos pasteurs reprirent migration de l'Est pour arriver à Dalla toujours dans le fief de Douanza d'où ils rejoindront par la suite la localité de Bâni dépendant du roi de Douanza. Après un séjour relativement ils s'installèrent bref Bâni, à Hombori, une des montagneuse qui n'a pas très tôt été du qoût Toujours à la recherche de la sécurité et du pâturage plus abondant, ils traversèrent la grande forêt comprise entre Hombori et Markori pour se retrouver au milieu des Bella, des Dagabi, des Gaobé, des Fulbé et des warawarbé (métis de Fulbé et de Dagabé) à la frontière de l'actuel Burkina-Faso et du Mali. Si dans cette région, les Dicko pouvaient trouver sécurité escomptée, la cohabitation avec ces divers peuples ne

<sup>(1) -</sup> Ardo signifie guide. C'est l'autorité du groupe. Le pluriel nous donne "Ardube".

pouvait être de leur goût, motif de leur départ pour le Gurma où ils s'implantèrent dans les environs de Sudu-Fanu dans le district de Nouma d'où encore le nom de Gurmankobé attribué au le monde' baatonu. Comme à la recherche d'un quelconque Eldorado, les Dicko quittèrent le Gurma pour avec Bagu  $\operatorname{sud}$ de Kaani comme baatonu au d'accueil. Discrètement infiltrés à Baqu, nos éleveurs séjourneront pendant un bon moment avant d'essaimer (1). Si certains allèrent s'installer à Banikparu, Sinendé et Kpane, d'autres familles par contre remontèrent vers royaume de Bwe, la localité de Bwanri furent des d'accueil, le plus gros du noyau allant s'installer à WINRA non loin de Biro d'où d'autres familles émigrèrent vers Kalalé et Séqbana avec pour centre de dispersion la localité de Kari. Le terme Makarobé choisi pour désigner cette fraction de Dicko du Sud-Baruwu découle du fait qu'ils se sont installés dans le fief de la dynastie Makararu de Niki (2).

Parallèlement à ce clan Dicko du Macina, un autre clan fois-ci du Nigéria quitta la région de Sokoto recherche de bons pâturages. A croire Rouga Souaïbou pullo du royaume de Kaani) "Cette seconde fraction de Dicko quitta Sokoto probablement vers les débuts du XVIIIè siècle, en tout cas avant l'avènement d'Ousmane Dan Fodio" (3). Sous la direction de l'ardo yéro, cette fraction quitta Sokoto et nombreuses haltes dans son parcours en territoire Leur migration les conduit dans le voisinage de Malanville d'où ils redescendirent de nouveau dans la localité de Kaodji toujours au Nigéria. C'est de là que les pasteurs partirent pour Lafiaru à l'Est de Kaani. Sous le roi Saka Kina de Kaani, la fraction pénétra dans le royaume avec Kasagu comme centre d'implantation. C'est ce noyau de Kasagu qui fournissait les Rouga (Chef pullo de Kaani). Mais en réalité Kasagu ne fut qu'une étape dans la progression de ce clan. Certes, de nombreuses familles marquèrent un point final à

<sup>(1) -</sup> Communication du Père Quillet Paul au Séminaire constitutif de la sous commission nationale de linguistique (fulfude) du 20 au 27 décembre 1987 (Kaani)

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Djaouga Abdoulaye, instituteur pullo en retraite à Niki, le 19 octobre 1991, 52 ans.

<sup>(3) -</sup> Information obtenue de Rouga Souaïbou, Chef pullo de Kaani, le 9 février 1992, 72 ans.

leur migration mais d'autres par contre remontèrent encore vers Ségbana et atteignirent Kalalé avant de se disperser à partir de Kari dans le royaume de Kparaku avec Gbéguru, Saso, Kobiguru et Kparaku comme localités d'accueil. Cette fraction dicko qui a beaucoup subi les influences hausa se distingue de la première d'abord par son accent ensuite par son vocabulaire qui ne contient presque pas de mots singuliers. Kparakubé est le terme utilisé par leurs confrères des autres régions pour les désigner sans doute en raison de l'aire géographique qu'ils occupent.

### 2- <u>Les Torobé</u>

Comme il est de coutume chez la plupart des pasteurs fulbé, le nom qui désigne leur clan dérive généralement de leur localité d'origine ou d'une localité importante, étape dans leur migration. A propos de ce nom des Torobé précisément un problème se pose. Lequel du Futa-Toro et de Torodi aurait donné son nom aux Torobé ?

"Les Torobé du monde baatonu nous dit Bello Amadou ont quitté la région de Torodi (Haute-Volta) d'où l'emploi du terme Torobé (gens de Torodi) pour les désigner (1). Mais il semble bien que dans la migration de ce clan pullo, Torodi n'a été qu'une étape et l'origine de ces Fulbé se situerait dans le Futa-Toro. Labouret (H) souligne que "la migration des Peul Torobé vers le Torodi actuel daterait du XVIIIè siècle" (2) des Torobé est également attestée par origine Lafosse (M) qui écrit : "La migration des Peul Torobé a lieu à la suite de la grande migration des Peul du Futa-Toro vers le Macina" (3). Ayant leur origine au Fouta-Toro il est fort probable que ce soit cette localité qui ait donné son nom à ce clan pullo. L'explication de Baka Hassane à propos du nom de ce clan confirme d'ailleurs les hypothèses ci-dessus citées ; selon lui, "les Torobé, signifie littéralement, les gens de

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Bello Amadou, Chef pullo à Kpesuru (Kpane) le 25 janvier 1992, 56 ans.

<sup>(2) -</sup> Labouret (H): "Langue des Peul ou Foulbé" IFAN, Dakar, 1955, PP. 34 à 35

<sup>(3) -</sup> Delafosse (M) : Haut Sénégal-Niger, T2, Paris, 1972, Nouvelle Ed. P.226.

"Toro et ce Toro n'est rien d'autre que le Futa-Toro" (1). Selon Gilbert Vieillard et Eldrige Mohamadou, cité par Baka Hassane, "Les Torobé ont quitté le Macina dans le courant du XVIIIè siècle. Ils se sont dirigés sur Gao, mais n'y ont fait qu'un séjour assez court. Descendant ensuite le Niger sous la conduite de leur chef nommé Maoudi ; ils se sont installés à Baulkagou, au Nord de la Sirba. Ils sont attaqués par les de la région... Songhay et chassés Les Torobé atteignent Garbougna. Ils y passèrent une année et les Songhay vinrent les déloger une seconde fois... De Garbougna donc, les Torobé atteignent Kobadié (région du Torodi)... A peine installés, ils devaient résister aux attaques des populations Gurmantché qui se sentaient aussi menacées par cette nouvelle vaque de migrants peul (2)". C'est pour fuir cette région d'insécurité que le clan se serait fractionné. Selon Bello Amadou, Djowwuro de Kpane "notre ancêtre Dêlo est enterré à Torodi d'où nous avions quitté pour le pays baatonu" (3). Le sous groupe Torobe qui émigra au Baruwu fit une halte à Bagu avant de se à 1'Ouest dans des localités comme disperser Banikparu, Kéru, Wasa et Kpesuru (Kpane) où ils retrouvèrent le clan Dicko implanté sous la direction d'un ancêtre nommé Djadji. En raison de la brouille qui opposait les descendants de Djadji aux sédentaires, ces derniers en l'occurrence Kpanesunon (chef de terre de Kpane) refusa aux responsabilité politique des Fulbé de sa région et préféra la confier aux Torobé dès leur arrivée. L'arrivée des Torobé à Kpane se situerait au début du XIXè siècle en tout cas peu avant la création de la chefferie wasangari de Kpané. comme l'a dit Bello Amadou Djow-wuro de la région, au début c'est seulement au Kpanésunon qu'on avait des comptes à rendre. C'est par la suite que le Bagana (Chef politique wasangari) nous unit sous sa tutelle. De Kpane, les Torobé atteignirent également Birini où ils s'installèrent dans des villages comme Dangu, Gokuré.

<sup>(1) -</sup> BAKA (H) : Contribution à l'histoire des migrations et de la mise en place des populations peul de la rive Gurma du Fleuve Niger, entre Lamorde et Say : du XVII au XIXè siècle, Mémoire de Maîtrise d'Histoire, FLASH, 1991-1992, P.36

<sup>(2) -</sup> Vieillard Gilbert et Eldrige Mohamadou, cité par BAKA (H), op-cit, PP. 37-38

<sup>(3) -</sup> Bello Amadou: Information obtenue à Kpesuru (Kpane) le 25 janvier 1992, 56 ans.

### 3- <u>Les Maré-wonkobu ou Dan-wé</u>

Ce clan est celui des assimilés aux Fulbé car rien de leur origine ne les rattache aux pasteurs. Mais si du point de vue de son origine ce groupe ethnique n'est pas proche des Fulbé ses activités le rattachent aux éleveurs. Si leur civilisation n'est pas essentiellement bovine et les soins du troupeau l'une des caractéristiques les plus prononcées de leur race, mieux entretenir le bétail que les savent sédentaires baatombu 1a flagellation, activité de distraction d'intense tissage des liens matrimoniaux au sein des Fulbé est une pratique connue des Dan-we même si dans les détails l'on peut noter des nuances par rapport aux Fulbé. D'autre part, la langue parlée par ce groupe ethnique n'est ni le baatonu ni le fulfuldé mais une lanque à cheval entre les deux. A en croire Chabi "Les Dan-we n'étaient qu'un baatombu roturiers vivant entre Niki et Kpeere. Un groupe de roturiers très connu pour ses activités agricoles au point où c'est eux qui assuraient l'essentiel du ravitaillement du đе Niki après les récoltes. En plus ces saisonniers, le souverain wasangari de ravitaillements demander leur concours le droit de en certaines occasions comme la traditionnelle fête de la Gani, le mariage d'un fils ou d'une fille du roi (1).

C'est sous le roi Kpé-Lafia Tokobu de Niki nous dit la tradition orale, qu'eut lieu cette diaspora des Dan-wé. Le dirigeant wasangari après les récoltes espéra en vain son annuel point qu'il perdit patience. ravitaillement au I1"Kiriku" (2) envoya alors l'un de ses réclamer sa part vivres auprès de ses protégés. Les responsables de ces fermes de culture n'hésitèrent pas à rejeter cette demande de leur protecteur et à signifier à l'envoyé du roi qu'ils quittèrent ainsi la tutelle de ce souverain. Retourné une deuxième fois les voir sur les ordres de son maître, ceux-ci ne trouvèrent d'autres solutions que de décapiter à la hache le serviteur du roi qui était devenu pour eux un perturbateur. A l'annonce de

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de TAMOU BAH-CHABI le 14 mars 1991 à Djema (Kparaku), 56 ans.

<sup>(2) -</sup> Homme de condition servile, serviteur des rois wasangari à l'intérieur du palais.

la nouvelle, Kpé-Lafia Tokobu prit l'acte comme une offense à la couronne et organisa systématiquement le pillage de ces fermes de culture. Face à la fougue guerrière des cavaliers qui tenaient châtier ceux qui offensent wasangari à maître suprême, les Dan-wé n'eurent d'autre solution que la poursuivis par les wasangari. Ils crurent refuge auprès du souverain de Busa <sup>(1)</sup> qui après les avoir écoutés voulu leur tendre un piège en les gardant à ses côtés pour ensuite les rendre à son frère de Niki. Les Dan-wé eurent la présence d'esprit de vite comprendre ce jeu du roi de Busa et quittèrent dans la précipitation son royaume en direction de celui de Kparaku où le roi Akpaki Bukukinnin les reçut et négocia leur installation dans son royaume avec kpé-Lafia Tokobu.

En raison des relations de parenté à plaisanterie qui ont toujours relié les Baatombu aux Tchabe, le dirigeant de Niki ne put rejeter cette demande de son voisin mais exigea à ce que ce dernier les "Transforme en fulbé" ce qui signifie en clair de les marginaliser, de les camper à l'écart de la société. Comme quoi le terme de "Maré-wonkobu" choisi pour les désigner (fulbé noir) traduit bien leur origine par rapport aux Fulbé qui sont généralement de teint clair ou cuivré.

Si connaissons les raisons qui ont poussé le nous souverain Kpé-Lafia Tokobu à organiser ces razzias contre cette fraction de roturiers de son voisinage, la tradition orale par contre ne dit mot sur les motivations de ces Marés'opposer à au versement de leurs redevances coutumières. Akpaki Bukukinnin n'alla pas contre les exigences de son puissant voisin et entreprit la répartition de cette nouvelle vaque de migrants aux chefs des petits villages de à devaient les camper l'écart qui son royaume collectivités baatombu. Ainsi, un groupe fut confié au chef de Turu, d'autres aux chefs de Ganu, de Kommi-Guea, de Coroboru, de wansiru, de Dokparu et de Tékparu. L'aire d'extension des Maré-wonkobu ne dépasse quère au Nord la localité de Kommi-

<sup>(1) -</sup> Royaume wasangari situé en territoire Nigérian d'où seraient venus les fondateurs du royaume de Niki.

Guéa et au Sud le village de Saso. Bon gré mal gré, ils ont dû accepter leurs nouvelles conditions de vie en s'adonnant à l'élevage sans pour autant négliger leur première activité qui est l'agriculture. En contact permanent avec les Fulbé, ils durent adopter certains aspects de la civilisation pullo. Le nom de "Dan-wé" choisi également pour les désigner dans la région de Kparaku s'explique par le fait que les femmes de ce groupe se sont spécialisées dans la commercialisation du bois de chauffage.

### 4- Les Diallo ou Diallubé

De tous les clans Fulbé qui, à la suite de certaines circonstances politiques, économiques, socio-culturelles et religieuses sont venus grossir la communauté pullo du monde baatonu, les Diallo sont les moins nombreux et sans doute les moins anciens mis à part les wodaabé (1) dans la région. Leur migration comporte deux directions essentielles.

La première, celle du Nord de la Gold-Cost passa par le caravansérail de Jugu avant d'essaimer dans le royaume de Kparaku. Plus nombreux dans les villages environnants comme Saso, Saaworu, Turu, Koroboru et Gbéguru, très vite ils se noyèrent dans la masse des Dicko (2).

Une autre fraction des Diallo cette fois-ci du Burkina-Faso quitta la région de Tamou sous la conduite de leur ardo Kisho pour échapper à l'insécurité qui prévalait dans la région. Après la découverte de Mamassi, région paisible et prospère pour le troupeau, Kisho se résolut à rapprocher les siens de son nouveau terroir. Il retourna chercher à Tamou et à Say (entre temps le clan s'était de nouveau fractionné, une partie était partie s'installer à Say au Niger). Kisho sera ensuite rejoint par un autre groupe originaire de Sokoto et conduit par Sambo Goré. Ces deux clans d'origine différente s'entendront pour fonder l'Emirat pullo de Mamassi dans la

<sup>(1) -</sup> Wodaabe ou bororos plus connus dans le monde baatonu sous le nom bororodjo est un clan de Fulbé nomades.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Amadou Soumana, Larabou, Pasteur pullo, Président du Comité fulfuldé de Mamassi peul (Karimama) le 5 février 1992, 49 ans.

région de Karimama dans le courant du XIXè siècle.

Il faudra attendre les années 1880-1881 avec le siège de Karimama et l'exil d'une grande partie de la population (1) pour voir quelques-unes des familles Diallo chercher refuge auprès du dirigeant wasangari de Kaani, Saka Kina Guézéré dont les querriers ont longtemps tenu en respect les mercenaires Zarma venus prêter main-forte à la coalition de Gorubéri, Tondikoara et Guéné décidée à mener une expédition punitive Les Diallo contre Karimama. fuyant cet affrontement s'installèrent dans le pourtour de la capitale du royaume de Kaani précisément dans les localités de Kasaqu, Padé, Sonsoro, certains allant vers Ségbana, d'autres même jusqu'au Nigéria à recherche d'une protection. La faiblesse numérique des Diallo et le caractère récent de leur migration dans le monde baatonu, leur permirent pas d'avoir le commandement ne politique des clans Fulbé dans la région.

L'intervention de la cavalerie wasangari de Kaani sous Saka Kina Guézéré eut lieu en 1880 sur demande du Laboukoï de faire face Karimama afin de à la coalition Goroubéri, Tondikoara, Guéné aidée des mercenaires Zarma l'exécution des sept plénipotentiaires de Goroubéri dépêché à Karimama pour un règlement pacifique de la crise opposait. La présence des cavaliers wasangari de Kaani aux côtés du Laboukoï de Karimama eut pour effet de tenir au respect les envahisseurs pendant un certain temps puisque peu leur départ Karimama n'échappa pas au siège et pillage de la coalition.

# 4- Les Wodaabe

Plus connu sous le nom de borodjos ou bororodji dans le monde baatonu, leur nom dériverait du terme pullo "wodi", bien, joli, sans doute en référence à leur beauté corporelle, beauté dont ils ont conscience et qu'ils s'emploient à parfaire. Ils sont aisément reconnaissables à leurs chapeaux

<sup>(1) -</sup> NASSIROU (A.B) : <u>La Question du peuplement Dendi dans la partie septentrionale de la République Populaire du Bénin : Le cas du Borq</u>u. Mémoire de maîtrise d'Histoire, 1988-1989 P.99.

coniques faits de pailles et de cuir, à leurs culottes de peau ce qui concerne les hommes. Les femmes, sept gros anneaux dans chaque oreille, de lourds bracelets de bronze aux jambes, colliers et des gris-gris de toutes sortes, des scarifications aux fronts, sur les joues, aux commissures des lèvres, une coiffure accessoires les en cimier sont les plus courants de leur accoutrement. Leur arrivée dans le pays baatonu est difficile à dater mais aurait été la conséquence d'une suite de saisons sèches prolongées surtout en territoire Nigérien. Essentiellement nomades, jamais rattachés aux villages baatombu à l'instar de leurs frères des autres clans fulbé, ils vivent dans les profondeurs des brousses de la région et peuvent passer tout leur séjour novembre à de à mai l'insu variant généralement sédentaires s'ils n'ont pas à liquider quelques boeufs pour s'approvisionner en produits courants (tabac, sucre) sur les marchés (1). Si beaucoup viennent nomadiser pendant la saison sèche du Niger (Tahua, Agadès, Tchin baraden, Abala) frontières du royaume de Kaani, certains par contre toujours à la tête d'immenses troupeaux de boeufs noirs ou roux, aux gigantesques cornes en lyre quittent Sokoto, Isa, voire Kano à la recherche de verdure jusqu'aux alentours de Niki et Kparaku. Ces nomades dont le parcours annuel de nomadisation est estimé entre 250 km et 900 km par Marguerite Dupire (2) ont leur domaine qui s'étire de Saaworu à Funugo, tout le long donc de la frontière du monde baatonu avec le Nigéria et le Niger. La cohabitation avec les Wodaabé, ces traine-savanes est réputée difficile aussi bien par les Fulbé des autres clans que les agriculteurs baatombu (3). Très violents dans léurs réactions, ils sont presque toujours à l'origine de la plupart des accrochages avec les sédentaires. Le terme de VOUANNAN utilisé par les Boo pour désigner les Fulbé et qui signifie "bon à jeter" bon à expulser semble plus convenir à cette catégorie de fulbé eu égard à leur comportement (4).

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Gangou Gorolamen, Pasteur wodaabé à FUNUGO (Banikparu) le 29 mars 1991, 50 ans environ.

<sup>(2) -</sup> DUPIRE (M) : <u>Peuls NOMADES</u>, Travaux et Mémoires de l'Institut d'ethnologie, 1962, Paris P.62

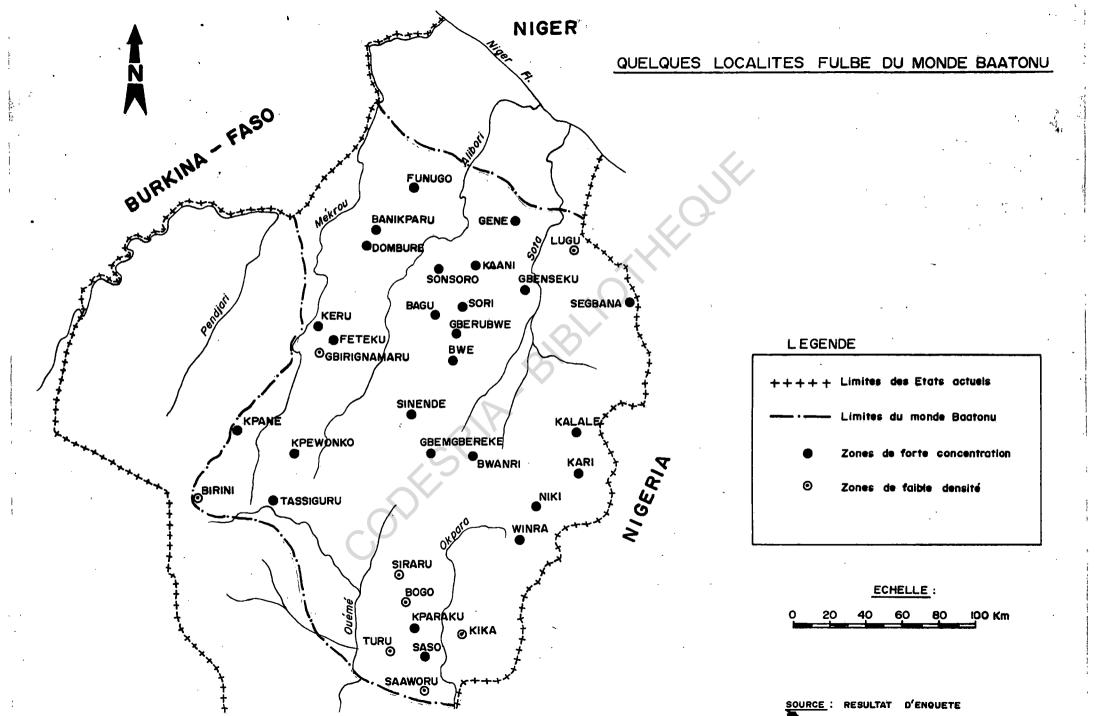
<sup>(3) -</sup> Information obtenue de ASSOUMA Kpakou, cultivateur à Funugo (Banikparu) 60 ans environ le 5 avril 1991

<sup>(4) -</sup> Information obtenue de Mamam Abdou, cultivateur à Néganzi (Kalalé) 40 ans, le 27 octobre 1991.

comportement particulier des Wodaabé se comprend aisément lorsqu'on sait que loin des villages baatombu, leur mode de vie n'a pu permettre aux dirigeants wasangari de réglementer leur existence dans la région. Aucun pacte ne les baatombu agriculteurs et се faisant leur parcours de nomadisation n'est pas délimité en fonction des contours des champs de culture des sédentaires.

Mais malgré cette turbulence des Wodaabé, pacifiquement qu'ils pénétrèrent dans le monde baatonu (1). Tels sont dans l'ensemble les différents groupes fulbé du monde baatonu dont l'occupation territoriale ne correspond exactement aux structures claniques à cause différence de lieu d'origine et de l'époque de leur arrivée. Cependant discerne encore aujourd'hui, on une association entre les régions principales en tenant seulement compte du fort taux de concentration des membres d'un clan. Par exemple, les Dicko sont plus nombreux à Niki, les Torobé dominent à Kpané, les Diallo ne se retrouvent qu'en majorité à Kparaku et Kaani. Toutefois, cette correspondance n'est plus exacte car depuis longtemps, les mouvements de migrations internes aux royaumes baatombu pour des causes diverses ont atténué cette homogénéité. Mais si l'homogénéité n'est sur la répartition des clans. certains d'installation sont sortis comme des points de passage obligés pour les pasteurs dans leurs migrations dans le monde baatonu.

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de de EL-HADJ OUMOROU Adamou, cultivateur baatonu, interrogé le 19 octobre à Danri (Niki) 76 ans.



#### Chapitre III : L'INSTALLATION DES FULBE DANS LE MONDE BAATONU

#### I/ LE MODE D'INSTALLATION DES FULBE

# 1- Le pacte originel

Pour comprendre la signification et surtout la portée du pacte originel entre sédentaires baatombu et pasteurs dans le contexte de l'installation de ces derniers sur terres des premiers, il importe de faire un bref rappel sur les fondements des droits fonciers en pays baatonu. nous permettant d'apporter une lumière sur les rapports entre les deux groupes ethniques ce rappel nous éclaire aussi sur le mode d'installation des pasteurs. Le pays baatonu est très faiblement peuplé et plusieurs régions demeurent inhabitées, notamment les environs des cours d'eau de l'Alibori et de la Mékrou. Jacques Lombard estime à 52.000 km la superficie du pays baatonu et à 285.000 habitants la population soit une moyenne de 5,5 habitants au km dans la période coloniale (1). la faiblesse du peuplement, се qui l'existence de lopins de terre pour tous, en principe notion de propriété devait être absente des préoccupations des Baatombu, la terre n'étant pas un objet de compétition. tout cas si l'on s'en tient à la conception occidentale de la propriété qui se compose de trois droits : le droit d'usage, droit de consommation des fruits et 1e disposition, on peut tout de suite conclure qu'en pays baatonu l'appropriation des terres n'existe pas, le troisième droit n'existant pas. Bien au contraire il est plus juste de parler de propriété collective dans ce pays au moins concerne terres. Mais une observation attentive les société baatonu nous permet contre toute attente de constater qu'au niveau d'une même région les habitants n'ont pas les la terre : la propriété foncière est donc mêmes droits sur

<sup>(1) -</sup> Lombard (J): "Les bases traditionnelles de l'économie rurale bariba et ses fondements nouveaux". Conclusions à une enquête effectuée dans la région de Bembérèkè. (Haut Dahomey). Bulletin de l'IFAN T XXIII, série B, N°s 1, 2, 3, 1961, P.196

sélective. Le propriétaire de la terre est généralement le patriarche du clan ou du groupe le plus anciennement installé dans la région. C'est ce chef de terre ou "tem-yero" qui est chargé du culte des génies de la terre et par conséquent seul habilité à distribuer les terres aux chefs de familles arrivent nouvellement dans sa région. En contrepartie, bénéficiaires doivent fournir lors des récoltes bienfaiteurs des redevances en denrées alimentaires en guise de gratitude et de respect. Ce pacte qui se scelle dès les premiers moments de l'arrivée des nouveaux migrants entre le chef de terre et les agriculteurs n'a pas exclu les Fulbé qui, doivent fournir contrairement aux agriculteurs redevances les produits de leur élevage, condition indispensable pour leur installation.

Dans un pays où la force primait le droit, le chef de terre peut avoir d'autres prérogatives que l'ancienneté de son installation. Que le chef de terre soit le patriarche le plus anciennement installé, un noble ou un chef politique, les conditions de subordination des Fulbé restent les mêmes. Et qu'il soit légitime ou non, le "tem-yéro" a la possibilité de déléguer son droit de contrôle sur les terres à certaines familles qui ne peuvent à leur tour que redistribuer des parcelles de leurs domaines aux nouveaux migrants dont les Fulbé, ce qui explique dès le départ l'installation des pasteurs à proximité des terroirs des chefs de terre ou de ceux de leurs délégués, une des caractéristiques des anciennes localités fulbé.

# 2- Caractéristiques générales des anciens sites fulbé

Une observation attentive des anciennes localités fulbé et de leur situation met en évidence les traits suivants : De manière générale, aucun ancien site pullo n'a été créé de façon indépendante. La totalité des anciens sites des pasteurs se rattache toujours à des villages des sédentaires agriculteurs ou wasangari guerriers, ce qui s'explique de plusieurs manières : Derniers à émigrer dans le pays baatonu, les Fulbé n'ont pas de droits fonciers, aussi les zones qu'on

leur attribuait étaient-elles toujours aux alentours des villages des sédentaires propriétaires des domaines ce qui naturellement ne pouvait laisser les mains libres aux Fulbé quant au choix de l'emplacement de leurs sites.

Une autre explication de l'attachement des villages fulbé à ceux de leurs voisins baatombu dans la période précoloniale est l'insécurité qui prévalait dans la région. Classe aristocratique du pays et en même temps classe de guerriers pillards réputés pour les razzias, les wasangari semaient la panique au sein des populations du pays au point où pour qui veut vivre dans la quiétude, un rapprochement moyennant des redevances avec cette couche belliqueuse de la société était une nécessité en vue de bénéficier de sa protection.

moins évidente qui retient raison non Une autre à proximité des sédentaires baatombu est bien pacte originel. Les pasteurs fulbé ont obtenu leur parcours de nomadisation et l'emplacement de leurs habitats en échange de certaines redevances coutumières et le gardiennage des bêtes des sédentaires. Pour avoir les yeux sur leurs biens gardés par les Fulbé réputés pour leur fourberie, les sédentaires préféraient toujours les voir installés non loin de villages. Comme on peut le constater les raisons qui amènent les sédentaires à maintenir les Fulbé à leurs alentours sont le rattachement des villages fulbé à ceux des diverses et sédentaires, une réalité au point que dans le monde baatonu aucun village pullo ne dispose de son nom propre. Tous les villages fulbé sont désignés du nom du sédentaire duquel ils émanent et auquel on ajoute seulement le mot "qah" pour distinguer les deux localités ; c'est ainsi que nous avions Titiru-Gah et Pehunco-Gah respectivement à Titiru et Pehunco. Une autre caractéristique des villages fulbé est leur implantation dans les zones herbeuses et bien irriguées. En effet, l'herbe et l'eau ont été toujours au centre des car deux éléments préoccupations des pasteurs ces indispensables pour la survie et l'accroissement du troupeau pour et par qui les Fulbé vivent.

Telles sont les caractéristiques générales des anciens sites fulbé du monde baatonu disséminés çà et là dans le pays.

#### II/ ETUDE DE QUELQUES ANCIENNES LOCALITES FULBE

### 1- <u>Le relais de Bagu</u>

Bagu est un vieux village situé à moins d'une cinquantaine de kilomètres au sud de kaani. Il est difficile de donner avec précision l'époque de la création de la localité dont les Baatombu roturiers ont été les pionniers. Néanmoins, la tradition orale recueillie dans le village nous permet de dire que sa fondation est antérieure à l'établissement de la dynastie des Saka de Kaani (1).

Le toponyme Bagu signifierait "cachette" et les fondateurs s'y seraient retirés pour être à l'abri des guerres qui ont à l'époque secoué la région. Situé sur une vaste plaine, Bagu en dehors de son caractère refuge dispose d'un potentiel important de pâturages et de points d'eau, ce qui a très tôt attiré les pasteurs fulbé. En fait Bagu a été l'un des plus grands centres de relais et de dispersion des Bargubé. La Quasi-totalité des Fulbé installés dans le monde baatonu a sans aucun doute transité par cet ancien site pullo.

Les Dicko après leur long périple dans le pays Gurma ont passé un moment relativement long à Bagu avant d'essaimer vers Banikparu, Sinendé, Kpane, Gbemgbèrèkè et Niki.

Les Torobé très nombreux dans la chefferie de Kpane reconnaissent avoir transité par Bagu avant d'aller occuper leur actuel site. La petite chefferie pullo de Bwe ne regroupe que les Fulbé de Bagu en progression vers le Sud du monde baatonu. Même les "Kparakubé" (Fulbé de la chefferie de Kparaku) citent Bagu comme l'une des plus importantes étapes de leur migration en pays baatonu. Cette importance de Bagu

<sup>(1) -</sup> Tous les informateurs interrogés à Bagu et ses environs s'accordent à reconnaître l'antériorité du site à l'installation de la dynastie des Saka de Kaani, information confirmée par Saka Noël, Chef traditionnel de Kaani.

dans les migrations fulbé au Nord Bénin, est si grande que certains pasteurs en ont gardé un impact notamment sur le nom retenu pour les désigner. Ainsi par "Bakubé", il ne faut pas entendre une catégorie ou un clan précis de Fulbé : Bakubé se recrutant dans tous les clans qui ont transité par Bagu et qui y ont passé un séjour relativement long,) encore moins les Fulbé d'une région précise du monde baatonu : (les Bakubé se retrouvent aussi bien à Bagu, à Gberubwe, à Sori, à Kéru). Par Bakubé entendons plutôt les Fulbé Banikparu qu'à d'un clan ou d'une fraction de celui-ci qui du fait de son relatif long séjour à Bagu a tendance à prendre la localité le point de départ de sa migration vers régions, tendance qui rejaillit sur leur appellation pour les distinguer des autres migrants. Malgré l'importance du nombre de Fulbé que Baqu regroupa et l'importance historique du site dans les migrations des pasteurs en pays baatonu, la chefferie pullo de la localité n'a jamais eu l'importance de sa voisine de kaani. Le chef pullo de Baqu est resté un Gah-sunon sous la dépendance directe du "Rouga" de Kaani sans doute en raison de l'implantation de l'autorité wasangari qui impartit les titres aux diriqeants fulbé dans cette dernière localité.

Les Fulbé à Bagu ne sont pas toujours restés sur place, certains clans ou fractions de clan poursuivront leur migration pour la fondation d'autres sites ou pour le grossissement de la population d'autres.

# 2- Le site de WINRA

Winra est un petit village baatonu dépendant de Niki dans la période précoloniale mais géographiquement plus proche de de Niki. autre village dépendant du royaume peuplé de roturiers, le site Majoritairement baatombu également quelques familles wasangari avant comprenait pasteurs fulbé. Le village fut important du fait du grand nombre de pasteurs (détenteurs des région économiques de la (troupeaux)) accueillis. Winra sur le plan géographique se situe comme la plupart des zones de forte concentration pullo sur une vaste

plaine très herbeuse où existent plusieurs ruisseaux pour l'abreuvement des bêtes. Mieux le site est presque encadré par des affluents de deux principaux cours d'eau : oly et Okpara où les pasteurs se retiraient pendant la saison sèche pour les transhumances et il n'est pas rare qu'en période de grande sécheresse, certaines familles à la tête de leurs troupeaux remontent jusqu'à Bwanri aux abords d'un des affluents de la Sota.

Par l'abondance de son pâturage et la multitude de ses points d'eau, le site de Winra reçut des vagues successives de migrants fulbé dans la période précoloniale en provenance aussi bien du Nigéria voisin que de l'intérieur du pays baatonu (Bwe et Bagu).

La vague la plus importante, constituée en grande partie des familles du clan Dicko en provenance de Bagu et passant par Gbérubwe, Bwanri, atteint Winra tout au début du règne de Séro Kpéra Ilorin Kpunon probablement dans la première moitié du XIXè siècle <sup>(1)</sup>. Site de rencontre de plusieurs fractions de clans fulbé et centre de décisions du monde pullo du royaume de Niki, Winra a toujours fournit les Djow-wuro du royaume jusqu'à la veille de la pénétration européenne en pays baatonu.

# 3- <u>Le site de Kari</u>

Situé à moins d'une vingtaine de kilomètres au Nord de Niki; Kari était avant les migrations fulbé un ensemble de fermes de cultures de Baatombu roturiers sous la protection du souverain wasangari de Niki. Région de plaines où l'herbe et l'eau ne constituent nullement un problème majeur, le site très tôt attirera beaucoup de pasteurs fulbé. Kari a été une étape pour certains Fulbé du Nigéria dans leur migration et un point de fixation pour d'autres. Certaines familles fulbé de la chefferie de Kparaku reconnaissent avoir passé par là avant

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Djaouga Abdoulaye, Instituteur pullo en retraite à Niki, le 19 octobre 1991, 52 ans. L'enquête menée sur place à Winra, Biro, et Bwanri au cours de la même période confirme cette information.

d'atteindre leur emplacement actuel <sup>(1)</sup>. Une importante fraction des Dicko après Winra s'implantèrent également à Kari à la recherche de pâturages.

le toponyme "Kari" est un terme du vocabulaire militaire baatonu qui signifie "retranchement" et serait sans doute une référence à la bataille qui a opposé les wasangari la première moitié du XIXè Niki pendant siècle dirigeant pullo du nom de Yacouba qui a quitté passant par Bagu avant de venir s'implanter à Kari. Nourri d'une forte ambition de créer un émirat pullo en plein coeur monde baatonu et encouragé par les révoltes Nigéria voisin dont certains éleveurs lui préteront d'ailleurs la suite main-forte, Yacouba dès son arrivée dans localité sensibilisa la majorité des pasteurs et durcit sa position vis-à-vis des wasangari en refusant entre autres de redevances coutumières s'acquitter des à l'instar de semblables (2). Evidemment pareil comportement d'un peuple considéré comme assujetti ne pouvait être admis par wasangari qui sous la direction d'un prince héritier TAMOU dirigèrent une expédition punitive contre cette rébellion des Fulbé de Kari. Le devin consulté avant l'expédition demanda l'index du prince héritier qui devait conduire wasanqari et un bélier blanc pour que la victoire de Niki soit certaine. Mieux, pour prévenir un éventuel retour en force des fulbé, le prince héritier qui fournirait son index ne règnera plus sur le trône de Niki. malgré ces dures conditions imposées par le devin, le prince TAMOU se porta volontaire et conduit les cavaliers wasangari à la victoire en pillant Kari et en délogeant Yacouba et les Fulbé venus à son secours depuis le Nigéria. En récompense de cette éclatante victoire, le titre de "TAMOU ANIKI SOME" ou prit restaurateur de Niki. Ne pouvant plus régner sur le trône de ses ancêtres Tamou bénéficiera de certains honneurs même après sa mort. A toutes les occasions à la cour royale de Niki, les

<sup>(1) -</sup> Entretien du 5 mars 1992 avec Adda Yoro, pasteur pullo à Kparaku, 35 ans. Les enquêtes menées auprès de certaines familles fulbé à Saaworu Saso et Turu confirment cette information.
(2) - Information obtenue de Orou Tokoura dit Bah. Guèssèrè, Chef griot baatonu à Woré (Niki) le 15 octobre 1991, 95 ans environ.

trompettes et les tambours sacrés commencent toujours leurs louanges par ceux de ce valeureux prince (1). Les écrits de Jacques Lombard confirment la tradition orale à propos cette bataille qui opposa les wasangari aux Fulbé : «... Elle (l'armée de Yacouba) se heurta là aux cavaliers wasangari, dont le chef la repoussa depuis Kari au nord de la capitale où elle s'était installée jusqu'à Kaodji, région qui resta sous le contrôle des peul et qui est située au Nord de Busa...» (2). Après ce pillage, Kari n'a plus retrouvé son importance d'avant la querre ; il cessa par voie de fait d'être un site de relais il devint au contraire un site familles importance ne regroupant que quelques fulbé majorité des Dicko soumis à la couronne de Niki.

### 4- Le site de Kpesuru

Kpesuru est situé environ à une dizaine de kilomètres au Nord-Ouest de Pkane dans l'actuelle commune de NIEKENE-BANSU. toponyme Kpesuru signifie "tas de cailloux", pierres" en baatonu et est une référence à un gros tas de cailloux retrouvé au pied de la colline qui sépare la capitale du site. Ce gros tas de cailloux serait l'oeuvre des premiers occupants sans doute des Waba qui l'auraient rassemblé pour des raisons (3) qu'aucun des informateurs n'a pu déterminer. Implanté en dehors de la colline qui encercle la capitale Pkané sur toute la partie Nord, Kpésuru aurait été sans doute de refuge des premiers occupants zone de la puisqu'il suffit de gravir seulement la colline pour retrouver à Kpésuru. En tout cas la situation de Kpésuru sur une vaste plaine où le pâturage et l'eau ne font pas défaut, a très tôt attiré les Fulbé. Une importante fraction du clan des Torobé fut la première à fouler le sol de Kpésuru. les Torobé seront suivis par les Dicko qui après Bagu transitèrent par

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de El-Hadj Adamou Oumorou, Cultivateur baatonu interrogé le 19 octobre 1991 à Danri (Niki) 76 ans, cette information est également confirmée par le griot Orou Tokoura dit Bah-Guéssèrè.

<sup>(2) -</sup> Lombard (J) : Structure de type féodal en Afrique Noire op-cit pp. 95-96

<sup>(3) -</sup> Information obtenue d'un groupe de notables à la cour royale de Kpane le 4 janvier 1992. Les Waba sont un peuple du Nord-Ouest du Bénin ; ils furent entre autres les premiers occupants de Pkané.

Sinendé pour arriver dans le royaume de Pkané. Quelques rares familles du clan des Diallo qui s'étaient installées dans le royaume de Birini en provenance de la Gold-Coast rejoignirent Kpesuru dans le courant du XIX siècle à la recherche d'une protection par suite du déclin de la puissance de ce royaume. Kpésuru a été peut-être à un degré inférieur un centre de dispersion des Fulbé dans l'Ouest du pays baatonu. La quasitotalité des Fulbé de l'actuelle sous-préfecture de Kpewonko provient de Kpésuru et un nombre non négligeable de Fulbé de Kéru et de Firu ont pour origine immédiate Kpésuru d'où le Djow-wuro déléguait une partie de son pouvoir politique aux Gah-sunon de ces différentes localités.

Installés à l'écart des populations sédentaires, différents par leurs activités de production, leur culture et leur langue, les Fulbé par leur relative indifférence à la vie politique de la région subiront le poids de la politique des dirigeants wasangari malgré la place de choix qu'ils occupent dans l'économie du pays.

DEUXIEME PARTIE : L'ORGANISATION SOCIO-ECONOMIQUE
ET LE ROLE POLITIQUE DES FULBE
DANS LE MONDE BAATONU.

CODESPIA

Chapitre I : LA COMMUNAUTE PULLO DU MONDE BAATONU.

#### I/ ORGANISATION ADMINISTRATIVE ET STATUT DES FULBE

#### 1- Organisation territoriale des Fulbé

Les Fulbé vivaient en petits groupes, seule organisation adaptée à la vie pastorale, les besoins en pâturage et en eau pour le troupeau entraînant de fréquents déplacements. saisons sèches longues souvent de six mois amenaient les Fulbé à quitter leurs campements des alentours des villages baatombu pour se rapprocher des cours d'eau où la verdure disparaissait jamais totalement. Ils pouvaient y séjourner tout le temps que durera la "mauvaise" saison nourrissant leurs bêtes d'herbes et de feuilles que les jeunes bergers taillaient : La décision du retour au point de départ est finalement dictée par les nouvelles pluies qui redonnent vie partout à la verdure accroissant du coup les parcours de nomadisation des Fulbé.

l'intérieur d'une même unité politique, les Fulbé vivaient dispersés dans des "wuro" ou campements. Le "wuro" constituait donc la plus petite cellule de la division territoriale et groupait une famille élémentaire composée de son chef, des épouses, des enfants voire des captifs. "wuro" qui peut contenir en moyenne trois à quatre paillotes disposées en cercle contient pendant la saison pluvieuse le troupeau qui y reste la nuit. A l'échelon supérieur, nous "Guré" qui, selon Jacques LOMBARD peut contenir le jusqu'à soixante "wuro" (1). Le souci d'entraide nécessité de défense dans cette région d'insécurité amenaient les "wuro" d'un même "quré" à vivre les uns à côté des autres. Le "quré" ne réunissait pas toujours les membres d'un même lignage et beaucoup de familles pouvaient être de provenance différente, les immigrations internes fulbé dans le Nord-Bénin et l'installation des pasteurs n'obéissant pas toujours

<sup>(1) -</sup> LOMBARD (J): Structure de type féodal en Afrique Noire. op. cit. p.131

critère de la parenté. Néanmoins, il est utile remarquer qu'au sein d'un "quré" la descendance du patriarche qui a fondé le "guré" domine toujours en nombre et le "guré" peut être désigné du nom de son fondateur. Le relief du site qu'occupe le "quré" peut également donner son nom à cette subdivision territoriale. Par exemple au Sud-Est de Niki, nous un "guré-bango" ou "guré" situé sur une L'origine de la famille dominante ou plutôt son provenance peut donner son nom au "guré". Dans la localité de Gomkparu (Banikparu), nous avions un "guré" des "Bakubé" dominent les Fulbé originaires de la localité de Bagu (Sud de également "guré" peut contenir un patriarches d'origine différente ayant le commandement de leur lignée en main. La direction du "guré" revient quoiqu'il en "N'dotia" qui ne sont que les patriarches des installés différentes fractions de clans dans le patriarches chargés de régler les affaires courantes du groupe auquel ils appartiennent, ceux-ci sont élus par les éleveurs en fonction de leur âge et surtout de leur faculté à diriger la fraction. L'ensemble des "guré" forme le "Guéni" et c'est à la tête du "Guéni" que le dirigeant wasangari nommait le Gahsunon qu'on peut à certains égards assimiler politique. Il était en effet le responsable de la communauté pullo du "Guéni" devant le chef wasangari et était nommé en de l'ancienneté de son installation dans la localité mais aussi en fonction des liens d'amitié qu'il a pu tisser avec son protecteur wasanganri depuis son arrivée. Chargé de maintenir les rapports bon voisinage entre de Fulbé Baatombu, le Gah-sunon n'avait pas le droit d'intervenir dans l'organisation interne du groupement pullo, au niveau interne, l'autorité étant plutôt familiale. Le responsable du "wuro", toujours le chef de famille réglait les conflits ayant opposé les membres de son enclos et il revenait aux responsables de deux "wuro" de trancher un différend qui opposait deux de leurs membres. C'est en cas de mésentente totale que les N'dotia chargés de régler les affaires entre fractions sont sollicités.

Seuls les conflits ayant engendré de meurtre ou d'autres délits graves parvenaient au tribunal du souverain wasangari qui trouvait une occasion de pressurer davantage les éleveurs.

Au dessus de ce chef politique se situe le "Djow-wuro" qui peut être assimilé à un chef régional. Théoriquement, il a sous son commandement tous les Gah-sunon de sa région et de ce fait est supposé trancher tous les problèmes qui se posent dans ses chefferies. En réalité, ce chef régional ne joue que le rôle d'un Gah-sunon dans sa propre localité. Rares sont les problèmes des petites chefferies relevant de son commandement qui lui parvenaient. A la tête des régions, figure le Fuldunga. Théoriquement, il est le chef supérieur des fulbé du monde baatonu, mais en pratique, il est réduit au rang de simple ministre à la cour du roi wasangari de Niki.

L'organisation territoriale pullo dans le monde baatonu telle qu'elle est conçue et appliquée, a le privilège de maintenir la stabilité de la communauté et de lui éviter l'isolement tout en mettant en relief les aspirations égalitaires de cette société.

# 2- Statut social des "Bargubé"

Il est tout à fait inexact de concevoir les Fulbé du monde baatonu comme une société à part, résignée à subir les pressurations de leurs protecteurs bien que présentant un certain nombre de traits qui leur donnaient une physionomie particulière. Si le troupeau demeure le centre presque unique de leurs préoccupations, activité qui les différencie des populations sédentaires, ils se rapprochaient de ces derniers au moins par leur forte tendance individualiste.

Les Fulbé offraient l'exemple d'une société égalitaire dans le Nord-Bénin. A l'intérieur de leur communauté, ils jouissaient des mêmes droits et leurs devoirs restaient également les mêmes vis-à-vis de cette société. Le statut social du pullo se définissait à l'intérieur de la chefferie baatonu ; il correspondait pour l'essentiel au rang occupé dans leur organisation de parenté. Le Gah-sunon que l'on peut

désigner sous le terme de responsable politique au niveau des petites chefferies est plutôt un représentant du souverain wasangari de sa communauté et de ce fait n'a pas beaucoup exercer sein d'autorité à au de cette dernière. l'autorité selon interne s'exerce modèle familial. un Conscients de la supériorité au moins militaire de leurs protecteurs wasangari, les pasteurs ne négligeaient cependant les occasions d'améliorer leur statut évidemment celui-ci peut se concevoir que dans perspective une purement pullo. Comme éléments pouvant contribuer l'amélioration de ce statut, Jacques LOMBARD énumère entre autres, "la fortune, l'importance du cheptel et surtout le courage dont devait faire preuve un pullo au cours de son existence (1). Le sexe, le rang de naissance, l'âge pouvaient également être retenus comme des éléments de différenciation du statut dans la communauté pullo. Dès la naissance, différenciation du statut se faisait selon le sexe. femme pouvait hériter d'une partie des biens de son père et d'ailleurs jamais au même titre que ses frères, les charges familiales revenaient de droit aux hommes qui avaient une situation privilégiée. Il n'est pas donné à la femme pullo d'être un chef d'enclos encore moins d'occuper le rang de N'dotia.

succession des charges familiales chez les obéissait aux critères de la primogéniture selon le modèle des sédentaires baatombu, c'est-à-dire de frère en frère avec priorité donnée au frère aîné. Si le jeune pullo s'occupe des bêtes du troupeau dès son bas âge, c'est entre qu'il recevait des responsabilités ans gestion du troupeau. Au même âge, la jeune fille pullo était plutôt absorbée par les travaux ménagers qui la préparaient à son avenir de femme ; statut d'ailleurs moins contraignant en raison de l'existence des esclaves qui cette période en conjugal dans son futur foyer l'accompagneront l'exécution des travaux domestiques.

<sup>(1) -</sup> LOMBARD (J) : Structure de type féodal en Afrique Noire. op. cit. p.130

Douze et quatorze ans sont également les moyennes d'âge retenues par les pasteurs pour l'insertion des jeunes garçons la vie sociale: il est exclu Certes, de l'organisation sociale pullo des classes d'âge à proprement parler : il n'y a pas de cérémonie d'initiation, ni de rites de passage d'une classe d'âge à une autre comme cela constate dans certaines sociétés sédentaires africaines. semble ici plus commode de parler plutôt de groupes puisqu'on y entrait avec ses pairs du même âge et demeurait toute la vie. Cette institution sociale pullo moins rigide que celle des sociétés sédentaires a néanmoins mérite de souder la communauté et trouve son expression lors des épreuves de flagellation ou "Goga" organisées à l'occasion de certains événements comme le baptème, le mariage et les fêtes musulmanes. Cette cérémonie tout en réveillant chez les fulbé le sentiment d'appartenir à la même origine, resserre différents clans voire liens les entre les entre différentes chefferies qu'ils ont constituées.

Contrairement aux hommes, les femmes (Débo) ne participent à ces manifestations collectives qu'en observatrices, en tout cas, elles n'ont jamais été les premières concernées. fulbé ne participaient à la filles spectatrices et si l'on peut parler de groupes d'âge en leur sein, ceux-ci sont moins consistants que chez les garçons. La jeune fille pullo (Gatol) reste auprès de sa mère dans "gah" paternel avec pour toute activité les travaux ménagers auxquels (il) faut ajouter la filature du coton. mariée généralement entre quinze et seize ans, elle se trouve totalement intégrée dans le groupe familial de son qu'elle quitte rarement avant sa mort. Elle et ses (généralement le petit et le gros bétail) sont désormais à la disposition de son mari et sont les preuves de la confiance qu'une famille témoigne à une autre ; et c'est ici que l'on retrouve la raison d'être des mariages entre proches parents que pratiquent les Bargubé. L'union entre cousins était de règle et a pour objectif de maintenir le cheptel au sein de la même grande famille et à la limite au sein du même clan.

## 3- Rapports entre semi-nomades et sédentaires

Avant toute étude sur les rapports entre les semi-nomades ou les transhumants que sont les Bargubé et les sédentaires baatombu, une définition des différents termes est nécessaire.

Par semi-nomades, nous entendons les pasteurs qui ont un genre de vie fondé essentiellement sur l'élevage auquel ils associent une agriculture de subsistance. Leur habitat léger et temporaire se déplace d'une région à une autre selon les besoins du troupeau. En face de ces éleveurs, ce sont les sédentaires, dont le genre de vie est basé sur le travail de la terre. Il est important de distinguer dans le monde baatonu deux catégories de sédentaires.

D'un côté nous avons le groupe ethnique baatonu d'origine roturière ; leur activité de prédilection est le travail de la terre. A côté de ces agriculteurs, nous avons les "wasangari", couche des nobles n'ayant d'autres activités querres et les razzias. Le monde baatonu n'ayant connu que très peu d'incursions fulbé dans cette région du Nord-Bénin la 🌎 grande majorité pasteurs pour sont par petits pacifiquement et groupes à la recherche pâturage. Les sédentaires baatombu, vu le mode d'arrivée des éleveurs en ont profité pour imposer leur domination. C'est en effet à la faveur de l'hospitalité d'un chef de terre ou d'un noble wasangari que les Fulbé obtiennent des lopins de terre pour l'implantation de leurs habitats ainsi que les parcours de nomadisation indispensables pour leurs troupeaux moyennant le gardiennage des bêtes des sédentaires et les redevances coutumières. Les conditions d'insertion des Fulbé constituaient donc les causes premières pressurations de tous les genres dont ils étaient victimes. à s'insérer dans la région et trop faibles Derniers militairement pour s'opposer aux exactions des sédentaires, les Barqubé ont accepté leur condition d'existence au milieu des sédentaires malgré eux et en ont d'ailleurs conscience. En dehors des pillages dont ils pouvaient être victimes à tous moments, ils savent qu'ils ont peu de chance d'avoir le dessus au tribunal du souverain wasangari dans un conflit qui les opposerait aux "Habbè" (1) pour une raison ou une autre. Une expression comme "a mon naame taki" (prendre la nourriture, taquiner) très populaire chez les Fulbé de la région pour décrire les pillages organisés par la classe dominante en l'occurrence les wasangari d'une part et les éternels dédommagements des agriculteurs auxquels ils devaient prêter régulièrement d'autre part illustre bien rapports Habbè-fulbé.

Selon Martine GUICHARD , "les conflits entre éleveurs et agriculteurs se résument quasiment aux problèmes de divagation et d'expropriation foncière : les Fulbé soupçonnent les paysans d'«oublier» volontairement de petites quantités de sorgho dans les les récoltes afin de pouvoir prétendre après proportionnel aux dégâts. Subtilement dédommagement non entretenue, la divagation offrirait aux Haabè une source de inattendus" (2). De la même manière, les accusent les Fulbé de vouloir subtilement les exproprier de multiplication domaines par la de parcours nomadisation qui ne respectent même plus les contours de leurs Quoiqu'il en soit, dans culture. de ce l'ignorance des droits de pâture par la classe dirigeante dans la région en est pour beaucoup et contribue par voie de conséquence à placer les Fulbé dans leur condition de dominés, situation renforcée et entretenue par leur complexe. Dans situations conflictuelles, les Fulbé exhibent toujours comportement pullo, bien que le public auquel ils s'adressent ne pullo. Guidés toutes circonstances pas en "Pulaaku" (3) avec pour toile de fond la notion de "Senteene" (4), les Fulbé interviennent partout en tant qu'individus doté de qualités spécifiquement fulbé même confrontés aux "Haabé".

<sup>(1) -</sup> Habbè, singulier Kaado désigne pour les fulbé tout africain non pullo. Le mot Kaado en plus de sa fonction de classification signifierait «amer» (Haadi) et impliquerait dans l'idéologie pullo, locale une déception illustrant les rapports fulbé, non-fulbé.

<sup>(2) -</sup> Guichard (M.) : "Leethnicisation" de la société peule du Borgou (Bénin)" Cahiers d'études africaines, 117, XXX 1, 1990, P.19

<sup>(3) -</sup> Pulaaku : manière d'être et de se comporter en pullo ; ceci exige le respect de certains interdits.

<sup>(4) -</sup> Senteene : la honte, le "pullaku" exige la honte, la honte de manger en public par exemple.

GUICHARD résume les conséquences de ce complexe résultant d'un comportement qu'indique le "Pulaaku" en ces termes : "Victimes de leur propre code pastoral dans leurs Haabè, ils préfèrent payer une relations avec les exorbitante, laisser les «autres vaincre sans avoir 1961-47) plutôt que de (Cheick-Kane, rendre une affaire publique. Une notion d'honneur qui peut, en d'emprisonnement par exemple le conduire au suicide". (1). Ce comportement pullo qui exige l'honneur n'exclut également pas la fourberie car une autre de ses caractéristiques est cette ruse sournoise qui crée un climat de méfiance dans le monde des sédentaires vis-à-vis d'eux. Les antogonismes entre Fulbé et Haabé au début de leur installation, très tendus, fondés sur la domination et la pressuration des éleveurs par sédentaires, se sont partiellement estompés avec le temps même si occasionnellement de nouvelles brèches apparaissent pour donner l'image des anciens rapports et de ce fait substituant les rapports de bons voisinages à des tensions allant souvent jusqu'au meurtre. Les paysans découvrent l'avantage d'avoir à les troupeaux des pasteurs : Ceux-ci de leurs leurs côtés apprécient ces pâturages dans les champs ils peuvent se procurer des grains par échange contre les produits laitiers sans être obligés de vendre un seul animal de leur troupeau. De plus la protection des éleveurs qu'assuraient les souverains wasangari rend une fois encore la cohabitation indispensable pour les éleveurs au point qu'il est entré dans les habitudes des Fulbé de "suivre" l'autorité politique dans ces changements de milieu en vue de C'est bénéficier de couverture. cette recherche sa de protection qui explique le départ massif par exemple des Fulbé du royaume de BIRINI vers celui de KPANE avec la baisse de la puissance du premier au XIXè siècle.

En effet pour les pasteurs, c'était la seule façon de pouvoir vivre dans ce milieu. Ils se tenaient à l'écart des populations sédentaires, conscients de la domination dont ils sont victimes mais également de leur supériorité culturelle.

<sup>(1) -</sup> Guichard (M.) "L'«ethnicisation» de la société peule du Borgou (Bénin)" op. cit pp. 30-

Ainsi, bien qu'ils aient adopté certaines règles sociales Baatonu, ni leur lanque,  $\mathtt{ni}$ leur tradition et superstitions ne tombèrent en désuétude. Tels sont les rapports entre les agriculteurs et les éleveurs dans le monde baatonu, rapports qui malgré son aspect défavorable pour les Fulbé, ne les privent pas de certains droits tels que la possession d'esclaves.

## II/ : LES "MATCHUDO" OU ESCLAVES FULBE.

#### 1- Appartenance ethnique des esclaves fulbé

L'égalitarisme qui constitue l'une des caractéristiques des bargubé n'exclut pas l'existence d'une couche servile au sein de cette société semi-nomade et essentiellement tournée vers l'élevage. Les Bargubé méprisent le travail de la terre qu'ils considèrent comme une occupation des sédentaires baatombu ; s'ils s'adonnent à l'agriculture, c'est plutôt à titre accessoire et elle arrivait à peine à couvrir leurs besoins alimentaires; aussi se trouvent-ils toujours obligés de couvrir ces besoins en échangeant leurs produits laitiers contre les denrées alimentaires des sédentaires. Pour une société d'une pareille conception, la possession d'une couche servile prête à tout faire apparaît comme une nécessité et le cadre socio-politique du monde baatonu dans lequel sont venus s'insérer les Fulbé constitue un atout favorable l'obtention de ces esclaves. Dans cette région où le pillage les razzias sont des activités quotidiennes et où moindre anomalie lors des naissances implique le rejet du nouveau-né de la société, il va sans dire que la création d'une nouvelle classe sociale est inévitable. Pour cultiver leurs champs et conduire leurs troupeaux au pâturage, Fulbé ont dû se procurer des esclaves de plusieurs manières.

Le premier mode d'acquisition des esclaves chez les Fulbé fut les "dons d'enfants" indésirables issus aussi bien de la classe aristocratique wasangari que de la classe des roturiers baatombu. Dans la société baatonu, tout enfant ayant connu une anomalie à sa naissance est considéré comme un porte-malheur pour la famille concernée. Censé incarner une sorcellerie naturelle, cet enfant est supposé à la longue tuer l'un après l'autre les membres de sa famille <sup>(1)</sup>. Avant l'arrivée des Fulbé dans la région, ces enfants sont purement et simplement liquidés (assassinés par asphyxie ou jetés en brousse aux fauves). Il aura ainsi été des enfants qui lors de leur délivrance sont "sortis" par les pieds au lieu de la tête. La même étiquette est affichée aux enfants qui ont commencé leur dentition par la mâchoire supérieure.

De l'assassinat, la situation a évolué avec l'arrivée des ces types d'enfants sont confiés. à qui conception baatonu de l'époque, ce n'est qu'après avoir fini de compter les poils de chaque bête du troupeau (opération presque impossible) qu'un enfant de ce genre pourra s'attaquer aux êtres humains et comme ce sont les Fulbé qui disposaient du maximum de bêtes, il fallait de préférence les leur confier (2). Ces enfants adoptés par les éleveurs dès ce bas âge ont un traitement à l'image de l'esclave. Jusqu'à l'âge de six à sept ans, ils sont appelés à dormir à la cuisine au milieu de la cendre, attachés à des piquets et nourris à l'instar des A partir de sept ans, ils sont transférés dans l'enclos où ils subissent le même traitement que les bêtes du troupeau. Comme ces derniers, ils dorment dans l'enclos quelle que soit la saison, attachés à des piquets. Qu'ils soient du sexe féminin ou masculin, les esclaves de cette catégorie et de cet âge vivent dans les mêmes conditions jusqu'à dix à douze ans, âge limite à partir duquel chaque sexe reçoit ses attributions dans l'exercice de sa fonction d'esclave travaux champêtres, travaux de réfection pâturage, toitures, ravitaillement du Gah en bois de chauffage pour les garçons et travaux domestiques pour les filles (3).

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de BTO Kpéra, forgeron baatonu, le 25-03-1991 à Gomkparu (Banikoara) 53 ans.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de BIOYAU KAKORE cultivateur à Gompkaru (BANIPKARU) le 18-03-1991 86 ans

<sup>(3) -</sup> Information obtenue de Badibou Bio à Gbérubwe (Gbemgbéréké) le 21-12-1991 Pasteur pullo 60 ans environ.

Une autre forme d'acquisition de captif par les Fulbé dans cette période pré-coloniale fut l'achat. "Pasteurs paisibles qui n'avaient pas connus l'évolution de leurs pairs nigérians ou nigériens convertis à la querre sous l'influence de richesse" (1), les barqubé qui n'avaient pas jugé utile l'organisation politique s'associer à de leurs voisins baatombu ne s'adressaient qu'à ces derniers pour l'acquisition de leurs eslcaves. Le prix de ces esclaves a varié selon le temps et l'espace et tout pullo qui acceptait se déssaisir de son troupeau pouvait têtes de se procurer serviteurs au prix moyen de deux boeufs par captif.

#### 2- Statut juridique des esclaves

Juridiquement, le "matchudo" est celui qui a perdu son statut d'homme libre. Il est donc la propriété de son maître et de ce fait n'a aucun droit et aucun pouvoir sur sa propre personne. Sa liberté de mouvement lui est arrachée et il ne doit quitter le "Gah" de son maître que pour accomplir ses devoirs d'esclave sur les ordres de ce dernier sous peine d'encourir des peines sévères. D'ailleurs les matchudo rarement envisagé cette issue, le cadre socio-politique des leur étant défavorable : s'agissant des matchudo Baatombu acquis par les Fulbé par don, toute la société s'en méfiait à cause de la mauvaise impression qu'elle a d'eux. La deuxième catégorie d'esclaves, en cas de fuite, s'exposait à nouvelles razzias wasangari ; la solidarité des propriétaires d'esclaves fulbé jouait également car le fugitif retrouvé par un pasteur est ramené à son maître ; Il recevait comme peines, la méfiance de son maître, un traitement plus dur, réduit les chances d'amélioration de sa condition de vie. Légalement, rien ne pouvait appartenir à l'esclave, tout ce qu'il avait ou parvenait à se procurer par ses droit à son maître car efforts, appartenait de souligne Mamadou Saliou Baldé : «Celui qui est possédé possède même pas ce qu'il porte sur sa tête» (2). Ces esclaves

<sup>(1) -</sup> Lombard (J) : Structure de type féodal en Afrique Noire, op. cit, P.95

<sup>(2) -</sup> Mamadou (S.B.): "L'esclavage et la guerre sainte au Fouta-Jalon", p.19, <u>in l'esclavage en Afrique Pré-coloniale</u>, François Maspero, Paris, 582 P.

vendus ou échangés contre des boeufs sont d'origine différente car les razzias wasangari concernaient aussi bien des voisins immédiats que les peuples d'autres régions. Ainsi, esclaves fulbé étaient baatombu, Yoruba, Bêtammaribé pour ne citer que ceux-là mais jamais un pullo, encore moins wasangari. Les Fulbé razziés sont tout simplement dépossédés de leurs biens et libérés alors que le wasangari capturé est simplement tué ou libéré selon la loi en viqueur dans cette société (1). Cette dernière catégorie d'esclaves n'a pas un la précédente. traitement meilleur que Pour réduire mobilité, les Fulbé les munissaient de lourds anneaux aux chevilles, ce qui, tout en réduisant les risques de fuite, d'habituer ces esclaves adultes à leur nouvelle condition d'existence. Leurs devoirs envers leur maîtres sont semblables à ceux de la première catégorie.

Ainsi comme leurs puissants voisins wasangari, les Fulbé du monde baatonu confondent le travailleur de la terre à l'esclave même si c'est à des degrés différents. L'esclave dans cette société bénéficie donc d'un statut juridique bien différent de celui de son maître pasteur. Mais bien que les matchudo soient considérés comme des biens meubles par les bargubé, ils ne sont ni vendus, ni échangés mais laissés à la descendance comme héritage, l'esclave étant un bien familial.

Culturellement, l'esclave ne reçoit qu'une instruction sommaire selon les règles islamiques ; elle était limitée à la connaissance de quelques sourates indispensables à l'exécution des cinq prières quotidiennes et à la bonne cohabitation avec son maître. Mais quelle que soit son instruction, présider droit de 1es prières et d'autres le pas cérémonies. Son apprentissage des techniques pastorales à la connaissance des règles générales limitait conduite du troupeau, les secrets des soins du bétail et de la prospérité du troupeau lui sont cachés (2). Les "matchudo" de la couronne n'ont pas connu l'ascension sociale des Kiriku des

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de SAKA Noël, Chef traditionnel de Kaani le 9-02-1992, 74 ans.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Djaouga Abdoulaye instituteur pullo en retraite à Niki, le 19 Octobre 1992, 52 ans.

rois baatombu, aussi la classe servile pullo est-elle restée homogène sans disparité significative. Leurs attributions demeuraient les mêmes et les esclaves fulbé n'ont jamais envié le sort de leurs voisins baatombu de même condition où «Devenir Kiriku est aux yeux de l'opinion servile baatonu une promotion sociopolitique enviée» (1). En contrepartie de toutes ces obligations, le maître doit nourrir, loger son esclave et lui trouver une femme dans son gah où à défaut par négociation avec un autre maître d'esclaves.

Malgré le nombre non négligeable des matchudo", ils n'ont pas pu former chez les bargubé un ensemble homogène représentant une force capable de remettre en cause l'oppression dont ils étaient victimes sans doute en raison du cadre socio-politique dans lequel ils étaient insérés. Nulle part on a noté aucune rebellion des esclaves pour l'obtention de leur liberté. Néanmoins, sans brutalité et par entente des deux parties, certains matchudo recouvrèrent leur liberté.

#### 3- Le processus de libération des esclaves fulbé

La seule façon possible pour les esclaves d'acquérir leur liberté a été le rachat et ceci n'a concerné que la catégorie d'esclaves acquis par achat. Une fois les butins des liquidés, les parents des victimes ont la possibilité moyennant légère majoration. Cette une d'affranchissement donne lieu à une cérémonie de purification dirigée par un marabout pullo. La victime est rasée, versets du coran récités avant qu'elle ne soit remise à ses parents. L'inconvénient de cet affranchissement est que même libérés, les esclaves qui ont longtemps vécu cette vie de servitude acceptent rarement de rejoindre leur région d'origine à cause de l'adoption de la culture pullo et de l'humiliation dont ils ont été victimes. Ils préfèrent créer des fermes de culture où ils vivent généralement dans la même localité que leurs anciens maîtres, devenant ainsi des "Ganotchédo" (2). Ces fermes de culture ou "Débèrè" (3) ont

<sup>(1) -</sup> IROKO (A.F.) : "Les esclaves à la cour royale de Kouandé au XVIIIè et au XIX siècle". p. 159, <u>In Annales de la Faculté des lettres Arts et sciences humaines</u> (FLASH) UNB, N°2, 1981.

<sup>(2) -</sup> Terme utilisé par les Fulbé pour désigner ces esclaves affranchis par rachat.

<sup>(3) -</sup> Fermes de culture qui abritent les "Ganotchèdo"

très tôt connu la prospérité pendant la période précoloniale à cause de l'agriculture intensive à laquelle se sont adonnés ces esclaves fulbé affranchis.

Un autre processus de libération ou plutôt d'amélioration des conditions de vie et de travail des matchudo, qui n'a pas abouti jusqu'à la veille de la pénétration européenne, semble avoir été engagé et a surtout concerné les esclaves de la deuxième et de la troisième générations.

Cette amélioration du sort de certains esclaves a été fonction de leur docilité, de leur attachement aux intérêts de leurs maîtres, bref de leur exemplarité. Une fois ces critères de la deuxième remplis, 1'esclave de la ou troisième générations est autorisé à bâtir sa propre demeure à l'ouest son maître, l'objectif du maître étant Gah de toujours la mainmise sur ce bien. A partir de ce moment, l'esclave recouvre en partie sa liberté. Il peut désormais son propre champ, des boeufs peuvent lui confiés, il pourra circuler plus librement ; fait important, portait aux chevilles pour anneaux qu'il réduire faciliter sa reconnaissance lui et sont Malgré cet affranchissement partiel, il a encore le devoir d'entretenir le champ de son maître, il est également pour certaines tâches comme 1a réfection le dépeçage des animaux lors des cérémonies baptême, de mariage et de flagellation ; en cas de décès, c'est à lui que revient le creusage des fosses. Mieux, parmi sa descendance, une fille peut lui être enlevée pour servir de servante à la fille de son maître allant en mariage. Plutôt que d'un processus de libération, il semble plus juste amélioration conditions d'une des đе vie esclaves chez les barqubé. Dans ce cadre du système politique fulbé οù travail traditionnel 1e servile qu'indispensable à l'équilibre des rapports socio-économiques, suppression de l'esclavage ou la libération totale des esclaves est évidemment impensable pour les éleveurs qui n'ont que mépris pour le travail agricole et qui ne manquent pas dès qu'ils en ont l'occasion, de s'en décharger sur d'autres. Pour une société d'une pareille conception, il n'y a pas de raison que les membres ne souhaitent pas la perpétuation du système esclavagiste. Mais dans le pays baatonu, le génie créateur des Fulbé ne se limita pas seulement à ce type de stratification sociale. Sur le plan organisationnel, l'économie et la circulation des biens, les Fulbé offrent un exemple qui mérite d'être souligné.

# Chapitre II : LE SYSTEME D'ORGANISATION ECONOMIQUE ET LA CIRCULATION TRADITIONNELLE DES BIENS

#### I/ RICHESSE ET PRESTIGE SOCIAL

#### 1- La notion de richesse chez les Fulbé

On ne saurait considérer les bargubé comme une société vivant hermétiquement fermée sur elle-même en marge de l'économie monétaire (l'usage des cauris). Mais la possession de ces cauris contrairement aux sociétés sédentaires chez qui elle est signe d'aisance, apparaît comme un moyen d'accès à la propriété des bovins, seule richesse pour les Fulbé du monde baatonu. L'argent "liquide" que représentaient les cauris dans la période précoloniale dans le monde baatonu n'est pas un signe de prospérité chez les pasteurs.

Le vocabulaire et la littérature orale des barqubé font une différence entre le "Kédé" (monnaie) et le "nan'i" (vache) et dans l'utilisation de ces deux termes aucune confusion n'est possible. Du "Djow-Kédé" (riche par accumulation de symboles monétaires) au "Djow-nan'i" (riche par accumulation de vaches) il y a un pas à franchir pour bénéficier d'un crédit et être estimé dans cette société dans laquelle la richesse s'exprime plutôt en tête de bétail qu'en masse monétaire. Alors qu'il est peu fréquent d'entendre dans les conversations entre Fulbé l'apparition du terme "Kédé" , le mot "Nan'i" par contre est d'usage courant chez ces éleveurs. Cette différence que font les barqubé sur la richesse n'existe pas chez leurs voisins immédiats de Karimama et de Malanville qui désignent un riche en bétail, en masse monétaire ou une autorité politique par le "Djow-Dallili" décomposable terme en (propriétaire) en fulfuldé et "Dallili" (pouvoir) sans doute à cause du voisinage des Hausa qui ont introduit certains mots de leur vocabulaire dans la langue pullo. (1)

Cette conception de la richesse, cette différenciation que

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de El-Hadj Modibo say, le 05-02-1992 à Mamassi-peul (Karimama) 76 ans

font les Fulbé entre le bétail et l'argent bien qu'avec l'un on puisse facilement obtenir l'autre n'est d'ailleurs pas propre aux pasteurs seulement puisqu'elle existe littérature orale baatonu certainement introduite ou renforcée avec l'arrivée des Fulbé dans la région. 11 ne faut pas seulement posséder de bétail pour être estimé et d'une considération, encore faut-il utiliser les accumulées selon les normes traditionnelles et les circuler pour obtenir un accroissement de prestige. Un riche doit faire de nombreux cadeaux à ses proches dans ce monde où la richesse n'entraîne quère la notion de son utilisation eu égard au caractère sobre des "barqube". "Entre le riche et le pauvre, écrira Marguérite Dupire, la différence de standing de importante en dehors d'un peu apparaît peu largesse dans l'hospitalité" (1). Un adage populaire baatonu dit : «AN KA WOURA DORA, A KU KAWURA DA MARE GARO. AN KA WURA DA MARE. GARO, WIN-WURA KA, BOOM KOTORA». Littéralement, ce serait illusoire pour un marchand d'or d'aller dans un camp pullo car les pasteurs n'hésiteront pas à demander d'une quantité d'or contre une calebasse de lait. Cet adage très populaire en pays baatonu traduit un autre comportement des Fulbé qui aux objets de qualité préfèrent les pacotilles. Selon les Bargubé, un homme devient riche en raison de la faveur que lui ont accordée les puissances de l'au-delà. C'est parce qu'il vit en harmonie avec les esprits de ses ancêtres et qu'il respecte scrupuleusement les règles de l'Islam qu'un individu bénéficie de la protection de ces êtres invisibles. Plusieurs facteurs interviennent en pratique l'accumulation de cette richesse que constitue le troupeau. Après la première tranche de l'héritage (que l'on reçoit le jour même du baptême et ceci sept jours après la naissance) qui est constituée d'une génisse, le jeune pullo n'en reçoit la dernière partie qu'après le décès de son père. mère. Un pullo peuvent s'ajouter les bêtes de sa constituer troupeau à partir de la se un du gardiennage du troupeau rémunération qu'il reçoit

<sup>(1) -</sup> Dupire (M) : <u>Peuls nomades</u>, Travaux et mémoires de l'institut d'ethnologie, Paris, 1962, p. 134

sédentaires, à raison d'un taurion tous les ans ou d'une génisse tous les deux ans. Le surplus de l'agriculture de subsistance à laquelle s'adonnent les bargubé s'il peut contribuer à accroître le troupeau est la manière la plus pénible de se procurer des bovins. (1).

## 2- La richesse traditionnelle

Lа richesse des groupes familiaux fulbé doit être fonction des dettes des créances réinterprétée en et bétail. Dans cette société pastorale que représente celle des Fulbé, le mariage des soeurs et des filles signifie un gain en vaches qui servira pour le mariage des hommes. La vache étant presque l'élément unique du mariage, pour un groupe familial, la façon la plus commode d'obtenir des épouses est de posséder un excédent de filles à offrir en mariage contre du bétail (2). Il a toujours été plus rentable pour un chef de famille disposer d'un nombre important de filles dont servira au mariage des garçons ou à accroître son capital en cheptel.

L'installation des Fulbé dans la région s'étant effectuée dans la plus grande pacificité, la mise sur pied d'une armée qui aurait nécessité la mobilisation des forces masculines pour la défense des campements est inexistante, les guerriers wasangari assurant l'essentiel de la sécurité; aussi l'intérêt accordé aux filles par rapport aux garçons est-il aussi ancien que l'installation des éleveurs dans le Borgu. (3).

délai relativement bref mis pour le paiement du Le «prix de 1a fiancée» donne toutes les chances épouse grâce à la balance de se procurer une les dettes et les créances passées s'établit entre est plus difficile à du groupe familial. De се fait il un pullo qui est le dernier d'une famille de plusieurs garçons de se trouver une épouse qu'un autre

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Adda Yoro, pasteur pullo à Kparaku le 05-03-92, 35 ans

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Djaouga Abdoulaye, instituteur pullo en retraite, le 19-10-1991 à Niki, 52 ans

<sup>(3) -</sup> Information obtenue de Gado sokou chef-pullo de Bwe, résidant à Gamia, le 22-12-1991 63 ans

le cadet d'une famille où l'on compte plusieurs filles. présence dans une famille d'une fille. même en augmente le prestiqe de celle-ci et la confiance que peuvent lui faire d'autres familles. A la limite, elle peut même lui permettre de contracter des prêts vis-à-vis de ces voisins dans la mesure où le «prix» que représentera par la suite cette fillette permettra de rembourser la dette. Tout se passe comme si dans la société pullo, seul, le "Gaatol" (fille) est source de revenu et de ce fait la prospérité des familiaux est fonction de leur disponibilité à libérer filles pour le mariage. Si l'on suppose qu'à un moment précis, tous les groupes familiaux disposent du même nombre de filles, peut se faire une idée de l'équilibre en matière des différents groupes familiaux au sein communauté. D'autre part, si l'on sait que l'équilibre préalablement acquis, peut, après des générations s'ébranler en ce qui concerne le nombre de filles dans les groupes familiaux et que même les groupes qui prennent le pas sur les autres peuvent à leur tour connaître les à-coups du système, on peut comprendre aisément pourquoi durant toute la période précoloniale on n'a pas assisté à la naissance d'une catégorie sociale privilégiée sur le plan économique sur une période.

Il existe sans doute dans la communauté d'éleveur possibilités d'obtenir à des épouses moindre contractant des mariages avec des veuves peu nanties ou en procédant par des rapts de femmes. Si ces procédés permettent aux pasteurs de se trouver des épouses légitimes, il convient cependant de préciser qu'ils ne confèrent aucun prestige à (1)Si discrètement des hommes deuxième du peuvent se marier avec une veuve sans que cet acte ne soit l'objet des conversations peu élogieuses de la tribu, un jeune pullo sera l'objet de critiques de ces pairs s'il posait pareil acte. C'est en effet le fait d'un pullo démuni que de marier une veuve et c'est encore une honte pour un éleveur que d'obtenir sa première épouse par rapts dans

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Osséni Adani Djobo pasteur pullo le 09-02-1992 (Kaani) 59 ans environs.

seul objectif de contourner le «prix de la fiancée» et d'ailleurs sans être défendu par le "Pulaaku", tous les Fulbé du Borgu sont conscients de l'impopularité de ces pratiques.

Dans l'accumulation de cette richesse traditionnelle chez les bargubé, si le dynamisme de l'individu est un facteur important, les liens de parenté sont un autre facteur incontournable.

#### 3- Les liens de parenté et l'accès aux richesses

Il existe dans cette société traditionnelle de pasteurs, des rapports essentiels dans l'organisation du système de la parenté qui déterminent l'accès aux richesses : Il s'agit d'une part des relations fils-lignée de son père et d'autre part fils-famille maternelle. Dans la lignée de son père, un pullo appelle son père "baba", ou "babiko" et les soeurs de son père "Googo"; il désignera par le terme "baabirao" son grand-père paternel et de "maamirao" sa grand-mère paternelle.

Il est intéressant de constater que dans le système de parenté pullo du monde baatonu, le respect dû aux membres de la famille paternelle au point de confondre le nom du père à oncles paternels relève plus de la patrilinéaire en lique masculine préétablit par la tradition que d'une intervention prononcée de ces derniers au même titre que le père dans la vie des pasteurs. Si les oncles paternels peuvent servir d'arbitres aux enfants d'un frère défunt lors ils n'interviennent partage de l'héritage, s'octroyer une part ni pour équilibrer le partage en apportant leurs contributions aux orphelins, leur propre descendance d'ailleurs s'y opposerait car ce serait réduire leur héritage à eux.

Les seuls droits qu'on reconnaît aux oncles en matière d'héritage se limitent aux vêtements du défunt, le bétail étant le bien des enfants. (1)

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Sidi-Bignon, ménagère à Gomkparu (Banipkaru), le 08 juin 1992, 76 ans

Le pullo appellera sa mère "IN'NA" et les frères de celleci "Kahou". Le fait que les oncles maternels ne soient pas désignés comme des mères selon la logique que l'on constate du côté paternel, mais bénéficient d'un nom singulier n'est pas sans signification. Les relations unissant le neveu à l'oncle maternel, par leur complexité, ne sont pas un particulier à la société pullo du Nord-Bénin. Dans la plupart des sociétés traditionnelles africaines, les relations neveuoncle maternel sont toujours empreintes de cette complexité. Jacques Lombard a mis à nu ces types de relations neveu-oncle dans la société baatonu (1). Le comportement d'un individu à l'égard de sa famille maternelle est plus détendu que celui qu'il adopte dans sa propre famille. Il s'y rend fréquemment au point qu'il s'intègre facilement. De cette même manière, chez les Fulbé, le Gah du "Kahou", le plus souvent aussi le Gah maternel en même temps sert toujours de dernier refuge à un individu en cas de malheur puisqu'obéissant à un proverbe "Il est possible à un père de nier la cher aux Fulbé : paternité d'un enfant alors que tout enfant est le fils de sa mère". En cas de rapine, c'est généralement dans sa famille maternelle, chez le "Kahou" que le jeune pullo va cacher la femme convoitée. Le "Kahou" le conseille et l'appuie souvent même contre les aînés de sa propre famille paternelle. Mais là le rôle de l'oncle maternel est le plus manifeste et significatif, c'est au niveau de la constitution du troupeau de son neveu. L'oncle maternel a le devoir de rendre prospère le troupeau de son neveu en lui fournissant laitières ou un taureau étalon souvent pour palier l'injustice dont ce dernier a été victime lors du partage de l'héritage paternel et ce même contre le gré de sa propre descendance qui y voit une dilapidation de son héritage. Les oncles paternels sont plutôt quelque peu indifférents vis-à-vis de leur neveu quel que soit l'état du troupeau légué par leur frère défunt.

De plus, il n'est pas rare qu'à la mort d'un chef de Gah, certains de ses fils rejoignent avec leur part d'héritage leur famille maternelle en cas de mésentente avec leurs frères

<sup>(1) -</sup> Lombard (Jacques) : Structure de type féodal en Afrique Noire. op. cit p.p. 166-168

consanguins.

Dans l'ensemble, le comportement d'un pullo à l'égard des personnes âgées de la société, est fait de respect et soumission, l'on ait affaire que aux individus de sa génération ou à ses proches parents. Tous dans la pullo bénéficient du respect de leur inférieur : ce sont des chefs de Gah ou futurs chefs de Gah, ils se marieront et disposeront de leur propre richesse avant lui.

A l'intérieur de la famille, ainsi à partir du bas âge, frère cadet et rapports entre un son aîné lorsqu'ils approchent l'âge du mariage. En âge de se marier et désormais conscients de l'importance que revêt le troupeau pour lui, le cadet cède le pas à son aîné et lui témoigne le respect dû à un futur chef de Gah qui peut donc désormais se prononcer plus ou moins autoritairement sur sa vie privée comme son mariage et surtout sur la répartition de l'héritage. des efforts importants en soit, sont faits matière de cette répartition pour prévenir les discordes. Le principe traditionnel retenu et reconnu par tous étant celui de deux tiers aux garçons et un tiers aux filles avec priorité donné à l'aîné et ceci s'explique tout simplement par le fait que tout garçon est appelé à devenir chef de gah et donc à assumer certaines charges familiales.

C'est sur la base d'une richesse accumulée de ces diverses manières que les Fulbé entreprennent des échanges d'abord entre eux, ensuite avec les sédentaires.

#### II/ PRODUCTION ET ECHANGES

## 1- Caractères de l'économie pullo

Il est tout à fait impossible de concevoir une économie pullo du monde baatonu dans la période précoloniale sans l'inclure dans l'ensemble du système des échanges wasangari dans lequel elle se trouve insérée. Jacques Lombard dans un article consacré à l'économie rurale bariba énumère les

de cette économie essentiellement axée caractères secteur primaire et dont les traits marquants demeuraient, 1a autres, forte proportion de cultivateurs d'éleveurs, infime proportion de une commerçants plupart des étrangers ne s'installant que temporairement dans les caravansérails du pays, d'où l'impossibilité de voir se «classe» moyenne, former une absence de capitaux et impossibilité d'investissement (1). C'est dans cette économie présentant tous les caractères du sous-développement que se trouve insérée celle des Fulbé.

Politiquement soumis au régime des nobles wasangari, les Fulbé croupissent également sous l'emprise économique sédentaires pour la plupart des Baatombu. d'opportunisme qui caractérise les pasteurs de la région fait que les transactions qu'ils entreprennent avec les sédentaires ne profitent surtout qu'à ces derniers : Les Fulbé ne savent pas profiter à l'image des sédentaires de la variation des cours des produits dans les marchés. Ils achètent et vendent quand ils le veulent sans tenir compte des prix. De plus, le des sédentaires baatonmbu étroitement d'échange l'organisation à conditionné par de la société inégalitaire ne semble pas profiter aux Fulbé : en effet, groupe ethnique a sa vocation propre dans économie générale où les Fulbé sont éleveurs, les Baatombu et artisans, les cultivateurs étrangers caravansérails commerçants et les nobles wasangari querriers. Les échanges déjà peu intenses entre les différents groupes sont quasi nuls à l'intérieur de chacun et surtout au sein de la communauté pullo. A l'intérieur de cette dernière, la vente n'existe pas, on prête, on donne, on échange. C'est donc le besoin d'échange entre les différentes localités d'une même chefferie, localités souvent éloignées les unes des autres qui a entraîné la création des premiers centres d'échange.

<sup>(1) -</sup> Lombard (J): "Les bases traditionnelles de l'économie rurale bariba et ses fondements nouveaux. Conclusions à une enquête effectuée dans la région de Bembéréké (haut Dahomey)" in Bulletin de l'IFAN, T XXIII, série B, N°1, 2, 1961, pp 186-187

Ces marchés qui semblent être introduits par les musulmans de passage <sup>(1)</sup> avaient pour objectif premier de réunir les différents villages d'une même chefferie et surtout de mettre périodiquement en contact les différents groupes ethniques dont les Fulbé marginaux. Le caractère réduit du commerce dans la région faisait d'ailleurs qu'il n'affectait pas totalement toutes les zones rurales environnantes.

Sur le plan organisationnel, les fulbé ne semblent non plus bénéficier des avantages liés à l'économie de la région. responsables des marchés toujours et partout sédentaires, même en milieu de forte concentration pullo, sont nommés par les chefs de village. Ils ont pour fonction de fixer les jours de marché, de régler les disputes, percevoir des vendeurs ou vendeuses des redevances pour les dont ils sont les représentants. Les techniques économiques fulbé sont essentiellement centrées sur l'échange celle des activités de transformation particulièrement spécialisation outrancière, Α cause de sa pauvres. économie étroitement de l'agriculture dépendait l'artisanat des sédentaires. Mais cette dépendance, fruit de la nécessité, n'engendre pas de rapports d'échanges équilibrés : les éleveurs produisent sans se soucier de la demande de voisins, utilisant au maximum leurs propres ressources.

les faiblesses de leur Malgré toutes économie ces pasteurs, semblent bénéficier d'une situation acceptable sur le plan économique dans la région. Très modestes sur le plan des dépenses vu la faiblesse de leurs besoins, ils disposent de la grande partie du capital-bétail de la région, seule richesse dans le monde baatonu ; en effet la richesse au Baruwu dans la période précoloniale s'exprimait en têtes de bétail et non en numéraire (2) au point qu'il n'est pas exagéré de dire des Fulbé qu'ils étaient les "banquiers" du monde baatonu parce qu'ayant en main la gestion de leurs propres bêtes ainsi que celles qui leur ont été confiées par les sédentaires.

<sup>(1) -</sup> Lombard (J) : "les bases traditionnelles de l'économie rurale bariba..." op. cit. p.218.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Orou Tokoura dit Bah-Guésséré, chef griot baatonu à Woré (Niki) 95 ans environ, le 15 octobre 1991

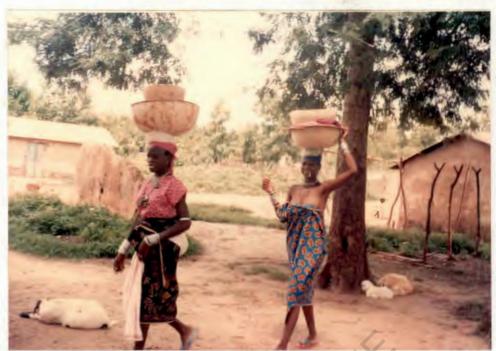


Photo N'5a: Comme la corvée d'eau, la vente du lait oblige les femmes fulbé à parcourir des kilomètres avant d'atteindre les villages des sédentaires baatombu, leurs principaux partenaires commerciaux.(GOMKPARU)



Photo N'5b: Les machés ruraux ou les villages des sédentaires demeurent par excellence les lieux de commercialisation des produits laitiers.

Ici nous avions une scène de vente de lait au marché de Somkpiriku.

CODICE

#### 2- Ventes et achats aux marchés

Bien que mettant peu d'articles en circulation sur les marchés, les éleveurs offrent l'exemple d'une population quasi présente dans les circuits commerciaux. La nécessité d'écouler leurs produits laitiers, biens périssables, explique 1'attachement aux centres d'échange. En fréquentation des marchés est une distraction fort appréciée des jeunes fulbé, aussi n'est-il pas rare de les rencontrer circuler à longueur de journée ou accroupis en groupe à l'ombre d'un arbre aux abords du marché ou se faufiler entre les vendeurs et vendeuses pour enfin n'acheter vers la tombée de la nuit que quelques beignets de mil ou de haricot ou encore de l'arachide bouillie ou grillée qu'ils mangent sur leur chemin de retour en commentant bruyamment les différents événements vécus au marché.

Par ailleurs ils vendaient principalement du lait frais ou caillé, du beurre, des oeufs de poule et de pintade selon les saisons mais rarement du fromage. A ces produits, il convient d'ajouter les articles de leur artisanat tels que les chapeaux de paille de confection masculine très appréciés des agriculteurs baatombu et les couvercles de calebasses un produit des femmes fulbé très utile aux femmes sédentaires.

Ces revenus laitiers et autres leur permettaient de se procurer du mil et des condiments, une partie des vêtements de la famille, des perles et des bracelets. Le petit cheptel (moutons et cabris) et la volaille, souvent peu importants dans la plupart des tribus, et le plus souvent la propriété des femmes, constituent également des "réserves" servant à compléter les revenus laitiers pour l'achat des biens urgents. Il est nécessaire de préciser que c'est en prévision des périodes de soudure et dans l'objectif d'éviter la mainmise sur le gros bétail que les Fulbé entretiennent ces petits troupeaux. Le gros bétail n'était jamais amené au marché, les intéressés (bouchers et commerçants) allaient les acheter dans les campements car c'est le fait d'un pullo sans "seetene" (scrupule) que de conduire en public pour la vente, la bête

qu'il aime tant. A propos du gros bétail, il est utile de préciser que c'est quand les Fulbé ne trouvent plus rien à vendre qu'ils songent à céder leurs bêtes. L'usage du gros bétail est surtout dicté par des impératifs sociaux dont le pré-héritage de fils mariés, les sacrifices d'imposition du nom, le mariage et les redevances coutumières. A ceux-ci, il convient d'ajouter les grosses dépenses d'ailleurs fréquentes pour l'achat des vêtements et des occasions comme flagellation ou un chef de gah tient à accroître prestige. Légalement, c'est au mari qu'il revient de fournir les vivres du ménage mais pour éviter d'avoir chaque fois à vendre du gros bétail, c'est aux femmes des pasteurs par les revenus des produits laitiers et autres qu'incombaient ces dépenses. "Il ne faut pas acheter le mil lorsque les Fulbé en achètent..." dit un proverbe Hausa et "Il ne faut pas vendre les bêtes lorsque les bororos en vendent" écrit Marquérite Dupire (1). Ce comportement, vrai chez les bororos du Niger l'est également chez les Fulbé du monde baatonu. effet à la fin de la saison sèche et au début des pluies, période de soudure aussi bien pour les sédentaires baatombu que pour les pasteurs et par conséquent période de hausse des prix des produits de consommation courants que entreprennent l'achat de leurs produits vivriers. Ce faisant, achètent à des prix exorbitants les produits qu'ils auraient pu acquérir à bas prix quelques mois plus tôt. Bien conscients de la faiblesse de leur production, constitution de réserves en prévision des temps de soudure n'a la préoccupation de ces éleveurs. jamais constitué paradoxal, il n'est pas exclu de voir en période d'abondance leurs femmes sur les marchés vendre au même titre que les femmes baatombu les produits vivriers dont ils ne disposent qu'en faible quantité pendant que ces céréales sont au plus bas de leurs prix comme pour précipiter l'épuisement de leurs stocks déjà faibles. Pour pallier ce déséquilibre des prix, pour atténuer leurs dépenses en période de soudure, c'est un fait quotidien que des femmes fublé exigent des sédentaires le troc. Ainsi en échange de leurs lait, oeufs et beurre, elles

<sup>(1) -</sup> Dupire (M): Peuls nomades, op. cit, P.140

réclament la moutarde, le beurre de karité, le maïs, ignames. Momentanément, les cauris et le sel d'être des monnaies d'échange entre ces deux Néanmoins, il serait erroné de parler d'une dégradation du système des échanges ou d'un retour à l'économie de troc car ces sortes de transactions ne durent qu'un laps de temps, juste la période de soudure. C'est également en pleine saison sèche, période de grandes dépenses des Fulbé, de la quasi absence de pâturage et par conséquent une période vaches sont efflanquées et par surcroît période circulation monétaire que les pasteurs malgré eux se séparent de quelques-unes de leurs bêtes : ils les vendent alors à des prix extrêmement bas compte tenu du mauvais choix de période. Aussi si nous comparons sur les marchés les courbes de ventes et d'achat des Fulbé, remarquons-nous d'une part que celles-ci ont presque la même allure. Ce qui signifie que les Fulbé vendent plus au moment où leurs besoins pour les achats croissent et que d'autre part, il y a peu de rapport entre les montants des ventes et ceux des achats, vendant à bas prix et achetant très cher. Par leurs transactions économiques, les Barqubé malgré leur vie de marginaux entrent dans l'économie générale de la région mais leur participation apparaît assez faible pour plusieurs raisons : d'une part leurs besoins limités et leur extrême sobriété d'autre part ; mieux par la valeur sentimentale qu'il attache troupeau, n'élève pas ses bêtes pour leur valeur marchande. Mais cette valeur qu'il attache à sa vache, à l'ensemble de si elle lui interdit sa commercialisation, troupeau, d'autres circonstances apparaissent et lui imposent aux fulbé une circulation de ce bien.

## III / <u>LA CIRCULATION DES BIENS</u>

## 1- La dot et sa composition

S'il y a un événement qui offre l'exemple de circulation des biens, c'est incontestablement le mariage à travers la dot. Selon la tradition des barqubé, la vache ne doit quitter

le troupeau d'un groupe familial que pour servir à lui procurer des épouses. Pour obtenir une épouse (Dèbo), un prétendant doit remettre à sa future belle famille, un "prix de la fiancée" qu'il soit question d'un mariage légitime ou de rapines très fréquentes dans cette société. Ce "prix" qui varie d'une région à une autre est en réalité fonction de l'importance du capital en cheptel dont disposent les familles concernées; mais quoiqu'il en soit, le minimum de bêtes qui entrent dans le circuit est de trois, comprenant deux taureaux et une génisse <sup>(1)</sup>, ce minimum étant de cinq jeunes vaches, de cinq veaux et de cinq taureaux, soit un total de quinze bêtes dans l'émirat pullo de Mamassi <sup>(2)</sup>.

Le premier taureau est égorgé le jour du mariage et sa viande répartie entre les deux familles comme pour sceller un pacte. Le deuxième taureau est vendu et le revenu distribué à tous les membres de la belle famille, l'objectif étant de donner à chaque membre la preuve matérielle de l'union de leur fille avec un homme en même temps qu'il invite ses derniers à préparer leurs cadeaux quand la mariée sera prête à rejoindre son conjoint. La génisse quant à elle est gardée dans troupeau paternel et sa descendance répartie entre les futurs fils et filles de leur fille. En cas de vol ou de décès de cette génisse, le beau-père est tenu pour responsable et est appelé à la remplacer. De cette même manière en cas de divorce la mariée ne laisse de progéniture, les avant que sont tenus de rembourser le coût de la dot mais généralement, ce remboursement est l'oeuvre d'un concubin qui ainsi l'occasion de marier l'épouse divorcée. famille de la femme ne reste pas seulement réceptrice dans cette transaction. Le jour où elle rejoint son campement conjugal, elle est accompagnée d'une jeune vache et d'un veau offert par son père ou son frère aîné en cas de décès du premier. Cette contribution des parents de la fille au mariage qui restera la propriété exclusive de celle-ci a pour objectif

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Groman Amadou, pasteur pullo, le 28 Mars 1991 à Gomkparu (Banipkaru) 39 ans.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Amadou Yobi Garbil, pasteur pullo, le 06 Février 1992 à Mamasi peul (Karimama).

de lui donner du prestige dans son foyer et d'accroître le respect que lui doivent les beaux-parents ; mieux elle permet à la femme de vivre dans son nouveau foyer sans complexe car le fait est rarissime, il arrive lors des disputes la femme et ses beaux-parents que l'on entende des propos du genre : «Quelle a été en fait ta contribution et celle de ta famille dans la prospérité de ce troupeau dont tu t'enorqueillis aujourd'hui...?». Des faits de ce genre donnent des complexes à la femme et constituent la plus grosse injure d'une famille à une autre (1). A cette première contribution s'ajoute la part de l'héritage de la femme que celle-ci transfère du vivant ou après le décès de son père dans le campement de son époux. Elle a l'entière mainmise sur cette partie du troupeau de son mari et a la possibilité de déplacer à volonté car elle revient à elle et à ses enfants en décès de son conjoint. Mais pendant que ce troupeau vit au sein du gah conjugal, le mari en l'entretien et malgré ce devoir celui-ci ne s'en sert que sous forme de prêt remboursable selon les conditions fixées par la femme. Au nombre des occasions de circulation de biens chez barqubé figure également le "Habba-Nan'ï" qui sorte de "Prêt prestigieux".

## 2- Le prêt prestigieux ou "Habba-Nan'ï"

Le prêt prestigieux ou "Habba-Nan'i" donne intense circulation des biens chez les barqubé. Le "Habba-Nan'i" est la vache de l'amitié, celle que le pullo donne à un un parent qui lui est cher et à qui par d'épidémie a perdu son troupeau, ou trop pauvre pour un (2) Bien l'objectif que poursuivi l'opération soit l'entraide au sein de la tribu, l'idée de prouver au public son aisance et la prospérité de son troupeau en est le motif premier chez le prêteur. On prête à un ami, à un parent ou à une simple connaissance mais jamais à un frère

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de I.DI SOUMANOU Pasteur pullo, le 19 Février 1992 (Somkpiriku) Banipkaru.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Djaouga Abdoulaye instituteur pullo en retraite à (Niki) le 19 octobre 1992, 52 ans.

direct, le pulaaku l'interdit. Evidement c'est une honte chez les bargubé que de prouver son aisance, sa prospérité matérielle à un frère direct.

"Habba-Nan'ï" se conclut généralement lors réunion amicale, d'un mariage, d'un baptême ou d'une épreuve de flagellation. Une fois que le prêteur émet l'idée de ce prêt, il revient toujours à l'emprunteur de fixer la date de remise de la dette, l'opération ne se faisant qu'après certaines cérémonies qui exigent une préparation ; celles-ci se déroulent aux frais du bénéficiaire. Le délai relativement bref séparant l'idée du prêt de sa contraction effective sert aux préparatifs, oeuvre de l'emprunteur et de ses camarades. C'est à ceux-ci qu'il revient de se "cotiser" pour avertir le "seidadjo" ou "juju" qui servira de témoin et d'autres chefs familles avec les traditionnelles noix de cola qu'ils distribuent la veille de l'événement. Le "seidadjo", personne de bonne moralité connue de toute la tribu pour sa conduite assiste à la cérémonie ; celle-ci est toujours précédée d'une autre, cette fois-ci d'"imposition du nom" à la vache "Habba-Nan'i". Le nom donné à la celle-ci est fonction de la couleur de sa robe ; ainsi elle peut-être appelée "Raanè, selon que la couleur la woodè" de robe est respectivement blanche, noire ou rouge.

Le "Habba-Nan'i" est généralement constitué d'une génisse en état de grossesse ou d'une jeune vache suivi de son veau. Le choix d'une bête de cette nature vise plusieurs objectifs : en même temps qu'il permet au prêteur de s'assurer d'avoir fourni un animal fécond à son emprunteur, il permet au bénéficiaire de vite profiter des avantages du troupeau en l'occurrence le lait.

Un pasteur peut bénéficier s'il a vraiment un comportement exemplaire de plusieurs "Habba-Nan'i" de différentes personnes, tout étant fonction des conditions de sa pauvreté et de sa conduite dans la société. Quoiqu'il en soit, la vache du "Habba-Nan'i" bénéficie d'un entretien particulier non seulement à cause de l'intérêt que l'emprunteur lui porte mais

aussi et surtout à cause des critiques de quelques jaloux de la tribu qu'une petite négligence entraînerait. Un mauvais entretien, sans pouvoir être la cause du retrait de la vache a pour conséquence de rétrécir les chances de l'emprunteur pour d'autres contrats où il pouvait être encore le gagnant. Quel que soit l'entretien dont la vache du prêt bénéficie, n'est retournée à son propriétaire que si celle-ci a vêlé une à trois fois, généralement suivi d'un veau comme l'indique la tradition pullo, veau que la même tradition exige de retourner l'emprunteur. Le prêt revêt le caractère d'un véritable contrat dont les conditions sont fixées par la coutume et la mort de la reproductrice n'est imputable ni à l'un l'autre des contractants. Contrairement à l'usage en cours chez les Bororos du Niger où si le bénéficiaire n'a pu remplir cette obligation de son vivant ses héritiers en assument la responsabilité (1), chez les bargubé, le contrat est annulé avec le décès de l'une des parties. En effet, en dépit de la volonté de la partie vivante de vouloir conduire le contrat à son terme ou à le rompre, elle butera contre la coutume.

Le "Habba-Nan'i" a donc pour fonction de renforcer les liens de parenté et de créer des obligations réciproques à l'intérieur de la tribu. Au delà de toutes les considérations barqubé au sujet de ce type de prêt, sociales qu'exhibent les d'autres explications peuvent être trouvées ; en effet, dans le monde baatonu, il n'existe pas une seule race bovine, elles sont nombreuses différentes les unes des autres soit par la taille des boeufs, leur corpulence, la forme de leurs cornes ou leurs bosses. Ainsi nous avions la race "Tchakparédji". une race typiquement baatonu, résistante très elle bénéficie d'une très bonne sécheresse ; physique. La race "Damaadji", elle serait venue dans la région Tchad ou du Niger d'après les Fulbé. Son trait marquant est la turbulence. La race Djalidji, son nom vient du clan Diallo et il est fort probable que se soit ce clan qui l'est introduite dans le monde baatonu. Avec cornes et la bosse très élevée de ses boeufs, cette race est

<sup>(1) -</sup> Dupire (M): peuls nomades, op. cit. p. 176

plutôt abondante à Karimama, métissée avec la race baatonu, elle donne un bon produit.

Le "Yakanadji" est une race de boeufs de grande taille, avec une bosse moyenne et de lonques cornes. A ces différentes races s'ajoutent d'autres comme le "bodédji", le "Goodadji", "Sombadji" toutes avec des caractéristiques Bénéficier donc du "Habba-Nan'ï" pour l'emprunteur diversité des races dans le monde baatonu, c'est diversifier les races des vaches de son troupeau, métissage très apprécié d'ailleurs par les barqubé. Un propriétaire qui répartit son bétail sous forme de "Habba-Nan'i" entre plusieurs personnes vivant loin de son campement ou même de sa région prévient ainsi les épidémies ou les raids des cavaliers wasangari qui moment venir frapper le troupeau peuvent à tout communauté. Comme on peut le constater, même la sécurité sociale chez les barqubé passe par le bétail. La liste des occasions de circulation des biens fulbé serait incomplète si à ce qui précède on ajoutait pas les redevances coutumières. Celles-ci donnaient lieu à une intense circulation des biens à provinces et des l'intérieur des royaumes baatombu. comprendre leurs raisons d'être, il est nécessaire de passer en revue les relations de clientélisme qui unissent les Fulbé aux sédentaires baatombu. Différents des maîtres wasangari, Fulbé n'étaient pas totalement intégrés à la globale baatonu, à laquelle ils n'étaient unis que par des liens contractuels dans le but de maintenir l'équilibre Les charges des Fulbé vis-à-vis des Baatombu sont diverses et apparaissent en de multiples occasions, l'objectif étant de gagner la confiance de leurs maîtres et surtout leur protection dans cette société où le statut des éleveurs était devaient rester sous proche de celui des serfs. "Ils protection du même chef wasangari, leur fuite dans une autre chefferie étant répréhensible et pouvant entraîner des guerres entre les chefferies" (1).

Ainsi, quand ils venaient rendre visite à leurs seigneurs, ils ne manquaient pas de leur apporter du lait et quelques

<sup>(1) -</sup> Lombard (J) : "Les bases traditionnelles de l'économie rurale bariba" op. cit. p.184

oeufs de poule ou de pintade. Exceptionnellement, ils pouvaient donner un taurillon ou une génisse.

En dehors de ces redevances habituelles, il y avait de occasions solennelles au cours desquelles, devaient, par des dons importants, prouver leur attachement au défendre la réputation de leur chefferie. C'était à l'intronisation d'un nouveau l'occasion de chef wasangari d'une part, à l'occasion de la traditionnelle fête de la gani, grande fête annuelle des Baatombu, et à l'occasion funérailles d'un chef défunt d'autre part. C'est pareilles occasions que l'honneur de la chefferie et de son en jeu et qu'il fallait rivaliser était générosité avec les seigneurs et les chefs des provinces voisines (1). L'une des attributions des chefs fulbé nommés par les souverains wasangari était justement la perception de ces redevances auprès de leurs sujets en ces occasions.

Ainsi à l'intronisation d'un chef wasangari, les Fulbé lui faisaient parvenir un certain nombre de dons : lait, moutons, taurillons, taureaux. Ces dons étaient destinés au repas qu'il devait offrir à tous les étrangers venus des villages. C'est également à ces mêmes fins qu'étaient destinés les cadeaux fêtes de Gani. Ces redevances coutumières lors des en des occasions de réjouissance n'étaient pas absentes en de tristes situations telles que les funérailles d'un chef wasangari. C'est au Djow wuro (Chef-pullo) de kpané qu'il est de tout temps revenu de fournir par exemple taureau noir dont la peau servait à envelopper le corps kpanésunon avant son enterrement (2). Mieux, dans un pays où la razzia et le pillage étaient des institutions d'Etat et où les ressources économiques étaient destinées au financement querres intestines, les Barqubé à défaut de participer ces affrontements devaient fournir militairement à taureaux nécessaires pour l'achat des armes et des chevaux contribution indispensables pour la guerre. Cette fulbé apparaissait comme une nécessité pour la victoire de leurs

<sup>(1) -</sup> Lombard (J): "Les bases traditionnelles de l'économie rurale bariba" op. cit. p.219

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Bello Amadou le 02 Janvier 1992 à kpesuru (Kpané) 67 ans

protecteurs qui signifiait une extension de leur parcours de nomadisation et un abri contre les razzias des voisins. En dehors de ces redevances coutumières à caractère que officiel les Fulbé fournissent à leurs protecteurs, d'autres existent à un degré inférieur : ce sont redevances à leurs voisins baatombu en de petites occasions telles que le mariage, le baptême et d'autres manifestations pour bonne cohabitation. Il réjouissances, une important de souligner que ces dons qui sous-tendent intense circulation de biens entre les deux sociétés étaient proportionnels au capital en cheptel de chaque région et ne concernaient pas uniquement la communauté des Fulbé mais aussi Baatombu roturiers et les autres la couche des dépendantes, en l'occurrence les "gando" (1). C'est donc tout un pays parfois qui se "cotisait" pour qu'il ne soit pas porté atteinte à la bonne renommée et à l'hospitalité de son chef et ces redevances coutumières apparaissaient comme une sorte de contribution ou d'impôt que devait chaque sujet à son chef ou à son souverain <sup>(2)</sup>. Evidemment pour comprendre la d'être de ces redevances et surtout l'obligation des Fulbé de s'acquitter de ces redevances, il convient de chercher à comprendre le cadre politique dans lequel ces derniers étaient insérés.

<sup>(1) -</sup> Couche servile baatonu

<sup>(2) -</sup> Lombard (J) : "Les bases traditionnelles de l'économie rurale bariba..."op. cit p.220

Chapitre III : ROLE DES FULBE DANS LA VIE POLITIQUE DES CHEFFERIES WASANGARI DU NORD-BENIN.

#### I / UNE INSTITUTION POLITIQUE A L'IMAGE DE CELLE DES WASANGARI

#### 1- Les chefferies fulbé du monde baatonu

des des particularités Fulbé du monde demeure sans doute dans conception de la leur politique. Peuple de pasteurs semi-nomades à la recherche des points d'eau pour leurs troupeaux, et des politique autonome d'entité ne semble pas constitué la préoccupation des Fulbé de la région ; derniers à s'insérer dans la région où l'essentiel du système politique était déjà mis en place par leurs voisins wasangari, et où un nouvel ordre suppose la remise en cause de l'ancien, aucun à l'installation n'était favorable facteur d'un politique purement pullo. Les pasteurs doivent au contraire leur installation à l'hospitalité de leurs hôtes wasangari qui les ont inclus dans leur propre système politique.

Ce qu'il convient donc d'appeler chefferies fulbé du monde émanation des chefferies n'est qu'une là dans çà la région durant et la période prétoujours par coloniale, identiques ces limites dernières, l'objectif des dirigeants wasangari étant d'avoir la mainmise sur les tribus fulbé.

Ces chefferies sont au Sud-Est, celle de Niki; elle est la plus ancienne et constitue de ce fait la capitale de la province baatonu; c'est de cette dernière que sont partis les fondateurs des autres chefferies comme celle de Kparaku au sud; elle est la plus prospère des chefferies à cause de son commerce et de sa politique libérale vis-à-vis des marchands étrangers. Au centre se situe la petite chefferie de Bwe qui a toujours vécu dans l'orbite de Niki. Le Nord-Est du monde baatonu est occupé par la chefferie de Kaani identique à celle de kparaku par sa politique d'ouverture sur l'extérieur. Enfin

au nord-ouest, les chefferies de Birini et de kpané plus récentes dans l'ordre de la fondation que les premières. Tel est l'état des chefferies du monde baatonu dans la période précoloniale et c'est dans ces différentes chefferies que sont juxtaposées celles des fulbé sous le contrôle total des wasangari qui y ont laissé des empreintes aussi bien dans la conception même des chefferies que dans l'organisation administrative de ces dernières.

## 2- L'organisation administrative des chefferies

Les chefferies fulbé du monde baatonu doivent tout de leur organisation administrative à celles des wasangari. Elles ont chefferies wasangari des 1'autonomie décentralisation, deux principaux traits marquants ces chefferies. La seule relation existant entre elles n'est que celle tissée par l'intermédiaire des seuls dirigeants dont les d'ordre politique réflétaient ceux unissant localités entre elles; Jacques LOMBARD, s'est étendu sur les de ses chefferies caractéristiques wasangari qui définissant concerne les principes les liens politicopouvons désigner par territoriaux : «Si nous province Borgou, cette province comprend trois échellons différents de l'autorité qui se situent au niveau du pouvoir central provincial, au niveau du pouvoir régional et enfin à celui du Il existe donc au départ, deux catégories relations, les premières intéressant le chef de province et les chefs de régions, les secondes s'appliquant aux chefs de régions vis-à-vis des chefs de villages" (1).

A la tête de la province siège le Fuldunga, chef supérieur fulbé du monde baatonu, il est le représentant de communauté pullo du monde baatonu auprès de l'autorité politique centrale wasangari à la cour duquel il a le rang de plan administratif, le fuldunga le Sur représenté dans les régions par des "Djow-Wuro" qui en raison l'autonomie des régions ressortent comme de véritables détenteurs du pouvoir politique au sein du monde pullo. Au

<sup>(1) -</sup> LOMBARD (J) : Structure de type féodal en Afrique Noire op. cit. P.265

niveau des villages de chaque région les "Djow-Wuro" représentés par "Gah-sunon". des Le caractère relations qui unissent le pouvoir central à ceux régionaux et enfin à ceux des villages fait qu'à chaque niveau jouissait d'une certaine autonomie. Les "Djow-Wuro" au niveau bénéficiaient d'un certain régions nombre de constitutionnels qui accroissent leur suprématie. Il n'est pas donné au fuldunga de nommer ces fonctionnaires régionaux sauf en cas de crise généralement dénouée par les chefs régionaux wasangari.

Les "Djow-Wuro" sont aidés dans l'exercice de leur fonction par des chefs de village ou Gah-sunon élus par eux et le chef wasangari de la région selon leur principe de succession.

A l'intérieur des villages, la communauté pullo est subdivisée en clans ayant chacun à sa tête un N'dotia élu par le conseil des sages du clan. Le N'Dotia règle les problèmes courants du clan et rend compte au Gah-sunon.

La mission du fuldunga se bornant souvent à transmettre les ordres du souverain wasangari à ses pairs régionaux, les "Djow-Wuro" n'intervenant que rarement dans les affaires courantes des villages, les relations unissant ces différents paliers de l'autorité pullo sont très peu consistantes à l'instar de celles des wasangari qui en sont les auteurs. Malgré cette décentralisation à outrance, les attributions du fuldunga sont à la mesure de son rang.

## II / LA FONCTION POLITIQUE DU FULDUNGA

## 1- Les origines de la dignité

La création de la charge semble être aussi ancienne que l'installation des Fulbé dans la province de Niki, la tradition orale recueillie à Niki fait état d'une douzaine de fuldunga ayant régné et il est fort possible que la mémoire collective ait oublié un certain nombre.

La fonction politique du Fuldunga ou chef supérieur des Fulbé aurait été créée par un roi de Niki de la branche Lafiaru <sup>(1)</sup> pour récompenser un marabout pullo, cousin utérin de l'une de ses femmes d'origine Hausa pour les services rendus à la couronne. Le terme Fuldunga dériverait d'ailleurs de l'expression Hausa "Ka-Futa-Gah" (repose-toi dans un gah).

Nommé par le souverain wasangari, son choix obéissait à un certain nombre de critères. Après la sélection opérée par le conseil privé des anciens, généralement les proches parents, deux à trois candidats étaient proposés au souverain wasangari qui, compte tenu de l'attachement qu'il avait pour tel ou tel autre ordonnait au BAH-AGBAN (2) de couvrir le candidat de son choix du paque de l'intronisation et à partir de ce moment le candidat choisi porte le titre de fuldunga. Comme attributs de sa charge, il devait recevoir du chef supérieur wasangari, un cheval pour ces déplacements, le burnous et la chéchia rouge accoutrement, également un linceul blanc enterrement. Il avait également droit à un bélier de la part du souverain wasangari à chaque fête de l'AID-EL-Kébir (3). Seul représentant de la communauté pullo du monde baatonu auprès du souverain wasangari, il a le rang de ministre à la cour de ce dernier et à ce titre bénéficie de certains avantages comme le port de l'étrier en cuivre, le harnachement de son cheval est celui d'un ministre, il a aussi droit aux royaux comme les louanges des tambours sacrés ministres. Responsable pullo de tout le monde baatonu le fuldunga a des fonctions politiques diverses.

<sup>(1) -</sup> L'une des branches dynastiques du trône de Niki qui serait issue de l'union avec une femme étrangère (Hausa) et du fait de cette origine, elle a été la branche qui a obtenu le plus grand soutien des musulmans des caravansérails.

<sup>(2) -</sup> Ministre d'origine servile à la cour du roi de Niki dont la tâche principale est de proclamer le verdict du conseil électoral d'un roi ou d'un ministre.

<sup>(3) -</sup> Fête musulmane communément appelée Tabaski au cours de laquelle les fidèles immolent des béliers.

#### 2- Les charges du Fuldunga

son titre de représentant des Fulbé de toute province, le fuldunga a des charges aussi bien économiques que politiques. Il est chargé en principe de résoudre tous problèmes politiques des chefferies régionales fulbé du monde baatonu. Qu'il y ait un problème de succession au niveau d'une c'est au fuldunga qu'il revenait normalement avec l'appui du chef régional wasangari de trancher le problème. Il a également pour fonction de régler les problèmes de pâturage qui opposent souvent les Fulbé des régions différentes. Il a rôle de transmettre les ordres du wasangari de Niki aux "Djow-Wuro" des régions qui les font différents villages par l'intermédiaire repercuter aux lui revient également de faire l'état Gah-sunon. Il chefferies fulbé de toute la province chaque fois que les seigneurs wasangari en expriment le désir.

Sur le plan économique, c'est à lui qu'il revient d'organiser aussi la province. Chargé chaque fois de mettre au courant le souverain wassangari des pillages dont les Fulbé ont été victimes dans telle ou telle région de la province, c'est à lui qu'il revient de réunir le bétail nécessaire au roi de Niki pour les manifestations de la Gani, chaque région devant envoyer sa contribution par son "Djow-Wuro".

Des événements comme la Gani, l'intronisation ou les funérailles du souverain wasangari étaient des occasions où le fuldunga devait donner quelques bêtes en contrepartie des dons de suzeraineté d'usage qu'il recevait de la part de ce dernier. Véritable ministre pullo chargé des relations entre Fulbé et Baatombu, le fuldunga est chargé de rendre la justice au sein de sa communauté, n'envoyant au souverain wasangari que les différends ayant engendré des meurtres ou des délits graves, bref des différends qui dépassent sa compétence.

Par son rang et ses attributions on ne peut plus importants, l'on peut dire sans grand risque de se tromper que le fuldunga, ministre pullo à la cour du roi wasangari de Niki

peut être désigné également sous le titre de chef supérieur des Fulbé du monde baatonu.

même manière que la décentralisation Mais de la l'inexistence des relations de dépendance territoriale qu'on observe au sein du monde baatonu du Nord-Bénin ont réduit souvent le roi de Niki en simple autorité ne gouvernant que localités de sa chefferie, de cette même l'autorité du fuldunga s'est limitée au commandement des Fulbé de la chefferie de Niki où il réside tout en gardant sa place ministre à la cour du roi. A certains égards politique du Fuldunga s'est confondu avec celui du "Djow-Wuro", chef régional, mais des différences même si elles sont minimes ont existé entre deux autorités ces pratiquement les "Djow-Wuro" n'ont pas les mêmes attributs royaux et la même considération que le fuldunga. Le "Djow-Wuro" n'a pas droit aux louanges des tambours sacrés et ne peut pas bénéficier du don traditionnel du burnous qu'offre le roi de Niki à l'occasion de la nomination d'un fuldunga. C'est en fonction de toutes ces considérations que l'affirmation Jacques LOMBARD selon laquelle «Un seul lien officiel, traditionnel et héréditaire unissait ces derniers (fuldunga) wasangari par l'intermédiaire pouvoir de qui existait dans fonctionnaire chaque chefferie. l'appelait fuldunga à Niki, "Djow-Wuro" à Kparaku, à Kaani et kpané Gassunon ou Gakpè...» (1) doit être prise réserve. Politiquement la communauté pullo est structurée à l'image de celle baatonu. Aucune confusion n'est possible entre le fuldunga qui est un chef provincial, le "Djow-Wuro" qui lui est un chef régional et au dernier échelon le Gahsunon qui est plutôt le représentant pullo de village ; pour preuve, à Niki il existe un "Djow-Wuro" chargé de résoudre les problèmes fulbé du royaume et il reconnaît sa subordination au Fuldunga aux pouvoirs provinciaux. Théoriquement responsable suprême de la communauté pullo du monde baatonu, il semble les charges de ce dignitaire ont connu fluctuations pendant la période précoloniale. A l'origine très

<sup>(1) -</sup> LOMBARD (J) : Structure de type féodal en Afrique Noire ...op. cit, P.233

étendues, les charges du fuldunga ont connu des variations durant cette époque qui a précédé l'arrivée des Européens dans la région. Le premier facteur de variation de l'importance de du premier responsable pullo est l'alternance des branches dynastiques sur le trône de Niki; selon que nous ayons un roi de la branche Lafiaru créateur de la charge ou non, les responsabilités du fuldunga ont connu des hauts et des bas (1). Mais c'est depuis la révolte pullo Kari (Niki) vers le milieu du XIX siècle, habilement favorisée par le fuldunga selon la tradition orale que la fonction de ce dernier a été réduite à celui d'un simple agent fiscal. D'autre part, l'autonomie dans laquelle vivent les chefferies de la province n'est pas de nature à faire éclore et à maintenir la valeur de la fonction de Fuldunga. Des chefferies éloignées de la capitale Niki comme Kpané ont moins connu l'influence de ce représentant dont le domaine d'action recouvrait pourtant la région.

La réglementation de la vie des pasteurs fulbé dans la province était plutôt aux mains des "Djow-Wuro" véritables responsables fulbé dans les régions.

#### III / LE ROLE POLITIQUE DU "DJOW-WURO"

# 1- Du choix du Djow-wuro

A la tête des chefferies régionales fulbé du monde baatonu trouvent "Djow-Wuro" véritables responsables les choisis au sein du clan le plus anciennement installé dans la région, exception faite de la famille royale pullo de Kpané où une brouille entre le Kpanésunon et Djadji le conducteur de la première fraction pullo arrivée dans la région a exclu ce (2). "Djow-Wuro" dernier du commandement littéralement des campements le titre porté diriqeant est chefferies responsables fulbé dans les régionales à

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de EL-HADJ Oumarou Adamou, cultivateur baatonu interrogé le 19 octobre 1991 à Danri (Niki) 76 ans.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Bello. Amadou, Djow-wuro de la chefferie de Kouandé le 20-01-1992 à Pkesuru (Kpané) 67 ans

l'exception de Kaani où le dirigeant pullo de ce rang porte plutôt le titre de "Ruga". "Djow-Wuro" ou Ruga les charges politiques de ces dignitaires sont les mêmes et contrairement Diolof par exemple où le commandement des Fulbé était (1)tribal dans le monde baatonu. l'influence de l'aristocratie wasangari donna aux Fulbé un commandement large, le domaine d'un "Djow-Wuro" plus contenir plusieurs tribus. L'accession au trône des "Djow-Wuro" suivait les règles de succession agnatique et au sein des candidats on s'évertuait à chercher celui qui réunissait le plus de qualités physiques, intellectuelles et morales. La richesse n'est pas moins un atout favorable pour un candidat. Normalement le fils ou le frère cadet du défunt chef selon les principes islamiques, cependant il était rare qu'un "Djow-Wuro" délègue de son vivant ses pouvoirs à son successeur, cette disposition pouvant être rejetée à sa mort selon la volonté du dirigeant wasangari. Mais quoiqu'il le monde baatonu, la famille pullo la plus soit dans anciennement installée a toujours eu le monopole du pouvoir dans la période précoloniale (2). A défaut de fils en âge de commander ou de frère vivant, le commandement de la chefferie ne peut être confié qu'à un homme adulte ressortissant de la famille réquante et détenteur des qualités précitées.

La course au pouvoir est arbitrée par les anciens, nobles et c'est après le "Gnoré" ou conseil du corps électoral généralement constitué de sept membres que le candidat ou les candidats égaux droit sont dégagés et présentés en souverain wasangari qui sanctionne le choix du électoral. Les liens d'amitié, la richesse du candidat sont des éléments dont tient compte le chef wasangari dans le choix car si le "Djow-Wuro" ne doit pas être nécessairement le plus l'intérêt du riche de la tribu, il ne va pas aussi de responsable wasangari de choisir un collaborateur démuni qui s'acquittera difficilement des redevances coutumières, et qui en certaines circonstances doit sacrifier des bêtes de

<sup>(1) -</sup> BA. (0): Le Fouta-Toro au carrefour des cultures ed. L'harmattan, Paris, 1977, P.119

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Gado-Sokou, "Djow-Wuro" de la chefferie pullo de Bwe à Gamia le 23 décembre 1991, 60 ans.

propre troupeau (1).

du "Djow-Wuro", il revient choix wasangari de fournir à ce dignitaire le turban blanc et la chéchia rouge qui sont ses attributs royaux ; cette cérémonie faisait l'objet de tout remise d'attributs religieux au terme duquel le nouveau "Djow-Wuro" souverain sédentaire les traditionnelles noix de kola pour la suite des manifestations qui se dérouleront cette fois-ci au domicile de ce dernier. Au terme des manifestation le "Djow-Wuro" est sacré chef pullo de la région et à ce titre s'engage à porter assistance à la chefferie baatonu dont il émane par les redevances coutumières d'une part et par son matériel qu'il doit apporter toutefois que la chefferie se sentira menacée en contrepartie de la protection le dirigeant doit à sa personne et à toute sa communauté.

# 2- Les attributions du "Djow-wuro"

Les charges du dignitaire pullo qu'est le "Djow-Wuro" sont multiples dans la chefferie. Il est à la fois, conducteur des Fulbé de sa chefferie, représentant administratif, juge et agent fiscal. Premier des pasteurs de la région, c'est à lui qu'incombent les responsabilités du bien-être des Fulbé de la région et surtout le bon voisinage avec les sédentaires baatombu. Son pouvoir est représentatif : Il n'ordonne qu'avec le consensus des hommes adultes qui l'entourent et qui ont rang de ministre à sa cour et celui surtout du chef wasangari.

Ces hommes adultes au "Wakaabé" généralement au nombre de quatre sont choisis parmi les sages et dans l'entourage immédiat du "Djow-Wuro". La direction de la chefferie semble plus originale dans la petite chefferie de Bwe et cette originalité réside dans le fait que les "Wakaabé" sont plus représentatifs parce que choisis dans les différents villages relevant de l'autorité du "Djow-Wuro". Ainsi la capitale de la

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Orou Tokoura dit bah. Guessèré chef griot baatonu à woré (Niki) le 15 octobre 1991, 95 ans environ

chefferie fournit un wakaabé, les petites chefferies comme Gbemqbèrèkè, Bwanri, wara, Ina fournissent chacune "wakaabé" chargés de défendre les intérêts de leurs localités A Bwe contrairement aux autres chefferies pouvoir pullo ne se trouve pas concentré entre les (1)capitale La Fulbé de la recherche équilibre la direction de la chefferie dans semble être l'objectif.

Lorsqu'on connaît l'étendue de ses chefferies régionales, on comprend pourquoi les "Djow-Wuro" ont préféré se aider dans l'exercice de leur fonction par des village ou Gah-sunon, chef des campements fulbé au niveau des par le "Djow-Wuro" Elu aidé du chef wasangari, le Gah-sunon responsable devant le Djow-wuro a pour fonction d'administrer les Fulbé de son village. La diversité des clans fulbé au niveau de ces villages oblige le Gah-sunon à se faire aider dans l'exercice de sa fonction par des sages N'Dotia représentants des clans. Les N'dotia réalité les patriarches des clans fulbé et ils sont élus en fonction de leur âge et de leur sagesse ; leur charge n'est donc pas héréditaire et peut passer d'une famille à une autre sans discrimination.

Le "Djow-Wuro" administrait les Fulbé de sa chefferie, son rôle premier était la protection des pasteurs et de leurs biens. Il assurait, aidé des "wakaabé" la justice et tranchait tous les problèmes relevant de sa compétence en l'occurrence les délits de tous genres, les rapts de femme, le viol et les vols des bêtes par des sanctions édéquates : amendes en tête de bétail généralement. Il pouvait user de la clémence vis-àvis des condamnés. Cependant les délits avec les sédentaires baatombu, les crimes graves comme les meurtres dépassaient les compétences de son tribunal et étaient plutôt tranchés par le souverain wasangari.

Gardien du code moral et social, code qui n'est que

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Gado Sokou, "Djow-Wuro" de la chefferie pullo de Bwe à Gamia le 23 décembre 1991, 60 ans environ

l'énoncé des habitudes acquises et des attitudes aui définissent la «manière d'être pullo» le "Djow-Wuro" sont chargés de veiller à la survie comportement. Tout pullo qui allait outre est sanctionné, les allaient de l'exclusion temporaire du passant par des amendes en bétail en à l'interdiction de certains avantages liés à la vie du pasteur comme le retrait de la vache de l'amitié qui avait été confiée à l'intéressé si celui-ci en avait bénéficié.

Si les charges du "Djow-Wuro" sont immenses, sa fonction n'est pas totalement gratuite. Il tire l'essentiel richesse des taxes perçues sur les nouveaux Fulbé désireux de s'installer dans sa chefferie ; chaque nouvel immigrant doit verser une taxe allant d'une à trois bêtes compte tenu de Il est également autorisé à son troupeau. l'importance de toucher la dîme sur les héritages. Des dons de toute nature lui parviennent après le règlement d'une affaire litigieuse, lors des cérémonies d'imposition de nom, les mariages. Il peut également recevoir le don d'un pasteur de sa chefferie qui aimerait bénéficier de sa faveur sans qu'il ne l'ait réclamé de ce dernier. Par les avantages liés à sa fonction, le "Djow-Wuro" ne constitue pas moins un poids pour les pasteurs fulbé subissaient déjà les pressurations des dirigeants wasangari.

Par la diversité des responsabilités du "Djow-Wuro" au sein de sa propre communauté et par son rôle d'intermédiaire entre la communauté pullo et les Baatombu, ce responsable pullo apparaît comme le vrai représentant de la société des pasteurs dans le monde baatonu.

# TROISIME PARTIE

LA CULTURE PULLO DU MONDE BAATONU

<u>Chapitre I</u>: LES FULBE, ELEMENTS DYNAMIQUES DANS L'EXPANSION DE L'ISLAM DANS LE MONDE BAATONU.

# I/ L'ESPRIT RELIGIEUX TRADITIONNEL CHEZ LES FULBE

## 1- La religion traditionnelle des Fulbé

Lorsqu'on parle de religion à propos des Fulbé du monde baatonu, plus d'un pensent tout de suite à l'islam, assertion qu'un entretien sommaire avec ces pasteurs contribue confirmer. Mais, lorsqu'on les suit de près dans activités quotidiennes, dans leurs comportements religieux, on comprend aisément et sans grand risque de se tromper que cet islam repose sur un fond religieux traditionnel.

Les Fulbé à l'instar des autres sociétés traditionnelles africaines ont leur conception de la vie traduite dans leurs croyances. Seulement à la différence des sociétés sédentaires, cette croyance en certains esprits ne faisait pas l'objet d'un culte périodique sans doute en raison de la vie pastorale qui impose aux éleveurs des déplacements fréquents. Dans cette société οù 1e rassemblement d'un clan OII de toute la communauté est difficile pour des cultes publics en raison du morcellement du groupe qu'impose la recherche du pâturage, on comprend pourquoi la grande majorité de ces divinités étaient plutôt des dieux familiaux chargés de la protection de leurs sacrificateurs. Ces esprits sont adorés dans des enclos familiaux οù l'on fait des offrandes certaines en circonstances. Au nombre de ceux-ci nous retiendrons qui sont les représentants sur terre des Le (ou les) jumeau décédé est représenté par statuette de bois supposé incarner l'esprit du ou des défunts. naissance de jumeaux chez les Fulbé est un phénomène exceptionnel et ils l'entourent de tout un mystère. Il n'est pas donné à un seul individu de commander la fabrication de soit rang social statuette quel que son disponibilités, encore moins prétendre seul les entretenir. Il est l'oeuvre de toute la famille et chacun doit participer à

sa manière à l'entretien de cet esprit protecteur du campement.

Ces statuettes traitées comme des êtres humains sur les plans vestimentaire et nutritionnel (1), bénéficient de soins attirer leur colère ne pas la particuliers pour communauté. Il revient généralement au chef de campement de s'occuper des offrandes en vue de conjurer le mauvais sort, de prévenir les calamités et les épidémies. Ils transmettent leur message lors des divinations et la mort successive d'enfants, d'une femme, la stérilité d'une autre, une épidémie au sein du la fréquence de certains maux dans la peuvent être leur oeuvre, conséquence des mauvais traitements dont ils sont victimes ; alors des sacrifices allant du lait frais au boeuf leur sont offerts en vue de remédier aux maux (2)

En plus de la croyance aux esprits des jumeaux, les Fulbé du monde baatonu croient aux esprits qui habitent certaines supposées végétales incarner des divinités bienfaitrices telle le "butyrospernum-Karü" (Karité). Si aucun culte n'est rendu à cet arbre, il recouvre néanmoins importance capitale dans la croyance pullo du monde baatonu. En effet, il n'y a pas de campement pullo dans la région qui ne contienne un arbre de karité. Cet arbre selon la croyance des pasteurs, par le nombre important de fruits qu'il produit est supposé transmettre sa fécondité aux vaches du troupeau. a aussi pour fonction d'écarter, d'éloigner les mauvais esprits et les épidémies du campement.

A ces croyances, le recours à la divination, le port des gris-gris supposés porte-bonheur, les interdits claniques sont les preuves de la survivance des croyances traditionnelles.

Des Dendi, les Fulbé du monde baatonu ont hérité le "boriijii" en raison du voisinage avec ce peuple. Cette

<sup>(1) -</sup> Entretien du 21 Décembre 1991 à Gbérubwe avec Débo Dékri, pasteur pullo et confirmé dans d'autres localités du monde Baatonu.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Débo Dékri, pasteur pullo le 21 Décembre 1991 à Gbérubwe (Gbemgbèrèkè) 60 ans.

religion traditionnelle des Fulbé consistait en la croyance en l'esprit du "Laddé" ou "boriijii" <sup>(1)</sup>. Elle s'exprimait, dit Nassirou A. BAKO à travers des transes folles et parfois brutales à l'issue desquelles des messages sont délivrés aux vivants (2). Cet esprit vit généralement dans la brousse et particulièrement dans les termitières. Il a des adeptes qu'il considère comme ses chevaux (puccu). L'esprit est capable de se manifester de diverses manières chez son adepte, avons-nous des adeptes marabouts qui, lorsqu'ils entrent en transe transmettent leur message en priant ; des "lépreux" qui, lors des transes se comportent en lépreux. Il existe même des adeptes serpents qui rampent en transe ; des handicapés physiques qui imitent ces lorsqu'ils sont en transe ; bref, les adeptes recouvrir lors de leur transe, l'esprit utilisant leurs corps et leurs sens (3).

Comme messages, les adeptes du "Boriijii" annoncent les sein des hommes ou des bêtes, ils annoncer l'approche d'une razzia et les dispositions à prendre pour éviter les pillards wasangari ; les adeptes du "Boriijii" indiquent également aux pasteurs les zones pour transhumances à venir sans pour autant négliger d'indiquer des remèdes aux autres maux de la collectivité : qu'une femme de stérilité, qu'un homme soit frappé quelconque malheur, l'adepte du "Boriijii" mis en transe pour la circonstance peut révéler au patient les causes de son mal et les remèdes appropriés. Comme chez leurs coreligionnaires dendi, il existe chez les Fulbé du monde baatonu les prêtres qui s'occupent de cette divinité. Les hommes portent le nom de et les prêtresses "Kuma". Les prêtres ont pour rôle adeptes d'initier les nouveaux dans leurs demeures tiennent en même temps lieu de centre d'initiation. Celle-ci

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de sidi-bignon, ménagère pullo, adepte du "boriijii", le 14 Juin 1992 à Gompkaru (Banikparu) 64 ans.

<sup>(2) -</sup> NASSIROU (A.B.) : <u>La question du peuplement Dendi dans la partie septentrionale de la République Populaire du Bénin</u> : <u>Le cas du Borgou</u>. Mémoire de maîtrise d'Histoire, FLASH UNB 1988-1989 P.149

<sup>(3) -</sup> Information obtenue de Maman Djodi, prêtre du LAADE le 16 Juin 1992 à <u>Gompkaru</u> (Banikparu) 58 ans environ.

comporte plusieurs étapes et peut durer jusqu'à trois lunes, au cours desquelles on apprend aux adeptes à danser, à jouer le rôle de l'être dont ils incarnent l'esprit et à bien se comporter dans la société. L'initiation se termine avec le bain de pureté que les adeptes reçoivent sur les termitières. de sortie est marquée par La cérémonie une manifestation et a pour objectif "la prise de la baque". Des baques préparées en fonction de l'esprit qu'incarne chaque adepte sont cachées la veille de la cérémonie à l'insu des il revient à chaque nouvel adepte en transe découvrir sa baque. Celle-ci peut être jetée dans un puits et il revient au nouvel initié en transe de la retrouver quel que soit l'endroit où elle est cachée. Cet exercice permet au chef spirituel et à la famille de l'initié d'être persuadés qu'un esprit réellement est incarné par cet adepte et par conséquent de vérifier la puissance de cet esprit.

L'adepte qui n'arrive pas à répérer la position de sa bague prouve ainsi au public la faiblesse de l'esprit qui l'anime ou tout simplement qu'aucun esprit ne l'anime. Cette épreuve est toujours faite de suspense car l'échec d'un adepte jette un discrédit sur l'initié et couvre de honte toute sa famille qui ne regrette par la suite que son investissement pour l'initiation d'un faux adepte.

L'initiation qui comporte aussi l'énumération de certains interdits modifie souvent les habitudes alimentaires des initiés et leur comportement. L'adepte qui incarne l'esprit du lion par exemple ne doit plus consommer la viande de cet animal et son entourage ne doit plus imiter le comportement de cet animal devant l'initié sous peine de le voir se mettre en transe (1).

Le "Zéma" ou la "Kuma", généralement des personnages âgés ont une grande emprise sur le monde pullo et vivent des dons que leur font les adeptes et leurs parents. Le nombre des divinités fulbé du monde baatonu était, semble-t-il plus

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Maman Djodi, prêtre du "boriijii", le 16 Juin 1992 à <u>Gompkaru</u> (<u>Banikparu</u>) 58 ans environ.

grand; il a été réduit par la vie pastorale et la conversion à l'Islam. C'est sur ce fond religieux traditionnel avec la croyance en certaines forces naturelles que l'Islam est venu se greffer bien avant la migration des bargubé dans le monde baatonu.

### 2- La nature de l'Islam pratiqué par les Fulbé

Pour qui s'intéresse à l'Islam dans le Bénin septentrional durant la période précoloniale, les Fulbé constituent une référence à citer et ceci pour plusieurs raisons.

"Tous musulmans, (41.000) pasteurs, fermement attachés à la fois du prophète, les Fulbé constituent le plus gros noyau dahoméen puisqu'ils représentaient près l'Islam (1). islamisés dans la colonie" Les moitié des l'opposé des populations autochtones sédentaires sont arrivés monde baatonu islamisés. le problème le appartenance confrérique est en partie lié à celui de leurs origines.

De l'étude ci-dessus faite sur l'origine des Fulbé du monde baatonu, il ressort que ces éleveurs pour la grande majorité viendraient du Niger (Say), du Macina, du Nigéria (Sokoto), grands centres de propagation de l'Islam en Afrique Occidentale avec la Quadria comme véhicule. C'est cette voie que les songhaï, disciples spirituels des Kounta au XVI siècle répandirent dans tous les hameaux riverains du Niger ; c'est elle que les peuls ardents propagateurs de l'ouird de sid Abdel Qader Al. Djilami imposèrent par la force du Macina à Sokoto en faisant presque une religion d'Etat jusqu'à la fin du XIX siècle" (2). Les Fulbé du monde baatonu majoritairement originaires des états théocratiques musulmans l'initiative des responsables de la secte Qadria ont tous embrassé cette secte islamique. La Quaria, la secte islamique la plus ancienne a été fondée au XIè siècle (1077-1166) à

<sup>(1) -</sup> Marty (P): Etudes sur l'islam au Dahomey, op. cit p.169.

<sup>(2) -</sup> Marty (P): Etudes sur l'Islam au Dahomey op. cit p.175.

Bassorah en Irak par Abdel-Kader Al-Djilami. Son propagateur est le savant missionnaire Abdel-Kerim-Al Maghili qui séjourna pendant longtemps au Kanem-Bornu. La Qadria fait une large place au soufisme, à la méditation et à la rigueur dans les pratiques islamiques. Le chapelet de son Wird comporte deux sections de cinquante grains séparées par une boule de verre (1).

Durant toute la période précoloniale, les pasteurs dans le monde baatonu restèrent tous Qadri même si aujourd'hui nous remarquons une défection de plus en plus prononcée au profit de la confrérie Tidjania <sup>(2)</sup>.

La Quadria, secte islamique des pasteurs du monde baatonu est plus une couverture que l'expression d'une foi profonde car même musulmans, les barqubé le sont à leur manière. Comme le souligne Paul Marty : "Au surplus, Qadérisme et tidianisme ne sont pour ces musulmans à l'eau de rose que des étiquettes" (3). Cette conception de la nouvelle religion qu'est l'Islam n'est d'ailleurs pas propre seulement aux Fulbé du baatonu ; beaucoup d'auteurs s'accordent à reconnaître cette impureté de l'Islam pratiqué par les peuples noirs. peuple en adoptant une nouvelle religion, garde le secret désir de ne pas encourir les rancunes des antiques divinités qui occupent son sol, flottent dans l'eau qu'il traverse et qu'il boit et jusque dans l'air respire" (4). L'illustre Amadou H. BA cité par le même auteur renchérit : "L'Islam se aux teintes des terroirs et des pierres. substrat religieux et emprunts cohabitent en bonne intelligence... culte des ancêtres, croyances aux sorciers gris-gris, pratique port de successorale traditionnelle, recours à la divination, importance attachée l'oniromancie, interdits à claniques, et circoncision et clitoridectomie dont le coran ne dit mot" (5).

<sup>(1) -</sup> ONWUBIKO (K.B.C.) : <u>History of West Africa</u> (A.D. 100-1800), éd. FEP, Singapore, 1985, PP.115-119

<sup>(2) -</sup> Confrérie islamique qui opte pour un islam combatif et très fervent. Les baatombu se convertiront par la suite à cette secte qui correspond plus à leurs aspirations à leur comportement de pillards.

<sup>(3) -</sup> Marty (P.): Etudes sur l'Islam au Dahomey. op. cit PP.175-176.

<sup>(4) -</sup> OUMAR (B) : Le Fouta-Toro au carrefour des cultures. éd. l'Harmattan, Paris, 1977, P.118

<sup>(5) -</sup> OUMAR (B) : Le Fouta-Toro au carrefour des cultures. op. cit P.83.

Les affirmations de Labro Michel vont dans le même sens lorsque parlant des peul bororos, il soutient que "Même lorsqu'ils sont musulmans, les nomades le sont à leur manière. Leur Islam à eux, c'est un islam tempéré, revu et corrigé à la manière peule" (1).

Comme nous pouvons le constater, toutes ces affirmations concourent à faire de l'Islam des peuples noirs, un Islam repensé, repétri, négrifié, adapté, taillé à la mesure des noirs pour reprendre les expressions de J.C. Froclich cité par Oumar Bâ (2). Comme leurs coreligionnaires de l'Afrique Noire, les Fulbé du monde baatonu restèrent des musulmans de pure forme, en tout cas les exigences de la vie pastorale les empêchaient de suivre à la lettre les vrais principes islamiques.

Les ablutions et les cinq prières quotidiennes, peu compatibles avec la surveillance du troupeau sont une affaire de disponibilité chez la plupart des pasteurs ; en matière de mariage et de divorce, ces semi-nomades que sont les bargubé ne respectent que les grandes l'islam, les détails ne rentrant pas de dans préoccupations. Les cimetières spéciaux à l'usage des musulmans n'existent pas chez eux ; les morts sont enterrés rapidement et on essaie d'oublier les lieux de sépulture. Les morts fulbé n'ont jamais eu la chance de bénéficier des derniers hommages de la huitaine et de la quarante et unième pourtant recommandés par le mosquées, "Les dit Paul Marty, n'ont aucun souvent d'ailleurs, elles spécial...très font défaut...les temples, relativement fréquentés le vendredi, sont abandonnés les autres jours de la semaine" (3). L'instruction pour la grosse limite à se connaissance majorité la lа qu'ils récitation de quelques versets du coran ne comprennent même et qui nécessaires pas sont pour les Le carême pourtant l'une des obligations de est plutôt la pratique de quelques-uns (4). C'est pullo toutes ces celui des dendi avec après cet islam

<sup>(1) -</sup> LOBRO (M) : "Jusqu'à quand les bororos marcheront-Ils devant leurs boeufs ?" in <u>Les dernières tribus</u>, éd. Flammarion, Paris, 1988, P.63

<sup>(2) -</sup> FROELICH (J.CK) Cité par Oumar Bâ In Le Fouta Toro au carrefour des cultures : op. cit P.82

<sup>(3) -</sup> Marty (P): Etudes sur l'islam au Dahomey op. cit p.176.

<sup>(4) -</sup> Information obtenue de AFFO Amadou, griot pullo à somkpiriku (Banikparu) le 20-01-91, 75 ans environ.

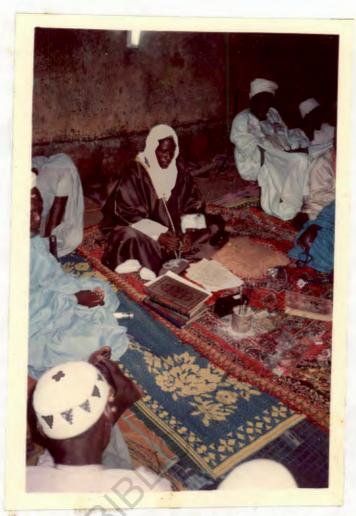


Photo N'6: A la veille du "Mouloud" un marabout pullo prêchant la doctrine mahométane (KAANI).

insuffisances et impuretés, cet islam métissé et remodelé que les Fulbé introduiront dans les zones rurales et consolideront dans les centres urbains du monde baatonu.

#### II/ LES FULBE, AGENTS D'EXPANSION ET DE CONSOLIDATION

#### DE L'ISLAM

#### 1- Pénétration de l'Islam dans le monde baatonu

L'implantation de l'Islam dans le terroir des Baatombu est aujourd'hui un fait connu de tous mais lorsqu'on s'interroge sur les précurseurs et l'époque probable de la pénétration de cette religion du prophète Mahomet dans ce milieu à dominance animiste, des divergences éclatent entre les auteurs qui dans l'ensemble essaient de se placer dans le contexte général de l'expansion de l'Islam dans la région septentrionale du Bénin (haut Dahomey) pour éclairer leurs points de vue.

Ainsi, pour Paul Marty "c'est par la vallée du Niger sans doute, que l'islam y (dans le haut Dahomey) a fait son apparition lorsque l'empire songhaï de Gao et de Tombouctou s'étendit jusqu'aux rapides de Boussa". Poursuivant sa logique, il soutient un peu plus loin que "ce mouvement religieux descendit le Niger avec les piroques songhaï et se répandit chez les Dendi, filiale métissée des Songhaï qui se sont répandus (à leur tour) dans le haut Dahomey" (1). Pour Dramani Issifou Zakari, "l'introduction de l'islam dans le Bénin septentrional fut l'oeuvre des marchands mandingues par l'intermédiaire du commerce caravanier aux XIV et XVè siècles" (2). Dans un autre article consacré à la chefferie de Kaani Jacques Lombard affirme que : "L'islam serait à Kaani aussi vieux que la dynastie des Saka" (3). De son côté, Robert Cornevin affirme : "c'est par les Dendi du Niger que l'islam s'est installé dans le Nord du Dahomey" (4). Par les différentes thèses émises, tous les auteurs s'accordent presque pour retenir les Dendi comme les précurseurs de l'islam et le XVè siècle environ comme la date

<sup>(1) -</sup> Marty (P): Etudes sur l'Islam au Dahomey op. cit P.173

<sup>(2) -</sup> Dramani Issifou (Z): "Routes de commerce et mise en place des population du Nord-Bénin actuel" in Mélanges à R. Mauny PP. 668-670.

<sup>(3) -</sup> Lombard (J) : Structures de type "féodalen Afrique Noire, op-cit p.83

<sup>(4) -</sup> Lombard (J): Notes sur la chefferie de Kandi 1956-1957, P.45

probable de l'introduction de cette doctrine dans le haut-Dahomey.

Que l'islam ait pénétré dans le monde baatonu par les caravansérails, il n'y a pas aujourd'hui de doute certaines précisions méritent d'être données à propos de cette pénétration. Les recherches faites dans la plupart localités du monde baatonu nous permettent de dire que la grande majorité des Baatombu dans la plupart des rurales connurent l'islam plutôt par les Fulbé que (1)l'action des commerçants Dendi ou Hausa Le fait s'explique d'ailleurs aisément lorsqu'on sait que le monde baatonu connaît moins d'une dizaine de caravansérails compris les escales et que pendant longtemps les physiques n'ont pas permis aux commerçants dendi et Hausa d'étendre leurs activités partout (2). Au contraire, par leur genre de vie pastorale qui impose la vie dans les brousses, les populations rurales ne peuvent connaître l'islam que par les pasteurs.

Tous musulmans, l'action pullo dans l'expansion et la consolidation de la foi musulmane au sein de la population baatonu connut une certaine efficacité malgré quelques désavantages des pasteurs par rapport à leurs coreligionnaires Dendi et Hausa.

# 2- L'oeuvre d'expansion de l'Islam des prédicateurs Fulbé

De toutes les armes utilisées par les fidèles de Mahomet pour la conversion des peuples à l'islam, la violence demeure l'une des plus efficaces. La "Jihad" ou la conversion par la force des armes est d'ailleurs recommandée par le coran et est selon l'orthodoxie musulmane le processus d'expansion de la doctrine mahométane par la force.

<sup>(1) -</sup> Vivant souvent loin des grandes agglomérations, les fulbé étaient plus en contact avec la population rurale et par les rapports de clientélisme qu'ils entretiennent avec ces sédentaires, ils leurs firent tôt connaître l'islam.

<sup>(2) -</sup> Nassirou (A.B.) : <u>La question du peuplement Dendi dans la partie septentrionale de la République Populaire du Bénin : Le cas du Borgou</u>. op. cit. P.117

Les peuples noirs, pour leur grande majorité n'ont pas échappé à cette fougue guerrière des musulmans. Qu'on se souvienne de l'effort déployé par l'illustre Ousmane Dan-Fodio dans la formation de l'empire théocratique de Sokoto au début du XIXè siècle dans le seul but de propager l'Islam. De même le monde baatonu aurait dû subir cette islamisation par la violence si l'Askya Mohamed ler réussissait son expédition de 1506 contre ce peuple animiste.

L'échec du projet d'Askya Mohamed 1er donne une autre face l'islamisation des Baatombu. Cette forme d'islamisation efficacité malgré son est absente des préoccupations pasteurs du monde baatonu que rien ne préparait à l'imposition la violence sans doute en raison de l'islam par faiblesse numérique, de leurs formes de migration et enfin en raison des rapports de force qui n'étaient pas en leur faveur. La migration pullo est individuelle ou collective. Seul, pullo quitte son groupe et va, au loin offrir ses services à qui en a besoin. Il est rejoint quelques années plus tard par quelques-uns des siens et il se forme ainsi une petite colonie pullo.

Collective, la migration pullo peut l'être également ; le clan pullo, sous la direction d'un "ardo" (1) nomadise, cà et là à la recherche des pâturages les plus abondants. Le monde baatonu n'a donc pas connu cette fouque querrière reconnue aux Fulbé des autres contrées et qui a conduit à la création des empires fulbé du Macina et de Sokoto entre autres. Défavorisés par leur mode de migration par rapport à leurs pairs autres régions dans le processus d'islamisation des peuples, les Fulbé du monde baatonu le sont également par la nature de leur régime matrimonial. Les relations matrimoniales ont été la utilisée par les Dendi 1e l'arme plus dans Bénin septentrional après l'échec de la tentative d'Askya Mohamed

<sup>(1) -</sup> Ardo : signifie guide, conducteur d'un clan ou d'une fraction de celui-ci. Ce titre est donné au pasteur en fonction des qualités dont il a déjà fait preuve lors des transhumances. Le pluriel de "Ardo" est "Ardubé".

ler <sup>(1)</sup>. Pour les Fulbé du pays baatonu, tout croisement de toute différence de condition entraînent pour existence du mariage. En bref ces éleveurs, la ségrégation en matière de mariage est très prononcée, ce qui n'est pas moins un désavantage pour les pasteurs dans l'islamisation de des sédentaires Désavantagés à plus d'un titre dans leur oeuvre de propagation de la doctrine du prophète, les Fulbé ont usé de certains atouts propres à leur nature, à leur genre de vie pour islamiser. Alors que jusque-là, l'islam introduit par leurs prédécesseurs commerçants dendi et hausa n'a adeptes que parmi les habitants des centres urbains, avec les Fulbé l'islam a commencé à recruter ses fidèles dans la masse rurale, ce qui est un succès à l'actif de leur prédication. Cette islamisation des régions rurales, les pasteurs doivent à forme de vie qui trouve une solution aux leur problèmes de leur migration plus orientées vers les zones rurales que vers les grosses agglomérations.

"Beaucoup de villages bariba dit Paul Marty, sont doublés d'un village peul, situés à des distances variables..." (2). L'expression baatonu «Gaararaa Ke-baa-kparu ka maré-qah» littéralement "A distance négligeable comme celle qui sépare un village baatonu d'un campement pullo" (3) en dit plus sur le voisinage des pasteurs avec les baatombu proximité des pasteurs des ruraux n'a pas été sans impact sur le plan religieux sur ces derniers. L'islam rural et par voie de conséquence islam de masse le plus souvent oeuvre des pasteurs est attesté par Yves Person lorsqu'il dit : «non moins remarquable est le fait que l'islam avec les peuls soit désormais une religion rurale et une religion de masse alors que traditionnellement, depuis les origines de la civilisation soudanaise, elle se limitait aux minorités commerçantes et

<sup>(1) -</sup> Nassirou (A.B) : La question du peuplement Dendi dans la partie septentrionale de la République Populaire du Bénin. op- cit - P.68

<sup>(2) -</sup> Marty (P): Etude sur l'islam au Dahomey. op. cit. P.169

<sup>(3) -</sup> L'expression connue de tous dans le monde baatonu du Nord-Bénin est entrée dans le langage baatonu depuis l'installation des Fulbé dans la région selon OROU TOKOURA. L'expression est employée le plus souvent pour minimiser une distance, un écart entre deux objectifs.

urbaines" (1).

Très peu intéressés à la politique de la région malgré l'assise économique dont ils bénéficient, c'est ici plus qu'ailleurs que les fulbé ont exhibé leur arme économique pour la religion du prophète Mahomet. Les populations sédentaires baatombu ont vu en la réussite (possession des troupeaux) des Fulbé la pratique de l'islam, ce qui les amena à embrasser cette religion. Pour beaucoup de ces sédentaires les marabouts fulbé ont remplacé valablement les devins et autres charlatans traditionnels, ce qui n'est pas sans accroître leur attachement à cette nouvelle religion Toujours rattachés à des villages baatombu perpétuellement en déplacement, les Fublés diffusèrent l'islam dans les coins les plus éloignés du monde baatonu.

En dehors de ce genre de vie qui a beaucoup aidé dans la diffusion l'islam pullo parmi les Baatombu, de propagandistes fulbé qui ont fait dos à l'élevage se sont consacrés essentiellement à l'expansion de la nouvelle foi. Ces propagateurs, en majorité des fulbé du clan des bah, clan marabouts excellence firent par beaucoup l'implantation de l'islam dans le monde baatonu : c'est sous l'influence de ces marabouts fulbé que l'islam est introduit coeur du monde animiste qu'est Niki ; il continue de imams jusqu'à nos jours (3). L'action de ces fournir des marabouts fulbé ne se limita donc pas seulement aux zones rurales et beaucoup s'installèrent dans les centres urbains. Ces missionnaires fulbé se rencontrent partout dans le monde baatonu souvent en transit pour d'autres régions ou installés pour toujours. Ils eurent pour fonction de propager l'islam et de raviver la foi des pratiquants dilettants (4). Mais c'est surtout par l'aspect utilitaire de l'islam que ces

<sup>(1) -</sup> Person (Y): "Qui sont les peuls" In Jeune Afrique N°875 du 14 Octobre 1977, P.62

<sup>(2) -</sup> Sabi BAKOU Aboubacar, entretien du 02-07-92 à Birini Maro (Kpane) 60 ans

<sup>(3) -</sup> Information obtenue de El-Hadj Boni, le 15 juillet 1992 à Niki, 65 ans environ.

<sup>(4) -</sup> AFFO Amadou, griot pullo, entretien du 20-07-91, 75 ans environ, selon cet informateur, l'action des propagateurs dendi et hausa n'introduisit qu'un islam superficiel au sein des baatombu. Avec l'arrivée des Fulbé, il y eut une consolidation de l'Islam. Ils (baatombu roturier) surtout comprirent que l'islam est synonyme de liberté. Les musulmans n'étaient pas considérés comme des sujets des rois et jouissaient d'un certain privilège.

s'attirèrent beaucoup de fidèles dans leurs rangs. Par leur connaissance des versets du coran, ils maîtrisaient l'art divinatoire et parvenaient à prévenir ou à guérir "les fidèles des menaces" de tous genres qui pèsent sur eux. A l'islam tiède des premiers moments, ces marabouts substituèrent un islam vif dans les régions qui étaient légèrement atteintes.

entreprennent l'animation En ils d'une vie ils intellectuelle dans tout le Avec l'islam, pays. l'écriture arabe. système embryonnaire introduisent Un d'éducation est mis sur pied. L'enseignement qui consiste à apprendre aux jeunes enfants les versets du coran et les rites des prières était plus oral qu'écrit ; cet enseignement donné privilégiait la mémoire au détriment l'intelligence ce qui se comprend aisément lorsqu'on connaît la valeur intellectuelle de ces lettrés fulbé. Ceux-ci étant peu nombreux et incompétents dans l'ensemble, la nature l'instruction donnée par eux ne peut qu'en pâtir. La mauvaise qualité de cet enseignement est soulignée par Paul Marty en ces termes "Il est facile de constater qu'ils ne comprennent pas le texte du coran qu'ils enseignent. Ils n'ont d'ailleurs pas cette prétention. Leur tâche consiste à faire apprendre les premiers sourates du livre à leurs élèves et à les initier au mécanisme rituel de la prière" (1).

Cet islam pullo, conçu et pratiqué en fonction des exigences de la vie pastorale et introduit au début avec tiédeur trouve son expression dans les principaux traits de la culture pullo.

<sup>(1) -</sup> Marty (P.): Etudes sur l'Islam au Dahomey op. cit. p.176

Chapitre II : LES GRANDS TRAITS DE LA CULTURE PULLO.

# I/ LE MARIAGE DANS LA SOCIETE PULLO

#### 1- Les formes de mariage

Fulbé offrent dans le Nord-Bénin l'exemple de la société la plus repliée sur elle-même. Distants sédentaires baatombu par leurs activités, les pasteurs le sont aussi par la nature de leurs relations matrimoniales. coutume peul, dit Marcel Feuilles en son état primitif plus interdisait tout croisement de race reconnaissait comme régulièrement valable que le mariage entre peul de condition libre. Tout croisement de races, différence condition entraînerait la de non-existence mariage... (1). En dehors des relations de clientélisme qui les unissaient à leurs voisins Dendi (2) de même religion, rien ne les rapprochait d'eux encore moins des Baatombu qu'ils ont toujours méprisés pour leur animisme. Aucune alliance matrimoniale ne les unissait donc ni à la couche supérieure de la société constituée par les nobles wasangari ni aux hommes servile représentés de condition par les esclaves des différentes catégories (3). Cette ségrégation du point de vue matrimonial des Fulbé plus pour des raisons ethniques que religieuses contribue à leur conserver leur identité. Mais si l'union d'un pullo avec les membres des autres ethnies était interdite, l'endogamie est de règle chez eux et de ce fait connaissent près de trois types de mariage ou "bangale".

Le premier est un arrangement entre deux familles et ces différentes étapes s'échelonnent tout au long de l'enfance des

<sup>(1) -</sup> Marcel Feuilles cité par Marty (P) in <u>Etudes sur l'islam au Dahomey</u>, op. cit. p.244.

<sup>(2) -</sup> Nassirou (A.B.) : La Question du peuplement dendi dans la partie septentrionale de la République Populaire du Bénin. op. cit. P.6. Les Dendi sont un peuple d'origine soudano-sahélienne, commerçants et propagateurs de l'islam ; leur migration dans le monde baatonu daterait des environs du XVè siècle.

<sup>(3) -</sup> C'est la remarque que nous avions personnellement faites dans tout le monde baatonu. Alors que les Fulbé évitent le mariage avec les baatombu pour garder toute leur identité dans sa totalité, les baatombu eux autres, refusent l'union avec les pasteurs sous-prétexte que pareille union est néfaste pour eux, riche, on devient pauvre.

Le deuxième par contre est un mariage ordinairement est une reconnaissance civile de la secondaire ; il l'enlèvement. "La demande en mariage, dit Paul Marty n'est faite que lorsque la jeune fille est déjà en âge de se marier et elle est admise à donner son consentement. Elle peut même refuser le fiancé qu'on lui offre mais elle doit, dans le cas, en présenter un ellemême" (1). Le troisième ou mariage-don (sadaaka), pratique connue de tous les islamisés, est une recommandation du coran mais fort peu pratiquée des Barqubé sans doute en raison de l'importance qu'ils accordent au "prix" de la fiancée et de la valeur dont bénéficient les femmes dans cette société. Il consiste à offrir sa fille en mariage sans contrepartie (dot) à un marabout ou à un homme de bonne réputation peu fortuné (2).

C'est le fait d'un père de famille responsable et respectable que de choisir à son fils dès son bas âge sa première épouse. Le mariage préférentiel se faisait avec la fille du frère de sa mère et de ce fait à cause de la proximité des campements fulbé d'un même patriarche, c'est toute la communauté qui est mise au courant d'une naissance et si dès cette naissance aucun pas décisif n'est fait en direction des parents de la fille qui vient de naître, il n'est pas rare qu'on entende en guise de plaisanterie dans tel campement ou dans tel autre qu'on vient de mettre au monde l'épouse d'un tel. Le choix d'une parente comme épouse chez les Barqubé a ses avantages. En même temps qu'il évite au "prix de la fiancée de quitter le clan, ce choix précoce donne à tout jeune pullo la possibilité bénéficier des mêmes chances en matière d'obtention de la première épouse (3). Chez les Bargubé, à la cérémonie d'imposition du nom d'une fillette, aucune manifestation des parents du garçon ne laisse prévoir un éventuel accord entre leur fils et celle qui vient de naître à l'instar des wodaabé du Niger (4). C'est en moyenne vers cinq (5) ans que l'arrangement entre les deux familles conduit à fiancer une fillette. La première étape de cette demande est

<sup>(1) -</sup> Marty (P): Etudes sur l'islam au Dahomey, op. cit PP.215-216

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Bello Amadou pullo, le 22 mars 1991 Gompkaru (Banikparu) 48 ans environ.

<sup>(3) -</sup> Entretien du 20 Mars 1991 avec Sidi Diridara pasteur pullo à <u>Gompkaru (Banikparu)</u> 33 ans

<sup>(4) -</sup> Dupire (M): Peuls nomades, Travaux et mémoires de l'institut d'ethnologie, Paris, 1962, P. 233.

matérialisée par le don d'un taureau qui est immolé et partagé entre les deux familles. Le taureau accepté est un signe de l'accord de la main de la fillette au garçon et la célébration des fiançailles est fixée généralement pour le samedi suivant. A propos des jours de la semaine, il est intéressant de préciser que dans la tradition des Bargubé, le samedi ressort comme un jour important. Tout évènement qui se produit ce jour est susceptible de se reproduire dans l'avenir et les Fulbé s'emploient alors à multiplier les heureux évènements ce jour. C'est dans ce cadre que les fiançailles, la célébration des mariages sont exaltées ce jour afin de bénéficier d'autres épouses dans le futur (1).

L'accord ainsi établi , un cortège de marabouts associé aux sages de la tribu dont les parents du futur époux se rend le matin chez leurs beaux-parents où ils sont reçus par les oncles et tantes de leur belle-fille. Après la récitation de quelques versets du coran par un marabout, le patriarche ou un oncle du garçon présente les traditionnelles noix de kola patriarche de la belle-famille ; après quoi prenant témoin toute l'assistance et en particulier les marabouts, il demande publiquement la main de la fillette : «Honorables membres de la famille d'une telle, veuillez m'accorder la main de votre fille...» et au patriarche de la belle-famille de répondre «je vous l'accorde». Cette fois-ci en s'adressant à l'assistance le patriarche de l'époux reprend. "Avez-vous bien entendu tous que la main d'une telle nous a été accordée ?" Cette question est posée trois fois de suite avant d'être suivie par celle-ci : «M'avez-vous accordé cette échange de quelque chose ou gratuitement ?» «Je vous en échange de trois bêtes» répond le représentant de la belle famille. Le taux n'est jamais discuté et ce sont les lectures des versets du coran qui terminent la rencontre. Hormis taureau égorgé, deux autres bêtes doivent être envoyées à la famille peu avant la célébration du mariage. précisons que certaines familles aisées peuvent

<sup>(1) -</sup> Entretien du 22 mars 1991 à Gomkparu (Banikparu) avec Belco Amadou, marabout pullo, 48 ans.

jusqu'à quatre bêtes pour prouver leur aisance matérielle (1).

fiançailles organisées, une dizaine d'années en moyenne passeront au cours desquelles le jeune fiancé appelé à offrir quelques cadeaux à ses beaux-parents : gerbes de mil, bottes de paille pour la confection des toitures. Sur invitation de ceux-ci, il peut même participer à la mise à neuf de leurs paillotes. Lorsque la jeune fille est nubile, généralement à quinze ou seize ans, le garçon qénéralement deux à trois ans de plus que sa future épouse, on entreprend de les unir. Le reste de la dot versée : un taureau qui est vendu et le revenu réparti entre tous les membres de la belle famille, comme pour annoncer matériellement l'union de leur fille avec un homme, une génisse remise au père de la future mariée qui la gardera dans son troupeau, sa descendance sera plus tard répartie entre ses petits fils comme première partie de leur héritage maternel (2). La période intermédiaire entre le versement de la deuxième partie de la dot et celle du mariage à proprement parler correspond à une retraite de la fille. Pendant cette retraite, de sa coiffure de jeune fille qu'elle avait gardée jusque là, elle passera à une coiffure de jeune épouse : une coiffure en cimier. On exige d'elle une extrême pudeur, elle ne doit plus participer aux danses des jeunes filles, doit s'abstenir de répondre aux provocations des jeunes gens ; par contre, il revient la surveiller strictement car, cette correspond à celle des rapts (3). Cette période de retraite prend fin avec le mariage. Un cortège constitué de jeunes gens et de jeunes filles quitte à la tombée de la nuit le campement de l'époux en claquant les mains et en dansant en direction du campement de l'épouse où ils retrouvent à la devanture chaque paillote du campement, une calebasse et trois fois de suite le cortège doit jeter des cauris dans ces calebasses avant d'être remercié par la belle-famille pour sa largesse.

<sup>(1) -</sup> Entretien du 09 février 1992 avec Adam Djobo pasteur pullo à Kaani, 65 ans environ, information confirmée par Sambo Oumarou, pasteur pullo à Wasa.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Sidi Bignon, ménagère pullo, le 14 Juin 1992 à <u>Gompkaru</u> (<u>Banikparu</u>) 76 ans environ.

<sup>(3) -</sup> Information obtenue de Issiaka Doungou, ménagère pullo, 14 Juin 1992 à <u>Gompkaru</u> (<u>Banikparu</u>) 39 ans environ.

dépenses ne sont pas pour autant terminées en dansant le cortège doit se présenter devanture de la paillote de la mère où est cachée la nouvelle épouse. Cette paillote soigneusement fermée par les tantes de gardée par les femmes de condition fille et réclament toujours quelque chose avant de livrer la nouvelle mariée. Comme elles sont toujours insatisfaites, doit davantage jeter des cauris dans leurs calebasses avant qu'elles ne cèdent. Une natte étalée à cette devanture reçoit la fille toute voilée et l'une de ses soeurs. Une esclave recouvre les deux d'un grand pagne pour obtenir un creux entre eux où des cauris seront de nouveau jetés par le cortège. Les "parraines" de la nouvelle mariée en demandent davantage et, habilement le cortège résiste à cette demande accrue (1). Quoiqu'il en soit, c'est après cette dernière cérémonie que la nouvelle épouse est livrée à sa belle-famille (2). C'est dans la nuit profonde que le cortège doublé de quelques parents de la nouvelle épouse et de ses "parraines", s'ébranle en direction du campement conjugal. La tradition pullo du monde baatonu veut que l'on maintienne de force le nouvel époux dans sa paillote jusqu'à l'arrivée du cortège et l'introduction de la nouvelle mariée dans celle-ci. Une lutte sans merci est généralement enqagée entre le mari et jeunes de son groupe d'âge, la plupart des amis. Le mari s'efforçant de leur échapper pour s'enfuir en brousse, autres passant par tous les moyens pour le maintenir dans la paillote. La nouvelle mariée conduite dans la paillote de son époux y demeurera quelques jours avant de s'enfuir pour rejoindre son campement paternel. Cette fuite permet d'aller préparer convenablement se pour définitivement son foyer et ce sont tous les parents qui avaient reçu une part du revenu de la vente du taureau de la dot qui doivent se cotiser pour constituer le trousseau de la femme qui ne rejoindra son époux que

<sup>(1) -</sup> Par l'accoutrement de la nouvelle mariée et les aumônes de cauris de cette dernière étape du mariage, cette séquence du mariage rappelle des derniers hommages que les musulmans rendent à leurs morts que les fulbé du monde baatonu ne pratiquent pas.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de BIO Gando-Adama, femme esclave pullo le 18 Janvier 1992 à Gompkaru (Banikparu) 41 ans environ

trousseau sera prêt. Toujours impatient, il arrive que le jeune époux se rende près de trois fois auprès de sa belle famille pour réclamer son épouse et que les parents opposent. Cette résistance tout en permettant à la famille de disposer d'un temps relativement long constituer le trousseau permet à ces derniers de vérifier le jeune vis-à-vis d'amour du homme de leur Ouoigu'il en soit, c'est chargé de tout son trousseau, généralement constitué des ustensiles de cuisine, des produits de beauté, des vêtements et d'une jeune esclave qui exécutera les travaux ménagers que la nouvelle mariée rejoint campement de son époux pour assurer tous les devoirs d'une femme de ménage. Enceinte de quatre à six mois, elle sera de autorisée à rejoindre ses parents chez qui elle demeurera jusqu'au sevrage du nouveau-né et c'est aux parents qu'il revient d'aller la ramener sans cérémonie. Elle apportera une jeune vache et un veau, don de son père ou de son frère aîné, capital de la nouvelle mariée dans son gah conjugal (1).

Contrairement à cette première forme de mariage, la est l'aboutissement précitée de la démarche personnelle d'un jeune pullo qui, lors d'une d'imposition de nom, d'un mariage, d'une épreuve flagellation, au marché ou de retour du pâturage, a fait la connaissance d'une fille. Sans l'avis des parents, entreprendre des démarches ou "Sakiri" auprès de la fille et de ses parents qui peuvent accepter ou refuser la demande du berger soit parce qu'il est issu d'une famille pauvre ou de mauvaise réputation ou tout simplement parce que les parents voient en ce garçon des qualités douteuses. La démarche du jeune pâtre atteint souvent son paroxysme avec le quéle" et si le "Dodju guéle" n'est pas toujours indispensable dans l'aboutissement des démarches, il est un stimulant, un accélérateur dans la prise de position des parents de la fille en faveur du prétendant. Il consiste pour un jeune prétendant qui constate les tergiversations de ses beaux-parents à lui

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Belco Amadou, marabout pullo ; le 22 Mars 1991. Gompkaru (Banikparu) 48 ans environ.

accorder la main de leur fille à conduire en pleine nuit le taureau étalon du troupeau de son père, aidé de ses amis et d'un esclave de son campement; il égorgera ce taureau dans le gah de la femme convoitée. Après dépeçage, comme contrepartie au service rendu, l'esclave reçoit une cuisse de l'animal et le reste est abandonné sur les lieux et c'est le matin que la belle-famille constate les faits. Le père du jeune pâtre ne reçoit les nouvelles de son taureau que par ses futurs beauxparents. Cet acte a pour effet de prouver à la belle-famille combien on la considère.

Ainsi flattée, dès le lendemain, la famille se réunit, avec les membres de la famille du prétendant pour la fixation du jour des fiançailles et par suite de celui du mariage (1). les cérémonies de fiançailles et du mariage, cette deuxième forme de mariage est semblable à la première. Comme on peut le constater, les étapes du mariage à franchir par un jeune prétendant pour permettre d'accomplir ses maritaux envers son épouse sont longues et très réglementées. Néanmoins, les filles dans la société pullo du monde baatonu jouissent d'une grande liberté sexuelle et il n'est pas rare que certaines aient des enfants qui ne sont pas la progéniture de leur fiancé légitime. Seulement, le père de la jeune mère, en de pareille circonstance use de son droit de veto l'enfant est tout simplement (éliminé) car, dit-on dans la tradition pullo, un chef de gah ne doit pas voir un petit-fils né dans ces conditions (2).

Tout autre est la situation et la destinée de la veuve dans cette société de semi-nomades.

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Paté Adam, pasteur pullo à Kalalé le 17 Juillet 1992 ; 65 ans environ.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de BIO Gando, homme de condition servile, le 18 Janvier 1992 à Gompkaru (Banikparu) 53 ans environ.

Les enfants nés dans ces conditions sont secrètement asphyxiés ou jetés en brousse par leur grand-père paternel.

# 2- <u>La situation de la veuve dans les alliances</u> <u>matrimoniales</u>

La veuve dans la communauté pullo du monde baatonu jouit particulière. Sa destinée condition est l'affaire de toute la liquée de son défunt mari. Après la mort de son époux, la veuve doit passer, assistée de quelques vieilles qui ont déjà connu la même situation, une période de retraite allant de quelques semaines à trois lunes au plus, recommandations du coran. les Durant toute elle doit se débarrasser de tous les parure ; coiffée, elle doit désormais se couvrir la tête d'un activité lui est morceau de tissu blanc. Toute interdite durant ce temps de viduité si bien qu'elle en sort toute engraissée, vu les soins dont elle a été l'objet durant la retraite.

A la sortie du veuvage, trois solutions s'offrent à elle : une installation dans le campement auprès de ses enfants devenus déjà grands ceci en fonction de son âge qui ne lui permet plus un remariage ; un remariage avec un des frères de son mari ou enfin un mariage avec un quelconque prétendant pullo de la région <sup>(1)</sup>.

"Deux types de mariage sont aussi classiques chez Fulbé du monde baatonu reconnaît Jacques Lombard : Le lévirat et le sororat" (2). Alors que le sororat consiste à demander en mariage la soeur cadette de son épouse à la mort de cette dernière, la pratique du lévirat permet aux jeunes frères d'hériter des épouses de leurs aînés. La veuve n'est pas đе obligée d'accepter l'offre beaux-frères, touiours ses cependant elle a conscience que ses enfants reviennent à la charge de leurs oncles. Alors pour suivre leur éducation et bénéficier de l'héritage de ceux-ci et à la longue de leur entretien, elle se sent des fois obligée d'épouser l'un de ses beaux-frères. Enfin, pour les frères du défunt, ce mariage permet d'éviter l'éclatement du troupeau de leur frère puisqu'en

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de GNANLI Koda, ménagère pullo à <u>Gompkaru (Banikparu)</u> le 16 Juin 1992, 60 ans environ

<sup>(2) -</sup> Lombard (J.): "Quelques notes sur les peuls du Dahomey" Notes africaines, IFAN, N°73, Janvier 1957

quittant le campement conjugal, la femme a une part de l'héritage qu'elle emporte nécessairement. A la différence de la jeune fille pullo dans le mariage arrangé, la veuve dispose de la liberté de choix de son nouvel époux et il n'est pas rare qu'on assiste à une dure concurrence entre les nouveaux prétendants d'une part et ces nouveaux concurrents et les frères du défunt époux d'autre part. Marier une veuve dans la tradition pullo du monde baatonu, c'est accroître le nombre des boeufs de son troupeau par l'apport de la veuve en bétail même si ces bêtes demeurent la propriété exclusive de celle-ci et sont essentiellement gérées par elle. On dépense alors souvent démesurément de façon à décourager tous les concurrents (1). L'attachement des Fulbé au mariage, à la possession d'une épouse légitime malgré les nombreuses exigences et contraintes est une preuve que cet acte a des avantages certains dans la vie des familles au sein de cette société de pasteurs.

#### 3- Les avantages du mariage

En contrepartie des investissements qu'exige le mariage il y a les avantages qui sont multiples et de divers ordres dans la société pullo. Les avantages personnels conférés par la possession d'une épouse ne sont d'ailleurs pas propres seulement au groupe pasteur du monde baatonu. Ces avantages, tant sociaux qu'économiques sont évidents dans la plupart des sociétés africaines. Chez les Bargubé, la présence d'une épouse à ses côtés permet à un homme de s'affranchir de la dépendance dans laquelle il se trouvait vis-à-vis des femmes de son enclos. Désormais le jeune pasteur n'ira plus chercher le lait nécessaire à sa bouillie de mil quotidienne dans la calebasse de sa mère ou dans celle d'une des femmes de son frère aîné mais plutôt dans celle de son épouse gardée dans sa paillote (2). Une épouse légitime est également un trait d'union qui matérialise l'alliance avec un groupe familial autre que le sien ; cette alliance confère à l'époux un rayonnement au de-là de sa propre famille. Par les filles qui naîtront d'un mariage, la possession d'une épouse permet à un homme d'accéder à un rôle social plus accru

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Djaouga Abdoulaye, Instituteur pullo en retraite, le 19 Octobre 1991 à Niki, 52 ans environ

<sup>(2) -</sup> De la même manière que dans certaines sociétés traditionnelles africaines, la fin des initiations rituelles est preuve de virilité d'un nomme. Ici tout se passe comme si c'est le mariage qui donne le pouvoir de décision au jeune pâtre. Les tours de pâturage imposés par le chef de campement aux jeunes bergers ne concernent plus tellement le berger marié qui peut s'y rendre seulement en fonction de sa disponibilité.

à la tête d'un campement autonome. Les avantages que retire un homme de la possession d'une épouse ne sont pas social mais aussi d'ordre économique. Le un couple de constituer une unité de production dispose autonome qui de la totalité des possibilités techniques traditionnelles se retirant ainsi du joug d'un chef campement. Désormais, le couple disposera d'un budget propre et il en assurera la gestion à sa quise (1). Mais le fruit de toute union dans la plupart des sociétés africaines, Barqubé n'ont l'enfant ; les pas une conception différente par l'importance qu'ils accordent à l'enfant, qui apparaît entre autres à travers la cérémonie d'imposition du nom.

#### II/ LA CEREMONIE D'IMPOSITION DU NOM

#### 1- Signification des noms fulbé

Il est de coutume dans la société pullo du monde baatonu de donner un nom à un nouveau-né le huitième jour de naissance et c'est un crime social pour ces pasteurs que de ne pas obéir à ce rituel. En même temps que cet acte public la reconnaissance d'un enfant par son père, constitue il permet d'éviter les litiges éventuels qui peuvent opposer deux enclos pour la paternité de l'enfant. C'est pour prévenir tous ces problèmes ultérieurs qu'il est nécessaire de lui donner un nom (2). Il n'est pas permis de donner à son enfant son propre nom ni le nom de sa mère ; cependant le nouveau-né peut porter le nom de ses grands-parents à qui il ressemble par des traits physiques par exemple. Le désir de voir également l'enfant incarné certains caractères ou même la personnalité de certains parents comme la richesse, le courage, les potentialités d'un "ardo" amène les éleveurs du monde baatonu à donner à l'enfant les noms de ceux-ci. Les circonstances de la naissance entrent de même pour beaucoup dans le choix du nom de l'enfant. Ainsi, que l'enfant soit né un jour de

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Boubakar Amadou, Jeune pasteur à Funugo (Banikparu) le 18 Juin 1992, 30 ans environs.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Dotidjo soumanou, pasteur pullo à woré (Kéru) le 30-10-91, 70 ans environ.

flagellation, de transhumance, de grande sécheresse ou d'abondance, le nom en porte des marques précises.

semi-nomades emploient de même des noms désignant naissance et bien que possédant l'ordre de leur propre répertoire de noms (Sambo pour le 2è fils par exemple), c'est aux sédentaires baatombu qu'ils empruntent le plus cet ordre : SABI, BIO, BONI, SANI, MERE pour les garçons, GNON, BAKE, BIGNON, DADO pour les filles (1). Il n'est pas rare également qu'à la naissance d'un enfant, une personne âgée dise publiquement que le nouveau-né est son mari ou sa femme en quise de plaisanterie. L'enfant reçoit ainsi même avant la cérémonie d'imposition du nom un surnom : on l'appellera "Goro (le mari de satou) ou "Dèbo Garidi" (la Garidi). Ces surnoms, malgré la banalité des circonstances de leur imposition ont leur importance dans la société pullo car jusqu'à remplacer surnoms vont souvent officiel donné à l'enfant le huitième jour. Mais c'est surtout à la langue arabe que ces islamisés empruntent la plupart de et dans ce cas, il dépend selon la coutume noms musulmane du jour de la naissance de l'enfant.

Quelles que soient les conditions qui guident au choix du nom, la cérémonie du huitième jour intervient avec ces nombreux rites.

# 2- <u>Les rites du baptème</u>

La cérémonie d'imposition du nom ou "Burii" d'un aîné chez les Barqubé est l'occasion d'un grand rassemblement qui donne lieu aux réjouissances les plus spectaculaires. Des danses telles que le "Fijo-Hirde", le "Jukkere", le "Fijo-Habbanaye" sont organisées et la "goga" ou flagellation faite (2). Cette cérémonie d'imposition du nom du premier fils d'une épouse a paternel de celle-ci dans 1e campement accouché. L'époux ne participe pas à ces réjouissances car c'est 1e fait d'un homme sans "sentenee" (pudeur) que de

<sup>(1) -</sup> MMD : "Le nom chez les bariba et les peul du Nord-Dahomey" <u>Notes africaines</u>, N°22, Avril 1944 P.5

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Rouga Dotia Sambo Bouraïma le 4 Avril 1991 (Banipkaru) 43 ans.

participer au baptême de son enfant chez ses beaux-parents. Sans se cacher dans la brousse comme les wodaabe du Niger (1), le mari reste dans son campement en habit de fête. Bien que les manifestations aient lieu chez l'épouse, ce sont les parents paternels de l'enfant qui supportent la quasi-totalité des frais de la manifestation. C'est au père de l'époux de fournir le bélier du sacrifice et le taureau dont la viande sera répartie entre les participants en dehors de la tête, des pattes et de la peau qui reviennent aux esclaves qui ont dépecé l'animal.

Le huitième jour, après la récitation de quelques versets du coran par un marabout qui préside l'égorgement du bélier, un coiffeur, toujours un homme, mouille la tête du bébé tenu par une tante à la devanture de la paillote de sa grand-mère avec de l'eau tiède avant de lui couper doucement les cheveux à l'aide d'un rasoir. Une vieille femme assise à côté du coiffeur recueille les cheveux qu'elle enroulera en trois ou en quatre boules (selon que l'enfant est un garçon ou une fille) qu'on enverra par la suite au campement paternel pour signifier au père que le nouveau-né est baptisé. Ces boules de cheveux sont enterrées au sein de l'enclos afin qu'elles transmettent la fécondité à la famille et au troupeau. La tête rasée est rincée proprement à l'eau avant de subir un autre bain cette fois-ci de lait frais qu'une tante maternelle de l'enfant recueille dans une calebasse, lait qu'elle ensuite vendre aux sédentaires baatombu. La facilité avec laquelle cette petite calebasse de lait sera vendue témoignera des chances de l'enfant dans le futur. Le lait invendu est un mauvais signe et c'est le début du recours aux différentes forces de la nature, à la divination pour modifier le destin" de l'enfant <sup>(2)</sup>. Cet aspect de la coutume pullo est tenu secret par les pasteurs. Le lait invendu est versé en chemin pour ne pas attirer la curiosité de certains esprits. C'est toujours en face de tout le public après la proclamation du nom de l'enfant par le marabout, repris en choeur par la tante

<sup>(1) -</sup> Dupire (M) : Peuls nomade, op. cit P. 227

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Djonkoto Mancanrin esclave pullo le 7 Avril 1991 à Albonga (Banipkaru) 50 ans environ.

qui tient l'enfant qu'un frère aîné ou un oncle de l'époux ouvre les poings du nouveau-né pour lui mettre dans la main les poils d'une génisse que son père a envoyée et qui constitue la première partie de son héritage. Quelle que soit l'aisance de la famille maternelle de l'enfant chez les Bargubé, c'est toujours au père qu'il revient de fournir cette première bête de l'héritage.

A la fin des cérémonies, la jeune femme et son bébé sont appelés à rester encore dans le gah paternel de la mère jusqu'au sevrage de l'enfant. La cérémonie d'imposition du nom des autres fils de la même épouse est marquée par son extrême simplicité. Le sacrifice du bélier et la récitation des versets du coran qui le précède apparaissent comme une nécessité, mais le grand monde qui honore de sa présence le baptême du premier enfant est ici absent même si ces enfants reçoivent aussi de leur père une génisse comme héritage. Cette cérémonie est plutôt l'affaire des seuls membres des deux familles concernées et, une matinée est largement suffisante pour mettre un terme aux manifestations (1).

L'imposition du nom et surtout le sacrifice du bélier sont des actes sociaux qui donnent au père des droits sur l'enfant. Et, pour plaisanter au sein d'une même famille, on désigne par père d'un enfant, celui qui a présidé la cérémonie ou fournit le bélier lors de l'imposition du nom bien que ce dernier ne soit pas le vrai géniteur de l'enfant. C'est ici alors que ressort la raison d'être du terme "baba" utilisé par les jeunes fulbé pour désigner leurs oncles paternels. Mariage et baptême sont certes des occasions de distraction et de loisirs chez les Fulbé du monde baatonu mais l'on risque d'avoir une idée restreinte sur ces loisirs si l'on ne s'intéressait pas à la "goga" ou flagellation.

<sup>(1) -</sup> Information ontenue de Osséni Adam Djobo le 9 février 1991 à Kaani.

#### III/ LA "GOGA" OU FLAGELLATION

### 1- Origine et manifestation

L'institution qu'est la flagellation est un phénomène purement pullo ; elle a été introduite dans le monde baatonu l'arrivée de ces pasteurs dans la région. tradition recueillie à Kpané et ailleurs, la flagellation fut à l'origine l'invention de deux jeunes fulbé du walde (groupe d'âge) des "Dirimuré" (1) réputés pour leur pauvreté et leur laideur. Malgré le recours aux forces surnaturelles pour se des épouses, leurs démarches furent vaines. cette société où la richesse en bétail et la beauté des traits physiques entrent pour beaucoup dans l'établissement des liens matrimoniaux, les deux fulbé étaient semble-t-il condamnés au célibat à vie parce que trop pauvres pour payer le "prix de la fiancée" et de surcroît trop laids pour s'attirer l'admiration des jeunes filles. C'est dans la recherche de solutions à leur problème qu'ils résolurent d'inventer ce jeu pour compenser leurs désavantages naturels. Cette manifestation leur offrit les chances de se marier parce qu'elle a suscité l'admiration de toute la tribu et plus particulièrement celle des jeunesfilles (2). Ce jeu dont les préparatifs peuvent durer des mois comprend deux moments essentiels : la plantation d'un bout de branche de tamarinier et la flagellation proprement dite. C'est parce qu'on aime quelqu'un et qu'on tient à le lui prouver à la face de toute la communauté qu'on l'invite à ce jeu. Même si la flagellation devient par la suite l'affaire de toute la communauté, l'initiative part toujours de deux jeunes pâtres et y voir une dure concurrence où il doit avoir coûte que coûte un vainqueur et un vaincu c'est travestir l'esprit des Fulbé, quant à sa finalité. A ces débuts, l'initiative partait toujours d'un fils de Djow-wuro qui invite son pair d'une autre chefferie et il revenait toujours à ces derniers

<sup>(1) -</sup> La société pullo comporte environ quatorze groupes d'âge divisés en deux grands groupes. Le groupe des jeunes composé des Eléone, gaire, nakire, seonorel, deimare, bamire, dejure, jokure, dirimure, kelire, jengare, sukire, et le groupe des vieux constitué des fibiré et des wakare. Les dirimure constitue le 9è groupe.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Bello Amadou le 2 janvier 1992 à Pkesuru (Kpané) 67 ans Djow-wuro de Kpané.

d'ouvrir la séance, l'important est que les protagonistes soient du même groupe d'âge. Par la suite, l'initiative pouvait partir de n'importe quel pullo qui a les moyens et les capacités physiques <sup>(1)</sup>.

L'accord signé entre les deux parties, le bout de branche de tamarinier est planté à la devanture de la maison du chef l'initiateur sans grande cérémonie et il revient l'invité de le déterrer la veille ou le jour manifestation pour prouver au public son entière disponibilité à participer au jeu qui dure deux ou trois jours. L'épreuve proprement dite, consiste en une flagellation réciproque avec une branche de tamarinier préalablement coupée et conservée en un endroit humide pour la rendre tendre et résistante. Chaque concurrent donne et reçoit trois coups de cette branche sur chaque flanc, le torse dénudé. Le visage du concurrent doit rester calme, toute expression de souffrance était synonyme de défaite et pour s'assurer de son calme, muni d'un miroir, la victime à chaque coup se mire. Seuls les Fulbé âgés de treize participent au jeu qui est évidemment ans activité essentiellement masculine. C'est le fait d'un pullo de participer plus de cinq fois courageux que à 1a flagellation dans sa vie. Bien que l'appartenance au même groupe d'âge soit le premier critère de participation au jeu, il est interdit de s'opposer à un proche parent ou un beauparent. Comme l'exige le "code moral" tout pullo est appelé à faire la flagellation dans sa vie. Symbole de courage et d'appartenance à une communauté bien précise, la flagellation dans la société pullo a des implications socio-économiques.

# 2- Impacts socio-économiques de la flagellation

La flagellation sur certains de ces aspects représente pour les Fulbé ce qu'est la "Gani" (2) pour leurs voisins baatombu et toutes les cérémonies coutumières en usage dans la plupart des sociétés traditionnelles africaines : leur

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Osséni Adam Djobo le 9 Février 1992 à Kaani.

<sup>(2) -</sup> Cérémonie coutumière baatonu instituée pour revivifier et perpétuer cette société. Elle est annuelle et correspond souvent à la fête musulmane du "Mouloud" ou anniversaire de la naissance du prophète Mahomet.

fondement et leur raison d'être font de ces cérémonies "phénomène social total". Chaque groupe social écrit Jacques Lombard présentait une existence marquée par un certain nombre "temps forts", au cours desquels tout le peuple venait participer avec la même ferveur aux rites évoquant son origine collectives ou constitution et exaltant les valeurs auxquelles il était le plus attaché" (1). Pour un peuple aussi Fulbé et de surcroît sans de nombreuses dispersé que les manifestations de réjouissances propres à leur culture dehors des fêtes musulmanes auxquelles ils se joignent, flagellation ressort chez les Barqubé comme le "temps fort" qui réunissait la quasi-totalité de la communauté pullo d'une des région. Elle représente 1'une rares occasions de leur retrouvailles pour revivifier chez les pasteurs communauté et exprimer leur appartenance à celle-ci.

flagellation offrait "Djow-wuro" (chef pullo) au Lа son peuple de prouver à ses largesses l'hospitalité qu'il lui réserve. Il avait pour nourrir et de loger tous les participants pendant toute la durée des manifestations. C'est l'occasion pour lui également d'ardeur de rivaliser quant à l'organisation manifestations avec les "Djow-wuro" des autres régions pour prestige et son accroître son honneur par l'éclat qu'il (chefs de villages donnera aux cérémonies. Les "Gah-sunon" fulbé) et les autres administrés rivalisent aussi d'ardeur par la multiplication des dons à leur supérieur hiérarchique afin leur réputation et leur générosité ne atteintes. Ces dons de nature différente, sans taux fixes et non imposés ne sont pas seulement pour le pullo le symbole d'un hommage dû au chef mais surtout l'expression de son appartenance à cette culture et sa volonté de participer à sa perpétuation. La fonction première de la flagellation est de la cohésion sociale du groupe pullo. regroupement des Fulbé des diverses régions qu'elle permet et individus qu'elle occasionne, la cérémonie contact des réveille et renforce chez ces pasteurs l'esprit du "savoir

<sup>(1) -</sup> Lombard (J): Structures de type féodal en Afrique Noire. op. cit. P.331



Photo N'7 : Un campement pullo contenant le troupeau. (SINENDE)

vivre" ou pulaaku qui, entre autres, singularise ce peuple. Elle leur fournit l'occasion de s'informer l'état sur prospérité des troupeaux dans les pâturages, la autres régions. Les nouvelles sur les derniers pillages des wasangari sont toujours à la une des informations et sont souvent sujets aux déplacements des campements à la recherche de localités plus paisibles. Plus qu'une occasion de se procurer des concubines, la flagellation renforce la solidarité au sein de communauté pullo. De cette même manière les impacts économiques ne sont pas absentes de ce phénomène social. La flagellation donne lieu à une intense transaction économique dans toutes les chefferies. Elle est en effet entre autres l'une des rares occasions où les Fulbé acceptent débarrasser de quelques-unes de leurs bêtes en vue de faire des dons à leur supérieur hiérarchique ou de les liquider afin d'obtenir la masse d'argent nécessaire pour leur séjour dans la localité des manifestations et surtout pour les rapts de femmes, très nombreuses en de pareilles circonstances. Par son origine et ses manifestations, la "goga" exprime et renforce les traits de la culture pullo.

ODESRIA

#### Chapitre III : QUELQUES AUTRES TRAITS CULTURELS FULBE

## I/ L'ART PULLO

## 1- L'habitat pullo

Plusieurs conditions déterminent ici l'implantation et la de l'habitat : le genre de vie des pasteurs, nature conditions politiques, les atouts géographiques conditions liées aux croyances fulbé. Les Fulbé dans le monde baatonu sont restés essentiellement des éleveurs semi-nomades s'adonnant que très peu à l'agriculture. L'amour de vache, cette vache qui leur donne leur raison d'être n'est pas sans impact sur la condition d'implantation et la nature de leur habitat. C'est parce que le troupeau trouve dans une région donnée les ressources nécessaires à son existence et à pasteur prend la décision prospérité que le implanter et quand ces conditions deviennent défavorables ils change de campement. "A l'intérieur d'une même unité politique dit Jacques Lombard, les peul vivent dispersés dans leur gah bestiaux) langue dendi... Les différentes (parcs à en paillotes servant d'habitation ou de cuisine sont disposées en cercle autour d'un emplacement central utilisé la nuit pour parquer les bêtes..." (1). Comme on peut le noter à travers l'affirmation de cet auteur, même la conception du plan de la maison passe par le troupeau. Mais le genre de vie pastorale, seul suffit-il pour expliquer la conception d'un habitat aussi temporaire ? Les migrations fulbé dans tout le monde baatonu ont été des migrations pacifiques d'éleveurs cherchant protection des souverains wasangari. Dans cette région où les les razzias étaient devenus des institutions et d'Etat, ces éleveurs sans défense n'avaient plus d'autre choix s'ils tenaient à vivre au milieu de ces autochtones que de chercher leur couverture ; aussi un peu partout dans le monde toujours trouvent-t-il concentrés dans 1es baatonu, se protection localités οù ils bénéficient de cette des

<sup>(1) -</sup> Lombard (J.) : Structure de type féodal en Afrique Noire. Op. cit. P.131.

wasangari. Cette protection leur est si indispensable qu'il n'est pas rare de voir leurs campements se déplacer d'une région à une autre par suite du déclin de la puissance de leur protecteur. L'exemple le plus significatif de ces déplacements que nous offre l'histoire des migrations de ces Fulbé du monde baatonu est le déplacement massif des pasteurs du royaume de Birini au XIXè siècle vers le royaume de Kpané par suite du déclin de ce premier. Ce transfert des pasteurs a été si important qu'aujourd'hui on compte très peu d'éleveurs à Birini (1). Mieux, derniers à s'insérer dans le pays baatonu, ces éleveurs n'ont bénéficié d'aucun foncier. Ils n'ont obtenu leur parcours de nomadisation et l'emplacement de leur habitat que par cession des chefs de collectivités familiales ou de certains nobles wasangari qui de ce fait les considèrent comme leur "propriété". Aucun texte ne réglemente traditionnellement l'installation des pasteurs dans le monde baatonu, aussi s'installent-ils toujours avec la permission des sédentaires baatombu. Vivant toujours sous la protection des wasangari, les Fulbé subissaient un régime de contrainte et à tout moment surtout les agriculteurs baatombu peuvent leur retirer l'espace cédé. Dans ces conditions, conception d'un habitat durable est-elle envisageable ? Comme a su bien le signifier AFFO Amadou : "En plus du fait que le pullo n'est pas fait pour rester longtemps sur place recherche de pâturages toujours plus riches occasionnant des déplacements fréquents), il est inutile de se construire des habitats solides et durables dans une localité d'où l'on peut vous demander de quitter à tout moment" (2)

C'est sur toutes ces conditions politiques que viennent se greffer des préalables géographiques et les conditions liées aux croyances fulbé. Une fois le pacte originel scellé avec les sédentaires, le pasteur s'emploie à chercher un emplacement relevant du domaine de son protecteur et viable pour son troupeau et sa famille. L'abondance des pâturages et

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de EL-HADJ SIDI, guérisseur traditionnel à Birini le 29 Juin 1992, 80 ans environ. Les informations recueillies à Kpané nous confirment cette information car beaucoup de fulbé de kpané disent être venus de Birini.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de AFFO Amadou, griot pullo à Somkpiriku (Banipkaru) le 20-01-91, 75 ans environ.

la proximité des points d'eau sont les éléments déterminants dans le choix de l'emplacement du futur campement. En effet le pasteur a besoin d'un parcours de nomadisation à l'écart des champs de cultures des agriculteurs, riche pour faire paître animaux et d'un point d'eau rarement tarissable pour abreuver ces bêtes à longueur d'année. Les conditions liées crovances populaires ne sont pas absentes préoccupations des pasteurs dans le choix de cet emplacement. Le souci de la prospérité du troupeau et du bien-être de la famille quide ce choix. Le chef de famille, un samedi aprèsmidi va déposer une poignée de mil et de haricot, rarement du maïs que les Fulbé considèrent comme une céréale des périodes de soudure au pied d'un arbre de karité qui constituera par la suite l'arbre central de la cour interne du campement. défaut de ces céréales. c'est une poterie neuve mise en morceaux qu'il range au pied de l'arbre. Le dimanche matin de bonne heure, il retourne constater le résultat. La disparition de l'un des tas ou la dispersion des tessons de poterie est un bétail ne prospérera pas, mauvais signe Le la divers, alors l'emplacement n'est connaîtra des maux indiqué pour l'installation. Au contraire, les tas de céréales les tessons de poterie retrouvés intacts sont signe de prospérité et d'abondance, l'endroit est retenu et la zone d'occupation délimitée (1). Le fait que les Fulbé retiennent toujours le Karité comme arbre de la cour revêt également une signification profonde. Le Karité ou "kaaré" en dériverait de l'expression pullo "Miin Haaré" qui signifie "je rassasié" et suis par analogie exprimerait la d'abondance. Par le nombre important de fruits que cet arbre produit il est le symbole de la croissance du troupeau auquel il transmettrait sa fécondité (2).

La délimitation de l'aire d'implantation du campement est suivie de la collecte des matériaux de construction et de leur traitement. Les Fulbé du monde baatonu sont semi-nomades et

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Rouga Souaïbou Djow-wuro de la chefferie pullo de Kaani le 09-02-92 à Kandi, 75 ans

<sup>(2) -</sup> Les investigations faites ici et là dans tout le monde pullo du milieu baatonu nous ont permis de constater nous-même que tous les campements contiennent cet arbre de karité.

une conception de l'habitat qui n'est pas celle nomades. Par rapport à l'habitat des Bororo du Niger, celui des Bargubé a l'avantage d'être plus solide et c'est pourquoi l'affirmation de Paul Marty selon laquelle «Ils (les Fulbé du Nord-Bénin) se construisent une hutte (wuro), en moins temps qu'un saharien n'édifie sa tente» doit être prise avec beaucoup de réserve (1). Les matériaux qui entrent dans construction sont choisis selon certaines qualités et subissent un traitement avant leur utilisation. Malgré 1a des l'on rencontre diversité arbustes que dans le baatonu, les plus aptes aux travaux de construction sont en petit nombre. Outre la résistance qu'il faut attendre d'eux sous un petit diamètre en raison des matériaux de fixation qui entrent dans la construction, ils présentent des caractères distincts et suivant l'espèce à laquelle appartiennent, ces qualités les destinent à des usages divers.

Les Fulbé du monde baatonu utilisent le "Burkea-Africana". Ils reconnaissent en ce bois sa dureté. Les forgerons baatombu qui l'utilisent comme combustible à la forge lui reconnaissent les mêmes qualités. Ce bois est utilisé pour la charpente du mur et c'est sur eux que repose la toiture. L'"Anogeissus climatiques Léocarpus" très résistant aux aléas parasites est surtout utilisé pour la toiture. Le "Polynia ponathal" entre également dans les matériaux de construction. sont des lianes qui même à faible diamètre sont très résistantes et présentent l'avantage d'être malléables. Ces lianes mises en rouleau reposent sur les piliers du mur et supportent ainsi la toiture. Une corde de "Piliostiqma thonningu" lie les différents éléments de la charpente. Aux cités s'ajoute la paille, matériaux ci-dessus dont catégories sont utilisées par les éleveurs. La première d'un diamètre un peu plus grand est tressée de sorte à obtenir le séko dont deux à trois couches superposées constituent le mur l'habitat, séko qui servira également à constituer première couche de la toiture. La seconde catégorie de paille d'un diamètre plus petit tressée, sert de couverture à la

<sup>(1) -</sup> Marty (P) : Etudes sur l'Islam au Dahomey, op. cit. P.249

toiture. Enfin, bouses de vaches mélangées aux termitières et pétries à l'eau servent d'éléments de base pour la confection du sol <sup>(1)</sup>. C'est quand tous ces matériaux sont collectés et traités que les pasteurs entreprennent la construction de leur habitat dont ils ont une conception particulière. Pour le pullo, une maison se définit par le fait d'être habitée, d'être vivante. Abandonnée, elle perd son nom de vie. Le pullo construit le "wuro" (maison), pluriel (guré) sur la racine "wurdé": vivre. La maison pullo se définit par sa relation au vivant et se réduit sémantiquement à la notion de campement par extension du village. Vidé de ses habitants le "wuro" prend le nom de "vinde", pluriel (bille): ruine.

habitats qui se confondent de loin aux termitières que l'on rencontre ici et là dans les brousses du Nord-Bénin sont des constructions rondes en moyenne de deux à trois mètres de diamètre et dépassant rarement soixante et quinze de haut. Pour les construire dans ce monde de spécialistes en architecture, le chef de gah invite ses voisins immédiats et ses proches parents la veille. Ce travail qui en réalité peut être exécuté par trois personnes moyenne devient celui de tout un clan car pour les Fulbé le "wuro" est un bien commun où même l'étranger de passage a droit à l'hébergement. Les travaux démarrent très tôt le matin avec l'implantation des piliers de base. Ces piliers fourchus vers le haut reçoivent le rouleau de "Polynia ponathal" sur lequel reposeront les bois de la charpente de la toiture. Le travail de la toiture est suivi du recouvrement de l'ensemble par une seule couche de séko. C'est à cette toiture qu'est donné le maximum de soin. Elle doit être composée de matériaux légers et imperméables de façon à faciliter l'écoulement des eaux de pluies. Les Fulbé ont une grande connaissance du Pratiquement, ils système des pentes. savent évaluer les degrés des pentes et n'ignorent pas qu'un mauvais calcul sur l'indice minimum ou maximum de pente a des conséquences néfastes. De toutes les manières les travaux de la toiture

<sup>(1) -</sup> Lors de nos recherches, nous avions eu la chance plus d'une fois d'assister à la construction des habitats fulbé, ce qui nous a permis en plus des questions de constater nous-mêmes les matériaux utilisés et les raisons de leur choix.

commencent par les gouttières et finissent par la faîtière. Nous obtenons ainsi des couches de pailles superposées en volants circulaires étagés jusqu'au sommet. La confection du sol et de l'unique porte est l'oeuvre du chef de gah bien après le départ des invités (1).

Comme on peut le voir, cet habitat rustique et temporaire prêt à être empilé et chargé tête pour sur la d'autres localités en dépit de son extrême inconfort n'en est pas moins adapté aux conditions climatiques du milieu baatonu. Les Barqubé ont aussi une bonne connaissance de l'organisation spatiale, qui passe par l'entretien du troupeau. "Pullo singi nagge" dit un proverbe pullo, le pasteur s'attache à sa bête comme une tique ou encore le pasteur vit pour ses bêtes. Ce lien qui lie le barqubé à sa bête trouve aussi son expression dans la disposition des différentes paillotes du campement. circulaire, les portes Disposées en forme des s'ouvrent sur la cour interne, lieu de parcage des animaux. Cette disposition a l'avantage de faciliter la surveillance du troupeau surtout de nuit. Signalons également qu'à propos de la disposition des paillotes, les points cardinaux comme les côtés droit et gauche gardent une importance quasi religieuse. Pour les Barqubé, le côté droit a la priorité sur le gauche beaucoup de circonstances de la vie matérielle : on mange et on se salue de la main droite. Les distributions et les tours de rôle s'effectuent en allant de la droite à la gauche. Les Fulbé installent à droite de la paillote du chef de famille celles des parents directs. Ainsi à droite de cette principale paillote nous avions celles des épouses par ordre d'arrivée dans le foyer, ensuite viennent celles des enfants par droit d'aînesse alors qu'à la gauche sont disposées les huttes des parents éloignés, des étrangers, des domestiques, l'écurie du cheval si le chef de campement en possède et l'étable (2).

De la même manière que la disposition des paillotes au

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Gado Sokou Djow-wuro de la chefferie pullo de Bwe, 60 ans environ, le 23 Décembre 1991.

<sup>(2) -</sup> Entretien du 19 Octobre 1991 à Niki avec Djaouga Abdoulaye instituteur pullo en retraite, 52 ans environ.



Photo N'8a : Rasée des deux côtés de la tête, cette coiffure de fillette est une préparation à la coiffure en cimier de jeune fille nubile (WASA-KPEWONKO).



Photo N'8b: Coiffure en cimier de jeune fille pullo (GBERUBWE)

sein du gah a une signification, la cour interne a aussi une fonction. La cour interne dont les dimensions varient avec l'importance du troupeau a pour fonction première de contenir le troupeau de nuit pendant la saison des pluies. Cette disposition évite aux éleveurs les sorties nocturnes pour la surveillance des animaux. L'importance de la fonction de cette cours interne est si connue des Fulbé que son vieillissement peut-être un motif de déplacement du campement. Lorsque sous le piétinement des animaux, leurs lits ne sont plus uniformes au point de les blesser au coucher, le chef de campement prend l'initiative de changer d'emplacement.

Autant la cour interne joue un rôle important dans la du troupeau, autant la fonction de prospérité environnant du campement ou la cour externe est capitale dans survie du gah. Semi-nomades, les Barqubé s'adonnent à l'agriculture même si celle-ci est sommaire. Prioritairement aménagé pour servir de champs de cultures pour le pasteur le pourtour du campement sert de lieu de parcage des animaux pendant la saison sèche. Cette technique de transfert troupeau de la cour interne à la cour externe périodes de l'année vise plusieurs objectifs. Le transfert du troupeau vers la cour externe permet d'enrichir en fumure les terres cultivables en même temps qu'il libère la cour interne différentes manifestations culturelles nombreuses en cette période de saison sèche. Alors que maintien du troupeau dans la cour interne en période des effets dévastateurs pluies protège les cultures animaux. Contrairement à la cour interne dont la superficie est fonction de l'importance du troupeau, les dimensions de la dépendent besoins externe surtout des en cultivables du groupe familial.

Les pasteurs ne se singularisent pas seulement par leur architecture ; l'artisanat et la parure font d'eux également un peuple à part.

# 2- L'artisanat pullo

S'il y a un autre aspect de la civilisation qui contribue



Photo N'8c : La coiffure à cadenette est plutôt une spécialité des femmes fulbé. (SORI)

à singulariser les pasteurs dans le monde baatonu, c'est incontestablement la pauvreté de leurs techniques artisanales. Les Fulbé du monde baatonu ne confectionnent même pas boubou ni la culotte qu'ils portent. Le tissage est plutôt l'affaire de la couche servile de ces pasteurs. On ne s'étonne pas de ne rencontrer chez eux ni forgeron ni travailleur du bois. Il est plus curieux de les voir si peu intéressés à la cordonnerie dont ils possèdent pourtant la matière première. La technique de l'os et de la corne leur échappe. L'essentiel leurs activités artisanales se résume au tressage cordes avec des écorces d'arbres et à la vannerie sous ces deux formes : L'une masculine, la confection des chapeaux de paille ou "malfaaré", l'autre féminine, la fabrication des couvercles de calebasses qui servent aussi de vans ou "nyalol" en fibres d'écorces très appréciés des femmes sédentaires (1). pour compenser cette pauvreté de leurs artisanales, les Fulbé sont des spécialistes de la beauté corporelle.

# 3- La beauté chez les Fulbé

C'est à l'habillement et à la parure que les pasteurs consacrent le plus de temps. Le costume pullo est très simple et élégant. Il se compose pour les hommes d'un pantalon qui s'arrête généralement aux jarrets et d'un boubou de cotonnade sans manches le plus souvent de couleur blanche. Les jeunes pâtres portent fréquemment de petites culottes et des boubous également sans manches. Les filles portent dès la puberté, un petit rectangle d'étoffe de 50 cm sur 80 cm souvent tiré et maintenu entre les jambes. Les femmes ceignent un pagne blanc avec des rayures rouges qui va de la taille aux genoux. Hommes et femmes dès le bas-âge ont les oreilles percées pour le port des anneaux de cordelette rouge qui seront ensuite remplacés chez les femmes par des boucles d'oreilles. Celles-ci portent également de lourds bracelets de cuivre, des colliers et des jarretières.

<sup>(1) -</sup> Entretien de 22-03-1991 à Gomkparu (Banikparu) avec BELLO Amadou, pasteur pullo, 48 ans.

femmes Fulbé sont des spécialistes en Les Prodige de patience, nécessitant tresse. des heures de coiffure tient une grande place la coquetterie des jeunes femmes Fulbé. Dès le bas-âge, la tête rasée des deux côtés de sorte à laisser un sillon de cheveux relativement large est une préparation pour la coiffure en cimier à partir de la puberté chez les filles. C'est avec le mariage et l'accouchement d'un enfant au moins que la jeune épouse remplace sa coiffure de jeune fille par celle de femme de ménage ; cette fois-ci il s'agit d'une coiffure à cadenette (1). Le tatouage est également une spécialité des éleveurs dans le monde baatonu. Hommes et femmes pratiquent le tatouage sur le visage, le torse et sur les membres. Ces tatouages aux motifs variés sont tracés au couteau et noircis avec de la poudre de charbon de bois. Ils ne sont ni claniques, magiques mais seulement esthétiques.

Les Barqubé usent aussi de sulfure d'antimoine pour cerner le tour des yeux. En somme, les pasteurs dans le monde baatonu distinguent déjà par la beauté leurs de physiques consacrent beaucoup de temps à parfaire cette beauté dont ils ont eux-mêmes conscience car, c'est un fait quotidien que de les surprendre, hommes ou femmes, le miroir en main en contempler. La vie de se des pasteurs pas faite de loisirs, ils connaissent également seulement moments de tristesse et de malheur.

# II/ RITE FUNERAIRE CHEZ LES FULBE

# 1- <u>La mort chez les Fulbé</u>

C'est en s'intéressant au concept de la mort en milieu pullo qu'on se rend compte que ces pasteurs ne sont que des musulmans de pure forme. Peu de choses les rapprochent en matière de soins apportés aux morts de leurs coreligionnaires musulmans. Très tôt on se lasse d'un malade qui devient déjà encombrant pour son entourage. Que la maladie perdure, le

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Doussa Djoda, 45 ans. Le 05-03-1992 à Wansiru (Kparaku).

malade est négligé même sur le plan alimentaire ; on dit de lui "qu'il a refusé le lit" et à la limite le malade dort sur un bout de pagne. Tout se passe en milieu pullo comme si les pasteurs aident leur malade à mourir (1). Les Fulbé croient néanmoins à un jugement dernier. Ils pensent qu'accomplirait l'âme après avoir quitté le cadavre, épreuves qu'elle doit subir avant d'accéder au "village des morts". L'idée d'un jugement après la mort, d'un châtiment inéluctable pour les actions mauvaises restées impunies sur terre est une préoccupation constante des pasteurs. La société de l'au-delà serait autant qu'on puisse en juger un reflet de celle des vivants, mais améliorée pour les bienfaiteurs et empirée pour les malfaiteurs. Les bienfaiteurs vivront dans le paradis céleste, ils ne travailleront pas, mangeront jouiront d'importants troupeaux qui ne connaîtront pas les épidémies, bref disposeront de tous les plaisirs alors que les malfaiteurs seront consumés toute leur existence par un feu dont la température n'existe pas sur terre. L'âme après la mort quitte momentanément le corps pour le rejoindre afin qu'ensemble ils subissent l'interrogatoire et les châtiments de l'au-delà (2).

# 2- Les cérémonies d'enterrement

Les Fulbé du pays baatonu ne connaissent pas de cimetière. Le plus souvent la tombe est creusée aux abords du campement les "Matchudo" et cet espace n'a plus la chance de recevoir une autre tombe car les pasteurs, l'enterrement achevé se hâtent de changer de campement : la s'est déjà habituée à frapper à cet endroit et, demeurer toujours c'est lui offrir d'autres chances (3).

Le cadavre est donc enterré dans un endroit que rien

<sup>(1) -</sup> Cette conception de l'entretien du malade et de la mort chez les fulbé existe encore de nos jours même si elle s'exprime sur d'autres formes. C'est de cette manière que même aujourd'hui il n'est pas rare que ces pasteurs fuient et abandonnent le cadavre de leurs proches dans les centres hospitaliers ou chez des guérisseurs.

<sup>(2) -</sup> Information obtenue de Goro-satou, marabout pullo à Bagu, information également confirmée par d'autres pasteurs dans différentes localités du monde baatonu.

<sup>(3) -</sup> Information obtenue de Amadou Abdoulaye, pasteur pullo à Kaani le 09-02-1992, 76 ans environ

n'indique au passant. A peine visible, l'emplacement de la tombe sera vite oublié. L'enterrement a toujours lieu le même jour en présence de tous les proches parents du défunt car la cérémonie de huitaine est très peu pratiquée par les pasteurs. Le cadavre est enterré sans examen précis pour déceler s'il est mort d'une mort naturelle ou provoquée. Pour les pasteurs, le défunt a simplement répondu à l'appel d'Allah. Après une levée de deuil très rapide, aucun rituel, aucune cérémonie ne ranimera le souvenir du disparu ; tout au plus, si celui-ci est apparu en songe à plusieurs reprises, se rend-on chez un marabout ou un devin pour déterminer l'angle sous lequel se situent ces visites intempestives du mort. Le don de deux noix de kola, d'un bol de lait frais suffisent pour rompre avec l'âme du défunt et là s'arrêteront les rapports des vivants avec l'au-delà. On cherchera en vain chez les Bargubé de pierre dressée perpétuant le souvenir d'un mort, d'autel du les descendants s'adressent aux ancêtres, lignage où phénomènes pourtant nombreux chez leurs voisins sédentaires baatombu (1).

<sup>(1) -</sup> Information obtenue de Gandi-Gaba Adda, chef pullo de Kparaku, 87 ans, le 05-03-92.

#### CONCLUSION

En nous proposant d'étudier le thème "Contribution à la connaissance de l'histoire des Fulbé du monde baatonu" notre objectif était d'apporter une lumière sur ce groupe ethnique dans le Nord-Bénin, objectif que les multiples difficultés n'ont pas empêché d'atteindre.

Nous avions désormais la preuve que les migrations fulbé dans le monde baatonu ont eu plusieurs points de départ et se sont échelonnées durant des siècles car commencées aux environs du XVIè siècles, elles se poursuivent encore de nos jours.

Derniers à s'insérer dans le pays baatonu où le droit foncier était uniquement aux mains des seuls autochtones, les Fulbé n'ont obtenu l'emplacement de leurs campements et leurs parcours de nomadisation que par cession des nobles wasangari. Fuyant l'insécurité de leurs points de départ, par petits groupes ils sont venus s'insérer au sein des Baatombu à la recherche d'une protection et de pâturage. Cette recherche de sécurité est si forte chez eux qu'on les trouve concentrés toujours aux alentours de l'autorité politique wasangari. Et c'est justement ce caractère pacifique de leur migration qui explique le rôle effacé qu'ils ont toujours joué dans les affaires politiques du pays. Il n'existe dans le monde baatonu aucune chefferie pullo indépendante bien au contraire les chefferies fulbé émanent des chefferies wasangari de qui elles dépendent étroitement.

Dans le domaine économique nos investigations nous ont permis de constater que disposant de la principale richesse du milieu, les Fulbé peuvent à juste titre être considérés comme les "banquiers" du monde baatonu, atout économique qu'ils n'ont pas su mettre au service de la politique pour l'amélioration de leur condition de vie.

Socialement nous assistons dans le monde baatonu à

l'existence de deux groupes ethniques : Fulbé d'un côté, Baatombu, Dendi et Boo de l'autre vivant dans une relative méfiance réciproque qui s'explique chez les Fulbé la. supériorité de croyance en leur religion, civilisation alors qu'elle s'explique chez les Batombu par le droit foncier et la politique du pays qu'ils ont entre les mains. Soulignons que c'est le paroxysme de cette méfiance réciproque qui aboutit souvent aux regrettables accrochages les deux groupes et ayant toujours pour enjeu Précisons enfin que sur le plan social la pullo du monde baatonu est une société égalitaire où différences de statut sont quasi absentes.

Enfin dans le domaine religieux notre constat est que les Fulbé sont après les Dendi les principaux propagateurs de l'Islam dans les zones rurales du monde baatonu et surtout ceux qui ont consolidé la doctrine Mahométane dans les centres urbains ; cet islam pullo avec tout ce qu'il contient de teinte.

Ce travail que nous ne prétendons pas exhaustif, n'a pas pris en compte tous les aspects de l'histoire pullo du monde baatonu et beaucoup de points d'ombre restent encore à éclairer. Une étude des différentes chefferies fulbé est nécessaire car bien qu'émanant toutes des chefferies wasangari des différences existent sur leur évolution historique, à l'image des chefferies wasangari elles-mêmes.

Il serait égaglement interessant de mieux connaître les différents clans fulbé du pays baatonu qui cachent chacun des informations spécifiques.

### SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

#### I/ SOURCES ORALES

- ADDA YOLO : Pasteur pullo à SINANGURU (KPARAKU), 35 ans environ, interrogé le 5 Mars 1992.
- ADAM DJOBO: Pasteur pullo à Kaani, interrogé le 9 Février 1992, 65 ans environ. Informations sur les migrations du clan Diallo dans le royaume de Kaani.
- AFFO AMADOU: Griot pullo à SOMKPIRIKU (Banikparu), communication du 20 juillet 1991, 75 ans environ. Informations générales sur les clans fulbé existant en pays baatonu et les étapes de leurs migrations.
- AMADOU ABDOULAYE : Pasteur pullo à Kaani, interrogé le 9 Février 1992, 76 ans environ. Informations sur le rôle politique des Fulbé dans le royaume de Kaani.
- AMADOU SOUMANOU LARABOU : Pasteur pullo, Président du Comité fulfuldé de Mamassi (Karimama) interrogé le 5 Février 1992, 49 ans.
- AMADOU YOBI GARBIL : Pasteur pullo à Mamassi (Karimama) entretien du 6 Février 1992,40 ans environ, informations sur les rapports fulbé sédentaires.
- BADIBOU BIO : Pasteur pullo à Gbérubwe (Gbemgbèrèkè) 60 ans environ, interrogé le 21 Décembre 1991.
- BELLO AMADOU: Pasteur pullo, Djow-Wuro de kpané, 70 ans environ, interrogé le 2 janvier 1992. Informations sur les migrations fulbé dans le royaume et les rapports fulbé agriculteurs.
- BELLO HAADOU: Pasteur pullo à GOMKPARU (Banikparu), 48 ans environ, interrogé le 22 Mars 1991, Informations sur les manifestations de la flagellation.
- BELCO AMADOU: Marabout pullo à GOMKPARU (Banikparu) 48 ans environ, interrogé le 22 Mars 1991. Informations sur les relations matrimoniales en milieu pullo.
- BIO GANDO ADAMA: Ménagère gando à GOMKPARU (Banikparu) communication du 18 janvier 1992, 40 ans environ. Informations sur les rites du baptème et du mariage.

- BIO GANDO : Cultivateur Gando à GOMKPARU (Banikparu) entretien du 16 janvier 1992, 55 ans environ. Informations sur les activités
- de la couche servile pullo.
   BIO KPERA : Forgeron baatonu à Gomkparu (Banikparu),
- communication du 25 Février 1991, 53 ans. Informations sur les traitements de la couche servile pullo.
- BIO GANIGUI : Ménagère pullo GOMKPARU (Banikparu) inter rogée le 14 Avril 1991, 40 ans environ.
- BIGOUNOU YOBI : Ménagère pullo à DONWARI (Kaani) entretien 13 Février 1992, 38 ans. Informations sur les travaux domestiques en milieu pullo.
- BIO YAU KAKORE : Cultivateur baatonu à GOMKPARU (Banikparu) interrogé le 18 Mars 1991, 80 ans environ.
- BOUBAKAR AMADOU: Pasteur pullo à FUNUGO (Banikparu) interrogé le 18 Juin 1992, 30 ans environ.
- DEBO DEKRI : Pasteur pullo, entretien du 21 Décembre 1991 à Gberubwe, 60 ans environ.
- DJAOUGA Abdoulaye : Instituteur pullo en retraite, entretien du 19 octobre 1991 à Niki. Informations générales sur les migrations du clan Dicko, 52 ans.
- DJONKOTO MANCANRIN: Cultivateur Gando à ALBONGA (Banikparu), interrogé le 4 Avril 1991, 50 ans environ.
- DOTIA PATE : Pasteur pullo à KERU, interrogé le 26 octobre 1991, 73 ans environ. Informations générales sur les Fulbé de Kéru.
- DOUSSA DJODA : Ménagère pullo à WANSIRU (KPARAKU) communication du 5 Mars 1992, 45 ans environ.
- GADO SOKOU : Pasteur pullo, Djow-wuro de la chefferie de Bwe, entretien du 23 décembre 1991, 60 ans environ.
- GANDI-GABA ADDA : Pasteur pullo, Djow-wuro du royaume de Kparaku, entretien du 5 mars 1992, 87 ans. Informations sur les rapports entre les différentes chefferies fulbé.
- GNANLI KODA : Ménagère pullo à GUMORI (Banikparu), entretien du 16 juin 1992, 60 ans

environ. Informations sur les activités des femmes fulbé.

- GOUNOU TENKOU

- : Cultivateur baatonu à DAARI. Entretien 9 novembre 1990, 65 ans environ. Informations générales.
- GOROMAN AMADOU
- : Pasteur pullo à GOMKPARU (Banikparu), interrogé le 28 Mars, 1991 39 ans.
- GARBA SOUMANOU
- Pasteur pullo à Kéru, interrogé le 26 octobre 1991 à Kéru, 45 ans environ
- GANGOU GOROLAMEN
- Pasteur pullo à FUNUGO (Banikparu), entretien du 29 Mars 1991, 50 ans environ. Information sur l'entretien du troupeau.
- IDI SOUMANOU
- Cultivateur Gando à SOMKPIRIKU (Banikparu), interrogé le 19 Février 1992, 38 ans.
- MAMAN DJODI
- : Pasteur pullo, prêtre du Ladde à GOM-KPARU (Banikparu) 58 ans environ, inter-16 Juin 1992. Informations le générales sur les Fulbé.
- MAMAN ABDOU
- : Cultivateur boo à Neganzi (Kalalé), 40 ans, interrogé le 27 Octobre 1991.
- OROU TOKOURA
- : Chef griot baatonu à WORE (Niki), 95 interrogé le 15 Octobre ans environ, 1991. Informations générales Fulbé.
- OROU SANNI
- Cultivateur baatonu à KPEWONKO, 40 ans environ, interrogé le 10 Juin 1992. Informations générales.
- OSSENI ADAM DJOBO
- Pasteur pullo à Kaani, 50 ans environ, interrogé le 9 Février 1992. Informations sur l'architecture pullo.
- PATE ADAM
- : Pasteur pullo à Kalalé,65 ans environ. Interrogé le 17 Juillet 1992. Informations sur le rôle économique Fulbé et sur la religion traditionnelle des Fulbée.
- EL-HADJ OUMOROU ADAMOU : Cultivateur baatonu à DANRI (Niki), 76 ans environ. Informations générales, interrogé le 19 Octobre 1991.
- ROUGA SOUAIBOU
- : Djow-Wuro de Kaani, 73 ans, inter rogé le 9 Février 1992.
- ROUGA DOTIA SAMBO
- : Gah-sunon de BANIKPARU, 43 ans, entretien du 4 Avril 1991. Informations

sur la langue des Fulbé.

- SAKA NOEL

- : Chef traditionnel baatonu de Kaani, 74 ans interrogé le 9 Février 1992. Informations générales.
- EL-HADJ SAY MODIBO
- : Agent des Douanes en retraite à Mamassi (Karimama), 70 ans environ, entretien du 5 Février 1992. Informations sur les migrations des Fulbé de Karimama.
- EL-HADJ SIDI

: Guérisseur traditionnel baatonu à BIRINI, 80 ans environ, interrogé le 29 Juin 1992, Informations sur la migration des Fulbé de BIRINI vers Kpané.

- SIDI BIGNON

- : Ménagère pullo, adepte du Borijii à GOMKPARU (Banikparu), 60 ans environ, interrogée le 14 Juin 1992. informations sur la religion traditionnelle des Fulbé.
- SABI BAKOU ABOUBAKAR
- : Cultivateur baatonu, entretien du 2 Juillet 1992 à BIRINI-MARO, 60 ans environ.

- TITI AMADOU

- : Pasteur pullo à TURA (Banikparu), 50 ans environ, interrogé le 26 Mars 1991. Informations générales
- YAROU DIGUIDIROU
- : Griot Baatonu à DIGUIDIRU, 60 ans environ, communication du 17 Octobre 1991. Informations sur les rapports pasteurs agriculteurs.

- YORO BONI

: Pasteur pullo à SINENDE, 40 ans environ interrogé le 14 Décembre 1990. Informations générales.

#### II/ BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

#### A - TRAVAUX D'INTERET GENERAL

- ANSELIN (A): La Question peule et l'histoire des Egyptes Ouest-africaines, Paris, ed. Karthala, 1981 105 P.
- BA (A-H) et DAGET (J) : <u>L'empire peul du Macina (1818-1853)</u>, Dakar, 1955, IFAN, 306 P.
- BAKA (H): Contribution à l'histoire des migrations et de la

mise en place des populations peul de la Rive Gurma du fleuve Niger, entre Lamorde et SAY: Du XVIIè au XIX siècle, UNB, FLASH, 1991-1992, mémoire de maîtrise d'histoire, 124 P.

- BIERSCHENK (T): Pastoralisten, staat und ethnische bewegung zur ethnosoziologie von wirtschaft und henschaft beiden fulbe in deir fencht savane Benins Dahomeys seit 1900, Berlin 1990, thèse, 382 p.
- CORNEVIN (R) : <u>La République Populaire du Bénin, Des origines Dahoméennes à nos jours, Paris, ed.</u>
  G.P. Maisonneuve et Larose, 1981, 584 p.
- DELAFOSSE (M): <u>Haut Sénégal-Niger</u>, Paris, Nouvelle ed. G.P Maisonneuve et Larose, 1981, 584 P.
- DIALLO (H) : <u>Les Foulbé de la Haute-Volta et les influences extérieures</u>, Paris, 1976, Thèse de 3è cycle.
- DUPIRE (M) : <u>Peuls nomades</u>, Paris, 1972, travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie, 336 P.
- DUPIRE (M) : Organisation sociale des Peul, Paris, Plon, 1970, 328 P.
- GALLAIS (J) : <u>Le delta intérieur du Niger</u>, Dakar, 1967, IFAN, TII, 625 p.
- KATI (M) : <u>Tarikh El Fettach</u>, Paris, ed. Leroux, 1964, 361 p.
- MARTY (P) : <u>Etudes sur l'Islam au Dahomey</u>, Paris, ed. Leroux, 1926, 295 p.
- ONWUBIKO (KBC): <u>History of West africa AD. 100-1800</u>, Ibadan, ed. AFP, book one, first reprint, 1985, 390 P.
- OUMAR (B) : Le Fouta-Toro au carrefour des cultures,
  Paris, ed. L'harmattan, 1977 118 P.
- SADI (A-ES) : Tarikh Es Soudan, Paris, ed. Leroux, 1964,
- URVOY (Y) : <u>Histoire des populations du Soudan central,</u>
  <u>Colonie du Niger</u>, Paris, ed. Larose, 1936,
  350 P.

#### B - TRAVAUX AYANT TRAIT A L'HISTOIRE ET A LA CULTURE PULLO.

- BALDE (M.S) : "L'esclavage et la guerre sainte au Fouta-Jalon" In <u>L'exclavage en Afrique précolo-</u> niale, Paris François Maspero, 1975, PP. 183-218.

- BARTEL : "Cercles de Parakou et Natitingou" In Etudes Dahoméennes, IFAN, T VIII, P. 88.
- BAKO (N.A;) : La question du peuplement Dendi dans la partie septentrionale de la République Populaire du Bénin : Le cas du Borgou, UNB, FLASH, Mémoire de maîtrise d'histoire, 1988-1989, 231 P.
- CISSOKO (S.M): "Traits fondamentaux des sociétés du Soudan Occidental, du XVIIIè au début du XIXè siècle", IFAN, T XXXI, série B, 3, 1968, P. 813.
- CISSOKO (S.M): "Famines et épidémies dans la boucle du Niger du XVIè au XVIIIè siècle", <u>IFAN</u>, T XXXI, N° 3, Juillet 1968, P.P 806-821.
- DA-CRUZ (MC1): "Les bois de construction dans le cercle de Porto-Novo", service de l'IFAN, 1948.
- DIALLO (T) : "Origine et migration des Peul avant le XIXè siècle", <u>In Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines</u>, Université de Dakar, N° 2, Paris, PUF, 1972, P.P 121-193.
- DRAMANI-ISSIFOU (Z): "Routes de commerce et mise en place des populations du Nord-Bénin actuel (aspects chronolégiques et commerciaux du XIV au XVIIIè siècle)" In Mélanges à R. Mauny, Dakar, 1977, PP. 665-671.
- ELIMANE (R.K.): "La disposition des cases dans le carré du mari commun, (Sénégal)", <u>Notes africaines</u>, N°22, Avril 1945.
- GUICHARD (M): L'"ethnicisation de la société peule du Borgou (Bénin)" <u>In Cahiers d'Etudes</u> Africaines, 117, XXX-1, 1990, PP. 17-44.
- IDRISSOU (B) : Introduction à l'étude de la stratification sociale et du pouvoir politique en milieu Baatonu (Bariba) : Cas de Nikki, UNB FLASH, Mémoire de maîtrise de sociologie, 1982-1983.
- IROKO (A.F) : "Les esclaves à la cour royale de Kuande au XVIIIè et XIXè siècle" <u>In Annales de la Faculté des Lettres Arts et Sciences Humaines, UNB, N°2, 1981, PP. 153-177.</u>
- KAKE (I.B) : "La civilisation de la boucle du Niger du  $\underline{XI}$  au  $\underline{XVI}$ è siècle," In  $\underline{P.A.}$ , N°39, 1974,  $\overline{PP}$ . 75- $\overline{100}$ .

- LABOURET (H) : "Langue des <sup>⊥</sup>eul ou foulbé ", Dakar, <u>IFAN</u> 1955, PP. 34-35.
- LOMBARD (J) : Structure de type "féodal" en Afrique Noire. Etude des dynamiques internes et des relations sociales chez les Bariba du Dahomey, Paris, La haye, Mouton et cie, 1965, 544 p.
- LOMBARD (J) : "Les bases traditionnelles de l'économie rurale bariba et ses fondements nouveaux. Conclusions à une enquête effectuée dans la région de Bembèrèkè (Haut Dahomey)", <u>IFAN T XXVI</u>, séries B, N°S 1, 2, 3, 1961.
- LOMBARD (J) : "Quelques notes sur les Peul du Dahomey"
  Notes africaines, IFAN, N°73, janvier 1957.
- LABRO (M) : "jusqu'à quand les borobos marcheront-ils devant leurs boeufs? "In <u>les dernières</u> tribus, Paris, Flammarion, 1988, PP. 37-70.
- LAW (C.C.R) : "The nothern factor in yoruba History" In the proceedings of the conference on yoruba civilisation, IFE, ed-by Akinjogbin, 1976.
- MMD : "Le nom chez les Bariba et les Peul du Nord-Dahomey" Notes Africaines, N°22, Avril 1944.
- PERSON (Y) : "Qui sont les Peul ?" In <u>Jeune Afrique</u>, N° 875 du 14 Octobre 1977, P.P 60-62
- QUILLET (P) : Origine des Fulbé, Kandi, communication au séminaire constituttif de la sous-Communication au mission Nationale de linguistique (fulfulde), du 20 au 27 Décembre 1987.
- VIEILLARD (G)
  et : Récits peul du Macina KOUNARI-TORODI ,
  ELDRIDGE (M) Nyamey, C.R.D.T.O., 1969

